

De l'auteur
10/11 1930

HISTOIRE DES CAPUCINS EN VALAIS

PAR LE

P. SULPICE CRETIAZ, O. C.

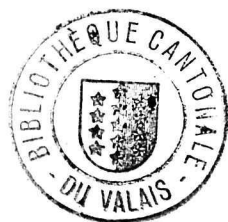


IMPRIMERIE RHODANIQUE, ST-MAURICE

— 1929 —

HISTOIRE DES CAPUCINS EN VALAIS





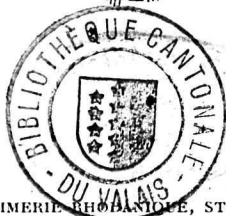
1738

A. H. M. D. - T. G. 1
SA 1161

HISTOIRE DES CAPUCINS EN VALAIS

PAR LE

P. SULPICE CRETZAZ, O. C.



IMPRIMERIE ROMANIQUE, ST-MAURICE

— 1929 —

TA 435

R2277013060

Avec la permission des Supérieurs.

PRÉFACE

L'histoire des Capucins en Valais a tenté bien des chercheurs. Elle fut même entreprise par plus d'un, mais jamais menée à bonne fin. J'ai profité des notes qu'ils ont laissées.

Cette histoire est encore ensevelie dans les livres d'histoire générale, dans des manuscrits de famille ou dans les archives. Mon intention est de rassembler et de compiler ici ces différents écrits, afin d'offrir à nos amis et bienfaiteurs que cette question intéresse, un petit livre plus abordable. Quel compatriote ne s'intéresserait aux faits et gestes de ces religieux qui ont sauvé la foi catholique dans ce pays et qui continuent à travailler pour elle depuis plus de 300 ans ? Leur histoire, étroitement mêlée à celle du Valais, ne saurait laisser indifférents les catholiques valaisans. D'autre part, en offrant ce modeste travail à nos chers bienfaiteurs, je crois remplir un tribut de reconnaissance envers nos bonnes populations dont la confiance et le soutien ne nous ont jamais manqué !

Je remercie vivement, après la divine Providence, mes amis et confrères du premier et troisième Ordre qui m'ont aidé de toute façon à mener à bonne fin cet ouvrage. Que Dieu bénisse leur dévouement, d'autant plus méritoire qu'il a voulu rester anonyme.

Si, comme j'en ai la persuasion, dans la trame de ce livre, il se trouve des lacunes ou des erreurs fortuites, je prie le bienveillant lecteur de me le faire savoir.

LES SOURCES

Voici les principales sources auxquelles j'ai puisé pour écrire cette monographie :

« *Sincera relatione degli essercitii fatti da frati Capucini* », manuscrit du P. Augustin Pelletta d'Asti, qui a été missionnaire en Valais et témoin oculaire de presque tous les faits qu'il rapporte. Ce manuscrit date de 1615-1616. L'original se trouve à la bibliothèque royale de Turin. Il a été publié par Charles-L. de Torrenté-de Rivaz dans : *Archiv. für die Schweizerische Reformationen-Geschichte*, vol. III, p. 179-222. Solothurn, B. Schwendimann, 1876. Je cite : Pelletta.

En 1659, le P. Charles de Genève a profité du précédent manuscrit, des archives de la Province de Savoie et d'autres renseignements pour écrire « *L'Histoire abrégée des Missions des PP. Capucins de Savoie* ». Ecrite en latin, elle fut traduite en français par le P. Fidèle de Talissieu en 1680 (A. Bottero, Chambéry 1867). Je cite : Histoire des Missions.

Le manuscrit du P. Pelletta a été traduit et annoté chez nous, par le Chne Anne de Rivaz, puis revu par le P. Etienne de Rémy, capucin. Le travail fut confié à une imprimerie privée ; mais il resta inachevé et, du reste, fort peu lisible. On en trouve quelques feuilles à la bibliothèque des Capucins, à St-Maurice. Je cite de Rivaz.

Chronique du Chne Gaspard Bérody, éditée par le Chne Bourban (Fribourg, 1894).

Cronica ou-chronique des Capucins suisses, par le P. Pius, capucin, (Soleure, 1884), chez B. Schwendimann.

Nécrologe des Pères Capucins de Savoie, du P. Eugène de Bellevaux, capucin (Chambéry, 1902).

Histoire du Valais, par le Chne Grenat (Genève, 1904) chez Pasche.

Blätter aus der Walliser-Geschichte : Etude du P. Adrien Imhof, Bd III, p. 144, Sitten 1907.

Der Anteil der kathol. und protestant. Orte der Eidgenossenschaft an den religiösen und politischen Kämpfen im Wallis während der Jahre 1600-1613, von Dr Sebastian Grüter (Stans 1899, Hans von Matt).

Archives de Valère, Sion, (Tir. 42, 43, 47, 48.)

Archives de l'Abbaye de St-Maurice (Tir. 63).

Archives des Couvents des Capucins de St-Maurice et de Sion.

Le Couvent de St-Maurice possède un manuscrit, important pour l'histoire du couvent, du P. Herménégilde de Delémont, capucin. Il date de 1772 et se base lui-même sur d'anciens manuscrits, sur les usages des Pères de Savoie et sur les traditions locales.

Le couvent de Sion possède une « *Collection* » manuscrite de valeur, dûe à la plume du P. Isidore Rudaz de Vex. Il a réuni dans trois volumes in-folio les archives les plus intéressantes du Valais qu'il a copiées dans le cours de ses missions et de ses voyages à travers le pays.

APERÇU GÉNÉRAL

I

Situation religieuse du Valais

à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle

Le Valais protestant

Les Capucins sont arrivés en Valais en 1602 pour sauver la religion catholique qui périssait sous les coups du protestantisme. Il ne sera pas superflu de donner d'abord un aperçu général de la situation religieuse du pays à cette époque.

A la fin du 16^e siècle, la République suisse était composée de 13 cantons dont 7 catholiques et 6 protestants. Les Bernois, à la tête des Réformés, souhaitaient vivement de protestantiser le Valais et les Grisons, afin d'établir une majorité d'Etats protestants en Suisse, comme aussi pour avoir des débouchés sur l'Italie et y propager l'hérésie protestante.

L'évêque Adrien II de Riedmatten († 1613) et son frère, capitaine, du nom de Christian, excellent catholique, ont certifié que si le Valais avait entièrement prévariqué, c'était un parti pris par les Réformés de l'agréger à la Confédération à titre de canton (1).

(1) de Rivaz p. 19.

La religion catholique en Valais était arrivée à un moment des plus critiques de son histoire. L'hérésie protestante, qui avait gagné successivement Zurich, Berne, Bâle, Schaffhouse et Glaris, faisait son entrée en Valais.

1. Causes du mal.

Différentes circonstances avaient rendu ce terrain propice à recevoir la nouvelle semence. D'après Sébastien Grüter (1) les principales causes du mal sont les suivantes :

C'étaient d'abord *les écoles*. Les Valaisans, pour faire instruire leurs fils, les envoyaient aux collèges de Berne, de Zurich ou de Bâle. Les académies de Lausanne et de Genève paraissent avoir eu moins d'importance à cette époque.

Les Haut-Valaisans surtout, à cause de la parenté de langue, se sentaient attirés à Berne. De plus, Bâle possédait une université. Un jeune homme du district de Viège, Thomas Platter, s'était distingué au gymnase de cette ville. Après y avoir été élève, il y devint professeur. Bien plus, son fils, Félix Platter, était arrivé à revêtir la dignité de professeur de médecine à l'Université. Ces deux célébrités attirèrent à Bâle de nombreux étudiants du Valais.

En outre, ces trois grandes villes disposaient d'un certain nombre de bourses en faveur des étudiants du Valais auxquelles elles savaient les intéresser.

Ces écoles protestantes exercèrent sur le catholique Valais une influence néfaste. Les jeunes gens, formés à ces écoles, revenaient dans le pays en partisans acharnés du protestantisme et ne tardaient pas à gagner des amis à leurs opinions.

(1) Grüter : Der Anteil der Kathol. & protest., Orte, p. 15 et suivantes.

La semence du nouvel évangile qui pénétrait dans le cœur de la jeunesse valaisanne ne venait pas seulement du dehors. Dans le pays lui-même séjournaient des *pédagogues* et des prédicateurs de la parole divine qui y exerçaient leur pernicieuse activité.

En 1529, Thomas Platter était maître d'école à Viège et travaillait à son bouleversement religieux.

Sion avait à domicile un prédicant de Genève et un maître d'école nommé Seelmatter (1).

Loèche avait un ennemi plus acharné encore de la religion catholique dans la personne de Jean Breunli, qui avait fait des études théologiques et qui y faisait l'école. Il fut chassé, il est vrai, en 1557, mais son influence n'eut pas moins de tristes répercussions. Comme curé de Bumplitz plus tard (1565), il continuait à instruire les enfants que ses amis du Valais lui envoyaient. Le doyen Zehender de Berne attribue, avec raison, à l'activité de ce Breunli la rapide diffusion du protestantisme à Sion et à Loèche (2).

Dans le Bas-Valais d'autres ministres venaient du pays de Vaud et de Genève à Monthey, à St-Maurice et à Martigny, déclamer contre le Pape, les évêques et le clergé catholique. Ces prédicants cherchaient à persuader le peuple que le Pape avait introduit des lois nouvelles, appelées « saints canons », sorte de lois impériales qu'il substituait à l'Evangile ; qu'il remplaçait le droit divin par le droit humain ; qu'il défendait la lecture de la Bible en langue vulgaire. « N'est-ce pas arracher, disaient-ils, des mains du peuple, le pain spirituel des âmes, contrairement à ce que dit le Sauveur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole, sortie de la bouche de Dieu » (3). Le

(1) Grüter p. 2-3.

(2) Grüter p. 17.

(3) de Rivaz, p. 20.

peuple pouvait bien être pieux et dévoué à l'Eglise catholique, l'exemple des intellectuels et des lettrés devait avoir de tristes effets, d'autant plus que le clergé lui-même commençait à s'approprier avec les idées nouvelles.

Les évêques de l'époque, surtout Jost de Silenen et Mathieu Schiner, étaient plus occupés du pouvoir temporel et de la grande politique européenne que de la religion. On avait encore présentes à l'esprit les rixes sanglantes du cardinal avec son compatriote Georges Supersaxo qui durèrent une dizaine d'années et ravagèrent le pays.

Le successeur du cardinal, Philippe am Hengarten (1522-1529), partisan de Supersaxo, ne fut jamais reconnu par le pape Clément VIII. L'autorité supérieure venant à manquer, la cause de la religion catholique eut beaucoup à souffrir. Adrien de Riedmatten (1529-1548), malgré son zèle, ne put empêcher les opinions nouvelles de prendre racines dans le pays et les Valaisans de s'allier toujours plus aux Bernois.

Plus lamentable fut le règne de Jean Jordan (1548-1565). Qu'on juge de la situation religieuse dans le pays par une note que les cantons catholiques adressèrent à l'évêque et aux gouverneurs du pays : Ils leur inculquent le devoir de veiller consciencieusement à ce que chaque dimanche l'Evangile, le Notre Père et l'Ave Maria avec le Credo et les 10 commandements soient enseignés au peuple dans sa langue maternelle et à veiller à ce que les instructions ne contiennent aucune adjonction contraire à l'ancienne foi. Quant aux prédicants qui troublent la paix, il faut les punir selon leur faute.

Malgré ces mesures pour protéger l'ancienne foi, la situation religieuse empirait visiblement. L'évêque Jordan avait une conduite peu conforme aux prescriptions de l'Eglise. Fribourg pouvait écrire à Lucerne, en 1560, que l'évêque pourvoyait les bénéfices paroissiaux de misérables prêtres

dans le but d'obtenir, par leur entremise, le plus de rendement possible pour construire à sa famille de belles et grandes maisons (1). Aussi son autorité avait bien baissé, entraînant dans sa décadence celle de la religion.

En 1556, Fribourg écrivait à Lucerne que la foi en Valais n'était pas aussi florissante qu'on se l'imaginait dans les cantons catholiques. Les plus nobles et les plus en vue dans le pays, y était-il dit, favorisaient la nouvelle doctrine, refusaient de se soumettre aux usages catholiques et au clergé et déclaraient, à qui voulaient les entendre, que, « de même qu'ils avaient nommé l'évêque, ainsi ils pouvaient le déposer » (2).

De nouveaux espoirs parurent luire avec l'arrivée de Hildebrand I de Riedmatten (1565-1604) sur le siège de S. Théodule. Mais le nouvel évêque ne justifia pas, dans la suite, la confiance qu'on avait mise en lui. Hildebrand était un prince d'un caractère faible. Dans la lutte pour la foi, qui constituait pourtant une question de vie ou de mort pour le siège épiscopal, il évita toujours de faire un usage trop marqué de ses droits en faveur du catholicisme, comme l'exigeaient ses intérêts, l'intérêt de la religion et de ses partisans. Il cherchait à ramener à lui et à retenir sous sa houlette les ennemis de la religion plus par la bonté que par la sévérité. Il allait jusqu'à leur confier des emplois et des dignités. De là vint que le bruit avait circulé et portait à croire que Hildebrand était acquis au protestantisme. Sa trop grande bonté n'atteignit pas son but. Il n'obtint rien et s'aliéna beaucoup d'amis. Les novateurs profitaient de son esprit débonnaire pour éluder ses ordonnances, même pour les tourner en ridicule. Les catholiques de leur côté, s'énervaient à la pensée de falloir toujours rendre service pendant que les adversaires en récoltaient les fruits.

(1) Grüter, p. 21.

(2) Grüter, p. 21.

Il manifesta à sa famille un attachement tel qu'il paraissait incompatible avec le bien de l'Eglise. Non content de recruter sa cour parmi les membres de sa famille, qu'ils fussent dignes ou indignes, il s'efforça encore de mettre la main sur les bourses des étudiants au collège de Milan pour y envoyer ses parents. C'était un malheur pour la religion catholique d'avoir à sa tête un tel homme dans un temps qui réclamait un caractère résolu et énergique. Aussi, sous son règne, le protestantisme atteignit-il en Valais son plus haut point de développement (1).

Rien d'étonnant aussi que le reste du *clergé* vivait dans des conditions déplorables. Une cause de cette décadence de la religion résidait dans le fait que les chanoines de Sion étaient arrivés à cumuler les bénéfices dans leurs mains. Pour desservir les paroisses, ils engageaient à vil prix, comme de vulgaires journaliers, des prêtres relâchés qui ne trouvaient nulle place ailleurs, à cause de leur ignorance, de leur incapacité et de leur inconduite. Plusieurs s'entendaient à peine à lire et à réciter les prières, on ne parle pas de prêcher. Les occupations du ministère pastoral ne leur tenaient guère à cœur. Débarrassés à bon compte de leurs obligations religieuses, messieurs les bénéficiers s'adonnaient à une vie toute mondaine, même à des occupations défendues à leur état. Avec un tel clergé, les églises, les ornements et les vases sacrés étaient entretenus dans une telle malpropreté que les fidèles en étaient scandalisés. Pour n'être pas dérangés dans leur vie de désordres, ces malheureux prêtres fermaient volontiers les yeux sur la conduite peu édifiante des laïques. Les cantons catholiques avaient poussé les dizains à se débarrasser d'un clergé si méprisable. Mais les gens du pays s'étaient opposés en disant qu'ils se contentaient de tels prêtres pour n'être pas complètement dépourvus des secours de la religion.

(1) Grüter, p. 25-26.

Dans le Bas-Valais la situation était la même que dans le Haut. L'ancienne foi gisait à terre, selon l'expression du P. Augustin Pelletta d'Asti (1). agonisante comme un malade longtemps agité par la fièvre et dont le pouls va bientôt cesser de battre. Beaucoup de prêtres s'étaient mariés. La plupart n'avaient plus la foi et se moquaient des usages de l'Eglise. Ils ne portaient jamais le viatique aux malades en danger de mort et ne leur donnaient plus l'Extrême-Onction. Après avoir fait réciter à haute voix le « Confiteor », ils donnaient aux fidèles en commun, ou par groupe de quelques personnes, une espèce d'absolution générale et leur distribuaient de petites hosties consacrées ou non. Les mariages se contractaient devant un notaire en présence des deux parentés.

La ville de *Berne* joua un rôle important, durant toute cette période, pour entraîner le Valais dans la voie du protestantisme. Une alliance avait été conclue entre ces deux pays déjà en 1475, puis renouvelée par Mathieu Schinner en 1500. En 1536, les Valaisans s'étaient entendus avec Berne pour tomber sur la Savoie et dépouiller ce pays. Les Bernois lui arrachèrent le pays de Vaud et les Valaisans le territoire qui va de St-Maurice au Léman et à la Dranse de Savoie. Ce résultat avait contribué à rapprocher plus que jamais le Valais de Berne et à augmenter l'influence de cette ville sur notre pays. Aussi Berne profita-t-elle pour favoriser le protestantisme en Valais, soit elle-même, soit à la tête des cantons réformés. Les cantons catholiques eurent longtemps de la peine à contrebalancer son action néfaste (2).

M. Bonaventure Bonvin (3) a copié et traduit des archives

(1) de Rivaz, p. 20, Grüter, p. 60-62.

(2) Grüter, p. 18.

(3) M. Bonaventure Bonvin vivait vers 1850. Il était médecin et vice-chancelier d'Etat.

de la ville de Sion les détails suivants qui nous montrent jusqu'où allait leur audace : « Les Bernois victorieux, dit-il, qui, vers 1550, avaient enlevé dans les quatre mandements tous les meubles et vases destinés au service religieux, ainsi que les ornements d'église, auraient eu la velléité d'en faire autant en Valais.

« A la tête de 200 Bernois, dit-il, arrivèrent nos Valaisans apostats, leurs orateurs, des étudiants venant des écoles bernoises et bâloises, appuyés par la lie de notre clergé corrompu, qui s'assemblèrent dans la rue Pratifori (alors prairie) pour y tenir une diète où l'on décida ce qui suit :

1) la nouvelle religion sera mise sur un pied d'égalité avec l'ancienne ;

2) les adhérents de la nouvelle doctrine se feront inscrire dans chaque dizain où l'on aura déjà fait des prosélytes ;

3) les prêtres pourront se marier; leurs acquêts et fortune n'écherront plus au profit des églises, mais des parents ;

4) les droits ecclésiastiques et autres privilèges, ainsi que ceux dits de la Caroline, seront abolis et les prédications des Missionnaires cesseront ;

5) les redevances féodales, dîmes et autres droits semblables, seront échus au profit du fisc et des dizains respectifs ;

6) les églises seront ouvertes aux deux confessions : les régents et pédagogues enseigneront la nouvelle doctrine ;

7) les jours de fête et de jeûne sont abolis.

De suite après ce décret, conclut le manuscrit, la ville de Sion s'est déclarée neutre entre la nouvelle et l'ancienne confession (1).

(1) Archives du couvent de Sion : P. Isidore Rudaz, II, p. 629.

2. Conséquences désastreuses.

Ces différentes causes firent que le mal était grand dans le pays.

L'évêque n'avait plus d'*autorité*. On se moquait de ses ordonnances et de ses mandements. Son pouvoir temporel était sans éclat. Les protestants et leurs partisans parlaient ouvertement de la suppression de la dignité du Prince-Evêque après la mort d'Hildebrand. Ils avaient étalé leur audace jusqu'à afficher sur les murs de la cathédrale et du château épiscopal des placards qui portaient ces mots : « Hildebrand de Riedmatten, dernier évêque de Sion ». On parlait couramment à cette époque de chasser le clergé romain et d'abolir entièrement le culte catholique (1). Lui-même, Hildebrand, avouait avoir été plus d'une fois en danger pour sa vie (2). Le palais épiscopal commençait à devenir le rendez-vous de la nouvelle doctrine. Les principaux postes du pays étaient occupés par des employés non catholiques dont l'effort principal tendait à isoler l'évêque des catholiques.

Les églises étaient délabrées. Les objets du *culte* y étaient insuffisants. Les offices divins n'étaient plus guère fréquentés. D'après les renseignements que les délégués catholiques envoyèrent à leurs parents, lors de leur passage en Valais, à Sion, où il y avait 1200 communicants, on ne voyait que 3-4 femmes assister à la messe. Aux grandes fêtes, où l'on avait encore l'habitude de paraître à l'église, il se passait des scènes scandaleuses en pleines cérémonies religieuses. Les hommes y témoignaient si peu de respect qu'ils paraiss-

(1) Pelletta, p. 180.

(2) Grüter, p. 59.

saient dans le lieu saint le chapeau sur la tête : il arriva que pendant l'office, au son de l'orgue, ils se mettaient à danser, à faire des grimaces et des gestes ridicules, ou bien qu'à l'élévation, ils s'en allaient tous ensemble par manière de démonstration.

En maints endroits, il était commandé aux desservants d'omettre au *Confiteor* les noms de Marie et des Saints. Des catholiques de passage dans le pays furent molestés et insultés, surtout aux bains de Loèche, qui étaient devenus le rendez-vous des protestants. Les autorités civiles étaient pour la plupart des protestants ou des catholiques tièdes qui n'allaient plus à la messe (1).

On se plaignait fort, du côté catholique, de ce que *les écrits*, en matière religieuse, étaient confiés à des gens de peu de confiance qui renseignaient les fidèles d'après leur sens et non selon la vérité. Pour ce faire, ils avaient recours à un style sophistique, à des tours de phrases peu ordinaires qui n'exprimaient pas le véritable enseignement catholique. Bien que défendus, les bibles calvinistes et les écrits protestants fourmillaient partout dans le pays : dans les auberges, chez les prêtres et les laïcs et se répandaient impunément (2).

Un catholique s'élevait-il contre cette manière d'agir, il était honni et méprisé. L'Abbé Jean Miles (Ritter) de St-Maurice, à son retour du concile de Trente, fit brûler par les mains du bourreau un grand nombre de livres hérétiques, tant à Conches qu'à St-Maurice. Cet acte de vigueur attira au monastère les persécutions les plus violentes de la part des hauts Seigneurs de Berne et fut cause que l'Abbé en mourut de chagrin (3).

(1) Grüter, p. 59.

(2) Grüter, p. 59.

(3) de Rivaz, p. 5 et suiv.

Pendant que les livres défendus foisonnaient dans le pays, il y avait grande pénurie de livres catholiques, soit pour l'enseignement, soit pour dire la messe (1).

Sur la pression des cantons catholiques, la diète avait donné des ordonnances défendant aux parents de faire instruire leurs fils dans *les écoles* protestantes. Mais le contraire ne se passait pas moins sous les yeux des autorités, lorsque la préférence n'allait pas jusqu'à attirer un prédicant dans le pays pour instruire les enfants. C'est ainsi qu'on se conformait du côté protestant aux prescriptions de la diète qui défendait de faire venir des ministres par contrebande et de sortir du pays pour assister aux prêches, prendre part à la cène ou faire baptiser les enfants. Il y existait pourtant déjà une exception en faveur des ministres qui venaient aux bains. Ils avaient libre passage.

Pendant que les novateurs pouvaient transgresser les lois du pays sans être inquiétés, les catholiques étaient punis sans égard pour la moindre peccadille (2).

Avec de telles protections et dans un tel état de choses, le protestantisme voyait ses adhérents augmenter rapidement en nombre et en importance. Aussi les Valaisans se détachaient-ils, peu à peu, de la religion catholique. Ce n'est pas que tout le peuple fut protestant, non ; mais les autorités, les milieux influents, les habitants de Loèche et de Sion et les sujets du Bas-Valais inclinaient fortement du côté du protestantisme.

Les protestants du Valais formaient *deux principales communautés* : Sion et Loèche. La première comptait plus de 200 membres dont la plupart appartenaient aux familles les plus en vue, comme Ambhengart, Waldener, Inalbon. Il

(1) Grüter, p. 60, 126.

(2) Grüter, p. 29-30.

y avait même des parents de l'évêque : Jean de Riedmatten, cousin de l'évêque, était un des porte-parole du parti. A la tête de la communauté se trouvait le Dr Antoine Weiss.

A Loèche on comptait aussi à la tête des réformés des noms marquants : Ambüel, Allet, Gabriel, Mageran, Schwytter (1).

Leur organisation ecclésiastique dans les communes du Valais était fort singulière. Pendant que les réformés ne pouvaient pas avoir de ministres dans le pays, leur culte consistait à se réunir pour faire en commun une lecture de la Bible. Ils allaient recevoir la cène sur le territoire de Berne où ils tâchaient aussi de faire baptiser leurs enfants. Les chefs avaient, sans doute, des relations suivies avec les supérieurs de Berne et des autres pays protestants, mais les fidèles n'avaient guère de liaisons avec les autres églises réformées.

Leur protestantisme était d'un genre à part vers 1592. Il ne se rattachait pas à la Confession Helvétique de 1566. En ce qui concerne l'invocation de la Sainte Vierge et des Saints, il se rapprochait du catholicisme. Les réformés du Valais reconnaissaient l'article de foi protestant que « la foi seule sauve l'homme », mais ils admettaient en même temps que les bonnes œuvres sont utiles, même indispensables. Oui, ils se réclamaient même de la doctrine catholique et prétendaient que leur religion était tout à fait conforme à l'ancienne foi, la vraie foi chrétienne et catholique dans laquelle ils étaient « opiniâtement » résolus de persévérer. Cette dernière déclaration faillit semer la division parmi les protestants du pays. Ceux de Loèche accusaient leurs coreligionnaires de Sion d'aller trop vite en besogne et de soulever inutilement l'animosité de l'évêque. Les Sé-

(1) Grüter, p. 58-60.

dunois, en retour, prétendaient que ceux de Loèche manquaient de décision et d'énergie (1).

Bref ! les Valaisans n'étaient plus ni catholiques ni huguenots. Voilà où en étaient ces fameux catholiques que Jules II avait décorés jadis du glorieux titre de « défenseurs de l'Eglise » en reconnaissance des services rendus par le cardinal Schiner, évêque de Sion, et ses 10.000 Suisses qui avaient repoussé les Français de l'Italie (2).

Les protestants annonçaient que le bailli ferait sous peu, décider à la majorité des voix, dans une assemblée générale, où tous les hommes au-dessus de 18 ans devaient paraître, à laquelle des deux religions, la papiste ou la calviniste, le pays appartiendrait désormais (3).

Ce triste état de choses n'était malheureusement pas particulier au Valais. Il était général à cette époque. Quand S. Charles Borromée vint visiter le Tessin et les cantons primitifs, il y découvrit les mêmes abus qu'en Valais. L'ignorance et la paresse, la boisson et l'incontinence avaient déformé le clergé. L'avidité et l'ambition poussaient l'autorité civile à usurper les pouvoirs spirituels. Que dire des vices qui rongeaient les populations ! Quelle en fut la suite ? Une partie passa à la Réforme qui se hâta de supprimer célibat, couvents et ce qu'il y avait de gênant dans les pratiques religieuses. L'autre partie fut ramenée à la vie chrétienne par l'application des prescriptions du concile de Trente (1545-1563).

(1) Grüter, p. 29-30.

(2) de Rivaz, p. 20.

(3) Pelletta, p. 180 : Grenat, p. 136.

La Réforme catholique en Valais

Illustres protecteurs et humbles ouvriers

Dès que le *St-Siège* eut connaissance de cette décadence de la religion dans notre pays, il chercha à réagir contre le mal et à lui porter remède. Grégoire XIII (1572-1585), envoya en Valais, en 1579, un Légat. Mais Sion refusa de le recevoir. On lui interdit l'entrée de la ville par l'entremise du châtelain, le Dr Antoine Weiss, qui était justement l'âme de la coalition protestante. Mgr Bonomi dut s'en retourner sans pouvoir ramener les fidèles à leurs devoirs. Il est vrai que Sion se repentit de ce faux pas et envoya une délégation à Lucerne faire des excuses au Légat apostolique. Elle fut reçue froidement (1).

Clément VIII (1592-1605) s'en occupa à son tour, par l'entremise du Nonce de Turin, puis de l'évêque de Genève, S. François de Sales, ainsi que du P. Chérubin, comme l'on verra plus loin, et des cantons catholiques qu'il tâchait d'intéresser à la cause de la religion en Valais.

Les cantons catholiques multiplièrent leurs efforts, plus d'un siècle, pour conserver au Valais son ancienne foi. Que de fois leurs délégués ont paru dans notre pays, depuis le renouvellement de leur alliance avec le Valais, en 1529, dans le but de nous sauver la foi ! C'était tour à tour, pour engager l'évêque et les magistrats à corriger les abus con-

(1) Grüter, p. 27.

traire à la religion, à réformer le clergé, à construire un couvent pour les Capucins, à faire venir des Jésuites, à s'occuper du recrutement sacerdotal, à introduire le nouveau calendrier (1).

Lors même qu'ils n'obtenaient rien des Valaisans, ils ne se décourageaient pas, ils revenaient toujours à la charge, jusqu'au triomphe définitif de la cause catholique.

En 1533, ils voulurent faire admettre à leurs coreligionnaires du Valais, dans la formule du serment, l'expression de « catholique romain ». Ils se heurtèrent à une fin de non recevoir et on dut se contenter du mot catholique tout simple comme précédemment (2).

En 1560, ils vinrent en Valais dans le but de réprimer certains abus. Ils auraient voulu circuler par les dizains, s'adresser directement au peuple et l'engager à rester fermement attaché à la foi catholique. La diète en Valais s'y opposa prétextant que les gens étaient occupés à rentrer les récoltes et n'avaient pas le temps de s'assembler (3).

Dans la réunion qui eut lieu à Altorf, le 5 septembre 1589 pour renouveler l'alliance des 7 cantons, ils avaient résolu d'introduire en Valais les Jésuites et les Capucins pour réagir contre le protestantisme. On s'aboucha même secrètement avec l'Abbé de St-Maurice (4).

Ils engagèrent aussi des pourparlers, en 1596, avec le P. Général de l'Ordre des Capucins pour obtenir une maison de ces religieux en Valais (5).

D'autre part, les cantons catholiques travaillèrent, durant toute cette période à paralyser l'influence de Berne et

(1) Grüter, p. 48.

(2) Grüter, p. 49.

(3) Grüter, p. 23.

(4) Eidgen. Abscheid, Bd 5, 1, S. 177 a.

(5) Archiv. Prov. 6. ch. 1 : Lettre du 12 juin 1596.

des cantons réformés sur le Valais et à assurer à celui-ci l'amitié des pays catholiques tels que Milan, l'Espagne, la Savoie.

A la diète fédérale de Baden (15 juin 1600) il faillit de peu qu'ils allumassent l'incendie de la guerre civile en défendant la foi catholique du Valais : « Laissez aux Valaisans, s'écrièrent-ils, leur religion catholique, selon qu'il a été convenu par les alliances et admis par la tradition ».

Notre pays doit aux cantons catholiques une reconnaissance infinie.

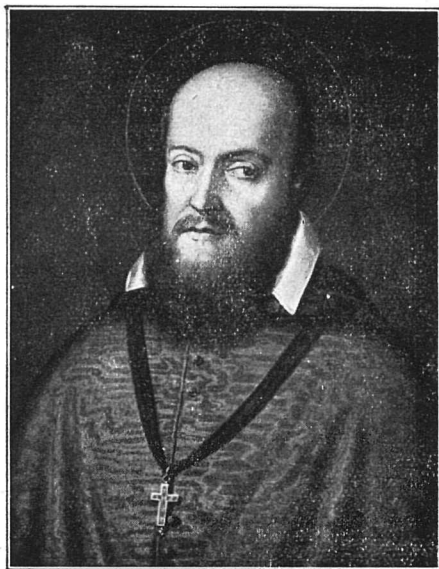
La Savoie aussi a sa part à notre gratitude.

Aux temps des troubles religieux qui marquèrent les dernières années de l'épiscopat de Hildebrand de Riedmatten, notre pays fut aussi, en grande partie, redevable de la conservation de sa foi catholique à la sollicitude du *Duc de Savoie* qui n'épargnait aucune peine pour soutenir la religion.

Il jugeait que rien n'était plus apte à atteindre ce but que d'opposer les prédications des RR. PP. Capucins de la Province de Savoie aux élucubrations des ministres réformés que Lausanne et Genève nous envoyaient pour inoculer le venin de l'hérésie calvinienne (1).

De son côté, *l'évêque de Genève, François de Sales*, s'employa plus que nul autre à la sainte cause de notre foi en Valais. Ce fut lui qui ménagea l'entrée des Capucins dans le pays par l'intermédiaire d'Adrien II de Riedmatten, qui n'était encore que Grand-Doyen de la cathédrale et Abbé commendataire de St-Maurice. Il persuada plus tard ce même Adrien II, devenu évêque de Sion, d'employer tout son zèle et son crédit auprès de l'Etat Souve-

(1) Archives bourgeoises de St-Maurice, fol. 507 (du Chêne de Rivaz).



Saint François de Sales



Le capitaine Antoine de Quartéry

+

Monsieur en cette occasion du voyage
 que le R. P. Dominique Provincial & le R. P. Philbert
 de l'ordre des capucins, font en vos contrées de -
 vales, se me sent obligé de vous remercier du
 favorable témoignage que vous rendites à Rome
 pour mon frere Monsieur L'escuyer de Calcedoine
 qui est a present mon coadjuteur, lequel s'est
 en presentement vu en sa sainte et en sa propre
 Mais ce n'est pas la seule preuve que j'ay eue de
 votre bienveillance, en mon endroit, y ayant si
 de long tems que vous m'avez, et que j'ay est
 obligé a vous honorer pour la piété et probité
 jointe au zèle et à la prudence dont Dieu vous
 a doué. me rassurant fort bien de ce que vous
 avez fait pour le service de l'Eglise et le bien de
 nos Pais entrant les occurrences, et de mon costé
 pour contribuer ce que je puis à vostre récompense
 pour tous de bonnes oeuvres auxquelles vous avez

ci devant coopérer, je prie Dieu qu'il vous face
la grace de continuer de plus en plus, croissant
Incessamment en vertu et devotion, afin qu'après
une longue et utile vie temporelle vous soyez
subvenus en l'estat de perfection, pour passer
à la gloire. et voilà une bonne commodité
qui se présente de recourir à v're cele, en l'esta-
blissement des Pères Capucins à Lyon, ou comme
vous sçavez ils rendront mille sorts de bons et
fidelles services, qu'ils ne peuvent faire en aucune
autre contrée de la Patrie. et croy que mesme
cela sera profitable au service et honneur de
nosseignrs du Poin pour plusieurs dignes considérations,
que l'estat des affaires du monde me suggere -
or comme après Dieu vous auez le véritable honneur
de l'establissemment de cet ordre à St Maurice, aussy
peuvez vous grandement participer à celui qui de
l'establissemment du mesme ordre à Lyon au Lezay.

+

que de long tems tout les bons le dorment. Et
sur cette esperance de voir l'affluence, ce du zele.
providence, et bon d'advis, pour les
quelque de valay, l'ay donne courage a ces deux
Peres, qui sont vrais serviteurs de Dieu et dignes
de son amour, de faire de leur part tout ce qu'ils
pourront bonnement, pour ce bon oeuvre,
que n'ay plus de regret la divine providence
de vouloir benir ce la vous faire de plus
en plus prosperer en la grace

Monsieur me disant en haut versé

XXI. avril 1671.
Amstel

avec tres affectueux salut
Fran^{cois} C. de Senne

rain du Valais, afin de l'engager à agréer et protéger ces religieux dans la partie romande de son diocèse. C'était le moyen préconisé par le saint évêque, pour instruire solidement le peuple des dogmes, de la morale et des cérémonies du culte catholique, comme aussi pour attacher plus fortement les fidèles à la religion de leurs pères et leur inspirer l'horreur de la prétendue réforme.

Quelques années plus tard (29 novembre 1614) saint François de Sales vint en Valais pour prendre part à la cérémonie du sacre de l'évêque Jost, successeur d'Adrien II, non comme consécrateur, mais comme évêque assistant. Il profita de cette occasion pour engager ce prélat d'introduire une ou deux familles de Capucins dans son pays, afin d'opposer leurs prédications à celles des réformateurs. Il lui fit l'éloge de ces Pères et lui parla de leurs succès en Savoie.

L'évêque de Genève eut recours pour cette même cause, à l'entremise du *capitaine Antoine de Quartéry*, de St-Maurice. Voici une lettre que ce saint évêque écrivait d'Annecy, en date du 21 avril 1621, à M. Antoine de Quartéry :

Monsieur,

« En cette occasion du voyage que le R. P. Dominique, provincial, et le R. P. Philibert, de l'Ordre des Capucins, font en vos contrées de Valley, je me sens obligé de vous remercier du favorable témoignage que vous rendîtes à Rome pour mon frère, Monsieur l'évêque de Calcédoine, en à présent mon coadjuteur lequel, s'il était ici, vous eût aussi écrit lui-même. Mais ce n'est pas la seule preuve que j'ai eue de votre bienveillance en mon endroit, y ayant si longtemps que vous m'aimez et que j'ai été obligé à vous honorer pour la piété et probité jointe au zèle et à la prudence dont Dieu vous a doué. Me ressouvenant fort bien

de ce que vous avez fait pour le service de l'Eglise et le bien de votre pays, en toutes les occurences et, de mon côté, pour contribuer, ce que je puis, à votre récompense pour tant de bonnes œuvres auxquelles vous avez ci-devant coopéré, je prie Dieu qu'il vous fasse la grâce de continuer de plus en plus, croissant incessamment en vertu et en dévotion, afin qu'après une longue et utile vie temporelle, vous soyiez trouvé en l'état de persévérance pour passer à l'éternelle. Et voilà une bonne commodité qui se présente derechef à votre zèle en l'établissement des Pères Capucins à Sion où, comme vous savez, ils rendront mille sortes de bons et fidèles services spirituels à tout ce Pays-là et beaucoup plus qu'ils ne pourraient le faire en autre aucune contrée de la Patrie et crois que même serait profitable au service temporel, etc. de Messieurs du Pays, pour plusieurs dignes considérations que l'état des affaire du monde me suggère. Or, comme après Dieu, vous avez le véritable honneur de l'établissement de cet Ordre à St-Maurice, aussi pouvez-vous grandement participer à celui de l'établissement du même Ordre à Sion, où je sais que de longtemps tous les bons le désirent. Et sur cette espérance de votre assistance et du zèle, prudence et bonté de Mgr le Prince Evêque de Valley, j'ai donné courage à ces deux Pères qui sont vrais serviteurs de Dieu et dignes d'être aimés ; de faire de leur part tout ce qu'ils pourront bonnement pour ce bon œuvre que je supplie derechef la divine Providence de vouloir bénir et de vous faire de plus en plus prospérer dans la grâce.

Monsieur, me disant en toute vérité,

Votre très affectionné et bien humble serviteur,

FRANÇOIS, E. de Genève (1).

Annessi. XXI avril 1621

(1) L'original de cette lettre est conservée dans les archives de la famille de Cocatrix-de Quartéry à St-Maurice.

Antoine de Quartéry avait été envoyé à Rome pour négocier au nom des 7 cantons catholiques. Il y avait parlé en faveur des deux évêques.

A l'une de ces occasions, Antoine de Quartéry fut créé chevalier apostolique par Clément VIII (1).

Le Souverain Pontife Clément VIII, informé par les évêques et les délégués des cantons catholiques de l'état lamentable de la religion catholique en Valais, donna l'impulsion décisive en chargeant un célèbre missionnaire Capucin de Savoie d'organiser des missions dans notre pays. Recevant un jour à Rome, en audience privée, le *P. Chérubin de Maurienne*, célèbre par ses travaux apostoliques contre le calvinisme en Savoie, le Pape lui recommanda, entre autres choses, d'évangéliser le Valais envahi par l'hérésie et tout son cortège d'erreurs et de vices, dès qu'il aurait pourvu à la Sainte-Maison de Thonon : « Je tiens ce pays pour perdu, disait le Pape, si l'on ne se hâte d'arrêter les progrès que l'hérésie y fait tous les jours. Et cependant j'estime de la plus grande importance pour la religion en général et pour le St-Siège en particulier qu'on y conserve la foi catholique » (2).

(1) Archiv. du Couv. de St-Maurice : P. Herménégilde, p. 2.
Nota : Il existe de cet homme illustre et pieux, à qui le Valais, les Capucins et le Couvent de St-Maurice sont redevables de tant de bienfaits, une notice imprimée de M. l'abbé Rameau.

(2) Pelletta, p. 179.

PREMIÈRE PARTIE

L'Arrivée

L'ARRIVÉE

I

Dans le Bas-Valais

A la suite de ces pressantes recommandations, le P. Chérubin envoya à St-Maurice le P. Augustin Pelletta d'Asti, son confrère, pour conférer avec le noble et pieux chevalier, Antoine de Quartéry, sur les moyens à prendre pour pénétrer en Valais. Antoine de Quartéry qui gémissait de voir son pays infecté du venin de l'hérésie, de l'impiété et de la corruption, tressaillit de bonheur à la vue de cet enfant de S. François. En 1600 et 1602, il avait, avec d'autres Valaisans, assisté aux Quarante-Heures de Thonon et gagné l'indulgence du Jubilé. Ces compatriotes, au nombre desquels se trouvait le capitaine Christian de Riedmatten, mentionné plus haut, avaient vu les Capucins à l'œuvre et les avaient invités à venir en Valais. Ils avaient même fait une peinture fort sombre du triste état de la religion dans leur pays et du péril imminent qui le menaçait. C'est pourquoi le P. Chérubin avait conclu qu'il ne fallait plus tarder à y envoyer des Missionnaires.

A l'arrivée du P. Augustin, ou P. Pelletta, comme on l'appelait communément, le capitaine Antoine de Quartéry, malgré la joie qu'il en ressentit, se trouva fort embarrassé (1). Après mûre réflexion, il conseilla aux Capucins de ne pas s'établir directement en plein pays, mais de le con-

(1) P. Pelletta, p. 180.

quérir plutôt par étapes. « Les Bernois, dit-il, et les prédicants d'Aigle et de Bex ont tellement décrié les Capucins chez nous, le peuple est si animé et si prévenu contre eux, qu'il menace de les tuer, s'ils viennent prêcher ; car l'esprit qui anime les hérétiques est un esprit de faction, de cabale et de mépris de tous les ordres religieux sans exception. »

Les Pères devaient aussi prendre pour prétexte de leur présence dans le pays la quête du Jubilé de Thonon en faveur des nouveaux convertis. Ils devaient demander au Gouvernement du Valais un sauf-conduit pour mettre en sûreté la somme de la quête s'élevant à 3 ou 4 mille écus et que les calvinistes évaluaient par exagération à 60 mille écus. A ces racontars se joignit le bruit, que les Genevois voulaient surprendre Thonon pour enlever ce trésor (1).

Suivant les conseils du noble capitaine de Quartéry, le P. Chérubin, supérieur de Thonon, d'entente avec l'Abbé d'Abondance, envoya en Valais le Père Augustin Pelletta susnommé et le P. Sébastien qui, plus tard, firent mander le P. Maurice de la Morre, théologien renommé et grand controversiste.

1. Dans le mandement de Monthey.

Ils entrèrent en Valais en juillet 1602, sous Clément VIII (2). Leur premier séjour fut à *St-Gingolph* où ils s'arrêtèrent 3 semaines environ, dans une maison de l'Abbaye d'Abondance. Un religieux devait y prêcher une première fois à l'improviste et en toute hâte. Ce qui fut fait.

(1) P. Pelletta, p. 181.

(2) Hist. des Missions, p. 119.

De là, ils s'avancèrent pour prêcher à Vouvry, puis plus loin jusqu'à Monthey. Malgré les profanations des cérémonies ecclésiastiques, là où il y avait un curé, on célébrait encore la Messe les jours de fête et, au moins, les dimanches.

Les Pères tâchaient de dire la Messe pour avoir l'occasion de faire quelque exhortation au peuple. Ils prêchaient habituellement trois fois les dimanches et fêtes et deux fois les autres jours. Le peuple commença à s'apaiser et à goûter leurs prédications. Il demandait volontiers aux curés de laisser prêcher les missionnaires, ce qu'il obtenait toujours. Il agréait leur manière d'agir humble, pauvre, sincère et affable. Les missionnaires se contentaient pour l'ordinaire de pain et d'un carafon de vin. Si quelquefois on leur donnait du fromage, etc., ils estimaient qu'on leur avait fait grand festin. Cette vie si pauvre, si austère et si apostolique leur attira l'estime et la confiance des fidèles.

A Monthey, où ils furent appelés par le gouverneur, deux mois après leur entrée en Valais, ils habitèrent d'abord chez un particulier. Ils y prêchèrent quelques jours, firent visite au dit gouverneur qui représentait l'Etat et aux principaux habitants qui furent si édifiés de leurs ferventes prédications, de leurs bonnes paroles et de la sainteté de leur conduite qu'ils leur offrirent une résidence, ou comme l'on dit, un hospice. Les Pères l'acceptèrent avec reconnaissance. On voulait les défrayer de tout, mais ils refusèrent, se disant faire profession de vivre d'aumônes, selon leur état religieux.

Ce bon accueil n'empêcha pas des gens, excités par les hérétiques, de les accabler d'insultes, de sorte que le gouverneur Antoine Lengmatter (1) fut obligé de leur donner

(1) Grenat, p. 137.

des gardes pour les garantir contre les dangers auxquels ils s'exposaient en prêchant en public. Car l'esprit de l'hérésie est un esprit de violence et d'empportement qui ne s'arrête pas devant l'honnêteté civile ou la sagesse humaine (1).

Durant l'espace de deux mois, ils parcoururent ainsi toutes les paroisses jusqu'à St-Maurice. Après avoir annoncé courageusement la Vérité et rempli leurs fonctions pastorales auprès des fidèles d'une paroisse, il se hâtaient d'en visiter une autre, où les catholiques les attendaient d'ailleurs avec impatience et les accueillaient avec enthousiasme.

Le P. Sébastien était un homme fort et robuste, plein du désir de sauver les âmes, plein de ferveur et d'amour de Dieu. Ses poumons et sa voix lui permettaient de prêcher sur les places publiques.

Leurs privations étaient grandes. Ils vivaient pauvrement, couchaient sur un peu de paille, jetée sur la terre nue, mais jouissaient cependant, dit le P. Augustin, d'abondantes consolations spirituelles à la vue du bien qui s'opérait dans les âmes. Les premiers temps, ils prenaient leurs repas à l'auberge de St-Gingolph où ils rentraient tous les soirs, pour éviter des rumeurs parmi le peuple. Car les uns les voulaient avec eux, les autres prétendaient qu'ils étaient la cause de futures séditions et de divisions dans les esprits en matière de foi. Ils ne pouvaient prêcher ou converser avec eux que d'une manière furtive (2).

2. A St-Maurice,

De Monthey, les Capucins de Savoie arrivèrent un jour jusqu'à St-Maurice, sous prétexte de faire leur dévotion

(1) Hist. des Miss. p. 120.

(2) P. Pelletta, p. 181.

à la chapelle de l'Abbaye qu'on appelle le Trésor et y vénérer les reliques de St-Maurice et d'autres Martyrs de la légion Thébéenne. Le P. Sébastien y prêcha deux fois. Ils ne s'y arrêtrèrent que pour sonder la sympathie du peuple, ayant soin de dire qu'ils n'y étaient que de passage. Ils rentrèrent tout de suite à Monthey. Leur expérience n'avait pas été trop défavorable, ils y retournèrent le dimanche suivant.

Le bon P. Sébastien prêcha quatre fois ce jour-là avec une telle satisfaction de son auditoire qu'on le pria de rester pour prêcher le lendemain, 22 septembre, fête du glorieux St-Maurice qui a donné son nom à la ville et l'a rendue célèbre par son martyre et celui de ses bienheureux compagnons.

On aurait souhaité le retenir quelque temps dans cette ville, mais il fallait l'agrément de M. l'Abbé qui était alors absent. Il n'arriva que le 4 octobre.

M. de Quartéry, qui n'osait encore les protéger ouvertement, se bornait pour le moment à les aider en sous-mains de ses conseils. Grâce à lui, les RR. Pères vivaient, pour ainsi dire, cachés dans la cité. Il les avertit au moment voulu de l'arrivée de l'Abbé qui était pour lors Adrien II de Riedmatten, Doyen de la Cathédrale, neveu de l'évêque Hildebrand et son Grand Vicaire. Il rentrait pour recevoir une nombreuse députation de 14 membres, sans compter les sauthiers et les valets, tous à cheval, envoyés des 7 cantons catholiques à Sion pour renouveler avec le Valais l'Alliance de la Suisse catholique qu'ils avaient conclue avec lui en 1533.

Au moment où l'Abbé arriva, les Capucins dinaient à l'Abbaye. Ils allèrent de suite saluer le seigneur Abbé et le prièrent de leur permettre de séjourner quelque temps dans son Abbaye et de prêcher dans son église pour la conversion des âmes. L'Abbé, fort embarrassé de cette pro-

position, ne leur permit point de prêcher habituellement, car, dit-il, il n'osait le faire sans l'agrément des hauts conseillers de la ville de Sion. Or, ces messieurs étaient presque tous hérétiques ou favorables à l'hérésie. Mais comme l'Abbé était dévot et zélé pour la religion catholique, il les reçut à l'Abbaye et les invita à y prendre quelque repos, puis il les autorisa à y venir prêcher, mais seulement de temps en temps : ils devaient chaque fois retourner à demeure à Monthey (1).

3. Les délégués des cantons catholiques.

Nos missionnaires priaient un jour à la chapelle des Saints Martyrs et demandaient à Dieu la conversion du pays, quand M. de Quartéry vint tout joyeux, vers la quatrième heure de la nuit, les trouver et leur annoncer que les députés des cantons venaient d'arriver à St-Maurice et qu'à la prière de l'Abbé, les députés recevront le souper et le logement dans sa maison. Il invita les RR. Pères à venir chez lui saluer les délégués des cantons catholiques qui étaient, du reste, prévenus de leur visite. Les députés leur firent le plus gracieux accueil, regardant le fait que Dieu les avait conduits aujourd'hui si à propos à St-Maurice comme un présage d'heureux augure pour la réussite de leurs desseins communs, à savoir, le maintien de la vraie foi et de la religion catholique en Valais.

Les Pères leur firent part du but de leur entreprise et parlèrent aussi de la pénible surprise que l'Abbé leur avait réservée. Les ambassadeurs les rassurèrent et s'offrirent à faire des instances auprès de l'Abbé, afin qu'il les autorise à se fixer à St-Maurice. « Et vous, Pères prédicateurs,

(1) P. Pelletta, p. 182.

ajoutèrent-ils, préparez-nous un bon sermon pour demain à la Messe solennelle à laquelle nous assisterons. »

Ce fut le P. Sébastien qui prêcha. Son sermon roula sur la primauté de S. Pierre, qui a passé aux Papes ses successeurs, et sur l'indéfectibilité de l'Eglise catholique, fondée sur cette pierre inébranlable. Il y eut grand concours de peuple, venu non seulement de la ville, mais des environs. Tout le monde voulait voir le cortège de cette célèbre ambassade. Ignorants et lettrés, tous furent enchantés du sermon du Capucin.

« La protection des députés suisses, dit le P. Pelletta, nous valut celle de Monsieur l'Abbé. A leurs prières, il nous retint à St-Maurice, nous logea à l'Abbaye, dans la maison du sacristain où il nous faisait porter tous les jours à dîner et à souper notre portion, telle qu'on la servait aux chanoines ».

La députation dina ce jour-là à l'Abbaye. Le lendemain, de grand matin, elle voulut encore entendre une messe qu'un Père célébra. Comme il s'y trouvait un public assez nombreux, le second Père prêcha. Ces messieurs conseillèrent ensuite aux Capucins de les suivre à Sion, où ils avaient l'intention de les faire prêcher pour la cérémonie du renouvellement de l'Alliance (1).

Jusqu'ici l'Abbé n'a pas osé les protéger ouvertement pour ne pas s'attirer des désagréments.

« Le seigneur Abbé, dit le manuscrit du P. Augustin, craignait qu'en nous protégeant ouvertement, il ne se compromît avec les seigneurs d'Etat du parti calviniste et qu'il ne perdît leurs suffrages à la prochaine élection de l'évêque, son oncle étant infirme et très âgé. C'est ce qu'il ne dissimula point aux ambassadeurs des cantons. Ceux-ci, pour le guérir de cette honteuse crainte, lui dirent que s'il

(1) P. Pelletta, p. 183.

refusait de soutenir énergiquement la cause catholique, en nous protégeant ouvertement, ils feraient tous leurs efforts à Rome, pour qu'il ne pût obtenir ses bulles de confirmation, au cas où il fut élu ; qu'ils y dénonceraient sa lâcheté et la juste suspicion de sa doctrine, puisqu'il avait refusé d'opposer, dans la personne de ces zélés missionnaires, une digue aux flots envahissants de l'hérésie ». Ces énergiques remontrances le transformèrent.

Dès lors les Pères furent reçus amicalement à l'Abbaye. Ils eurent pour logement l'appartement du sacristain qui était en ce temps-là joint à la chapelle des saints Martyrs, appelée le Trésor, à cause des reliques, des reliquaires précieux, des vases et des bijoux dont cette chapelle a été enrichie par la piété des Princes qui y venaient en pèlerinage (1).

L'Abbé leur fit assigner un terrain d'où ils pourraient tirer leur nourriture, mais les Capucins ne profitèrent guère de cette propriété, vu qu'ils allaient en quête et vivaient d'aumônes (2).

Anciennement, Messieurs les Chanoines de l'Abbaye habitaient chacun des maisons séparées, comme les Charteux. On en voit encore, dit le Père Herménégilde, (en 1772), plusieurs par le bourg : ce sont ces maisons à deux étages surmontées d'une croix. Le plus grand nombre fut détruit, depuis que le R^{me} Abbé Odet, dit le saint, a réuni tous les chanoines sous le même toit et surtout depuis l'incendie général de 1693. »

Quelques jours après leur réception à l'Abbaye, les Capucins, renonçant à la pension qu'on leur offrait, allèrent quêter par la ville pour vivre plus conformément à leur état. Ce qui contribua à leur attirer non seulement l'admiration, mais encore la confiance de la ville (3).

(1) P. Herménégilde, p. II.

(2) P. Pelletta, p. 183.

(3) Hist. des Miss. p. 123.

4. Fructueux ministère.

Les deux Pères firent, en compagnie des députés catholiques, un petit séjour à Sion. L'évêque les accueillit fort bien, mais les seigneurs du Valais qui se trouvaient là pour la circonstance, en témoignèrent tant de dépit, qu'ils parlaient de les mettre à mort s'ils ne sortaient promptement du pays. Les ambassadeurs des 7 cantons, voyant qu'ils ne pouvaient calmer leur fureur et craignant qu'on ne se portât à des excès envers les Pères, les ramenèrent à St-Maurice, après les avoir recommandés à l'évêque.

De retour à St-Maurice, les deux religieux s'occupèrent très activement de cette population.

A St-Maurice, on ne reconnaissait plus d'autre pratique de la religion que la célébration de la Messe. L'ignorance et la vie licencieuse des ecclésiastiques avaient fait cesser toute prédication et toute pratique de dévotion.

L'Abbé qui était zélé et dévot ne comptait guère que trois ou quatre chanoines de sa trempe. Les autres étaient déjà gagnés à la religion nouvelle (1).

Les relations quotidiennes de ce peuple avec ses voisins hérétiques avaient introduit tant de préjugés et de fausses maximes qu'il était devenu fort difficile de les déraciner, de dissuader les esprits et de les éclairer. Plus de trente familles, des plus considérées, professaient ouvertement le calvinisme. Les ministres de Bex et d'Aigle ainsi que d'autres hérétiques de marque, étaient journellement admis dans les familles, les festins et les divertissements divers : ils prenaient part aux assemblées et autres réunions. Cette ville célèbre et qui conservait encore quelque vestige de religion se trouvait dans l'état le plus déplorable et c'était vraiment pitié de la voir en proie à de si grands désordres.

(1) Manuscrit Bonav. Bonvin, P. Isidore, II p. 629

La première personne qui s'adressa aux Pères missionnaires, une sœur du capitaine de Quartéry, les pria d'entendre sa confession en cachette, de crainte qu'elle ne devînt l'objet de la dérision publique. — « Mais, lui dit un des Pères, dans quelle intention voulez-vous vous confesser ? » — Dans l'intention, dit-elle, d'obtenir la rémission de mes péchés. — Vous vous attendez sans doute qu'on vous impose une pénitence ? — Certainement ! — Eh bien ! nous vous ordonnons pour toute pénitence de vaincre la fausse honte ; la seule pénitence que nous vous imposons c'est de vous confesser à l'église au vu et au su de tout le monde, car votre exemple attirera beaucoup d'autres aux sacrements. Vous serez la cause de leur conversion et vous acquerez, par là, beaucoup de mérites ».

Elle se laissa persuader et, de fait, il y eut un si grand nombre à imiter son exemple qu'à partir de ce jour, en descendant de la chaire, les missionnaires devaient se rendre au confessionnal. Ils étaient si occupés à la prédication et aux confessions qu'ils avaient à peine le temps de prendre les repas. La plupart faisaient des confessions générales avec tant de contrition qu'ils répandaient d'abondantes larmes et s'armaient d'un bon propos des plus décisifs. On eut dit un malade qui se réveille d'une longue léthargie et revient à la santé, ou un aveugle qui recouvre subitement la vue après l'opération de la cataracte (1).

Grâce à Dieu, au zèle et aux travaux de nos missionnaires, il se produisit un si grand changement dans cette ville, en l'espace de trois mois, que les habitants disaient généralement que Dieu leur avait envoyé des Anges du Paradis pour leur faire connaître le chemin du ciel et de nouveaux apôtres pour les instruire de ce qu'il faut faire pour y arriver.

(1) P. Pelletta, p. 186.

Ils ne voulurent plus que les Pères fissent personnellement la quête. Un homme fut désigné pour recevoir les aumônes et les remettre aux Missionnaires. Ils avaient pour eux tant de respect et de vénération qu'ils se jetaient à genoux quand ils les rencontraient par les rues.

L'empressement de ce peuple à entendre la prédication et les catéchismes était tel que l'église de St-Sigismond, vaste et spacieuse, était toujours remplie, les jours de semaine comme les dimanches et fêtes. Cette ardeur à écouter la parole de Dieu et à embrasser les maximes de piété fit reculer l'erreur de jour en jour. Aux fêtes de Noël, il n'y avait plus que trois familles qui n'avaient pas abjuré l'hérésie ; presque toute la paroisse s'approcha des sacrements avec une ferveur et une dévotion extraordinaires (1).

Les deux Missionnaires se livraient à une besogne qui tient du prodige.

Les prédications et les catéchismes se succédaient à l'église tous les jours sans relâche. Le P. Sébastien donnait des conférences aux hérétiques de la ville et des entretiens spirituels aux catholiques. Il était assidu au confessionnal, prêchait sur la place publique les jours de fête et de marché, à cause du grand nombre d'hérétiques qui s'y trouvaient. Chose plus inconcevable encore sans la grâce de Dieu qui le soutenait, il faisait dimanches et fêtes quatre prédications : trois à St-Maurice et une à Monthey. Il descendait dans ce dernier bourg pour satisfaire la dévotion de ce peuple qui avait si favorablement et si charitablement reçu les Capucins, lors de leur entrée dans le pays. Ils travaillaient pour Dieu et Dieu travaillait avec eux. Un changement si extraordinaire est bien l'œuvre de sa main.

Les Missionnaires instituèrent les confréries du St-Sacrement et du St Rosaire et firent tout pour que les sa-

(1) Histoire des Missions, p. 124.

crements fussent administrés avec décence et respect. Après avoir confirmé dans la foi les populations des dizains de St-Maurice et Monthey, l'occasion se présenta pour les Missionnaires de monter à St-Maurice de-Lagues (1). Mais les intrigues des Berinois les ramenèrent bientôt à St-Maurice.

Dieu les voulait dans le Bas-Valais pour défendre la doctrine de l'Eglise et abattre l'orgueil et l'insolence des prédicants. En effet, le ministre de Bex, ayant appris que nos Pères se trouvaient dans le dizain de Sierre et croyant à une longue absence de leur part, en profita pour venir à St-Maurice les attaquer et semer la zizanie dans le champ qui venait d'être défriché avec tant de peines. Il disait que ces Pères Capucins n'étaient que des faux prophètes, que tout ce qu'ils avaient enseigné n'était que mensonge et tromperie, qu'en temps et lieux, il les convaincrail d'ignorance et d'imposture dans une conférence publique, en présence de toute la ville (2). Lorsqu'ils furent avertis, les Pères acceptèrent le défi et lui proposèrent une conférence publique à St-Maurice ou à Bex. Mais ce faux brave n'eut pas plus tôt appris l'arrivée des Pères et connu leur bonne contenance que l'envie de la controverse lui passa totalement, car, bien que plein de fierté et de confiance en lui-même, il n'osa pas se mesurer avec eux. Nos Pères, qui n'avaient pas de temps à perdre et voyant que le ministre se dérobaît à toute discussion, partirent pour Martigny.

5. A Martigny.

Sur la place publique. — Controverses.

Le bourg de Martigny était complètement perverti par l'erreur calviniste et la corruption des mœurs y allait de-

(1) Voir ci-après, p. 68.

(2) P. Pelletta, p. 186.

pair. Le nom de l'Eglise romaine et du Pape y était aborré. On poursuivait d'une haine aveugle tout ce qui portait les marques de la religion catholique. Nos Missionnaires eurent beaucoup à souffrir en ce lieu ; mais rien ne put lasser leur zèle ingénieux et leur ardente charité. Ils tâchèrent d'abord d'opposer à l'endurcissement général la patience, l'assiduité de leurs exhortations, la prière et le bon exemple. Il leur fallut plus que du temps pour convertir ce peuple que l'hérésie hautaine et dédaigneuse tenait enchaîné. On se moquait des Capucins, on les accablait d'injures et parfois même de coups. Mais le zèle et la patience invincibles des Missionnaires vinrent à bout de tous les obstacles. Une fois revenus de leurs égarements, les fidèles de Martigny rougirent de leur brutalité et condamnèrent eux-mêmes leur conduite passée.

Ils furent si bien changés qu'ils demandèrent pardon à nos Pères et leur firent les plus grandes excuses. Tout en regrettant leur ignorance et leur aveuglement passés, ils firent preuve, dans la suite, d'une grande vénération pour les Pères Capucins. Ils cherchaient à s'entretenir avec eux et à les attirer chez eux et les soutenaient de leurs aumônes.

Nos Pères profitèrent de ces bonnes dispositions pour leur inculquer la laideur du péché, l'injustice de l'hérésie, pour mettre à nu les artifices de leurs ministres, afin de renverser ce que ces derniers étaient venu échafauder dans ce milieu. Les Missionnaires y demeurèrent deux ou trois mois, faisant tous les jours une instruction et un catéchisme à l'église paroissiale. Les jours de marché, le Père Sébastien prêchait à l'accoutumée sur la place publique, où il attirait la foule (1).

Le P. Augustin Pelletta a noté quelques incidents qui ont marqué le ministère des Capucins à Martigny. « Nous prê-

(1) Hist. des Miss., p. 126.

chions souvent, dit-il, les jours de foire et de marché, où il y avait habituellement affluence d'hérétiques. Or, un jour où ces derniers se trouvaient être en grand nombre et comptaient même des ministres parmi eux, j'engageai le P. Sébastien à prêcher *sur la place du marché*, dans l'espoir que sa parole et son acte de générosité ne resteraient pas sans fruit, mais serviraient à dessiller les yeux à ces aveugles, du moins, à affermir les catholiques chancelants dans la foi. Sur mon conseil, il s'enhardit à prêcher sur le culte que nous devons rendre aux Saints. C'était un de ses meilleurs discours, un de ceux qu'il possédait le mieux et qu'il pouvait exposer sans nouvelle préparation.

Là dessus, je m'entendis avec quelques prêtres de notre connaissance et avec quelques marchands savoyards de nos amis pour faire élever une sorte de chaire sur des trétaux. Ces marchands catholiques eurent soin de nous dire qu'ils ne répondaient pas de notre vie, si nous mettions notre projet à exécution, car la plus grande partie de cette foule était hérétique et il se trouvait parmi eux un grand nombre de ministres qui ne manqueraient pas de pousser le peuple à quelques excès. Ces paroles ne m'intimidèrent pas ; mais je montais sur cette chaire improvisée et je me mis à crier de toutes mes forces (1) : « S'il en est parmi vous de ceux qui désirent entendre la parole de Dieu, qu'ils s'approchent : en va vous l'annoncer ». Alors, le P. Sébastien commença en ces termes : « Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : ce que vous m'avez entendu dire à l'écart, en secret, publiez-le sur les toits et sur les places publiques. C'est pourquoi, mes chers amis, ne soyez pas étonnés de me voir aujourd'hui prêcher en ce lieu ».

Après ce début, il garda si longtemps le silence que je crus, comme les auditeurs, du reste, qu'il ne pouvait aller

(1) P. Pelletta, p. 180.

de l'avant. En effet, la vue d'un si nombreux auditoire, la présence de tant d'hérétiques que leurs ministres excitaient contre l'enseignement catholique, l'avait un moment déconcerté. Cependant il se ressaisit, reprit courage et se mit à faire un sermon sur les notes caractéristiques de la véritable Eglise. Il débita son sermon avec cette voix forte et sonore, desservie par cette mémoire imperturbable dont le ciel l'avait favorisé. Il démontra que ces notes ne conviennent qu'à l'Eglise romaine dont il prouva l'indéfectibilité et les prérogatives accordées à saint Pierre, comme Prince des Apôtres. Il établit tous ces différents points avec tant de science et de zèle que je ne l'avais jamais entendu si bien prêcher. Je le croyais en extase. Dieu sait que ce que je dis est vrai. Cette prédication dura plus d'une heure et demie. Après quoi, nous reprîmes nos besaces, nos vases à vin en bois et nous nous acheminâmes vers le Bourg, où se tient le marché, mendiant à l'ordinaire de boutique en boutique et de maison en maison.

Le long du chemin, nous rencontrions des groupes de ces bonnes gens qui se mettaient à genoux devant nous et demandaient notre bénédiction et bénissaient en retour les pieds qui nous avaient amenés parmi eux pour faire luire à leurs yeux la lumière de la foi véritable. Et lorsque nous allions nous séparer d'eux pour retourner à St-Maurice, ces braves gens ne pouvaient nous quitter et nous eûmes grand'peine à nous en débarrasser. Nous permîmes à deux d'entre eux de nous suivre pour nous protéger au besoin et congédiâmes les autres.

Quand nous fûmes seuls, je dis au P. Sébastien : « Comment se fait-il que, devant prêcher sur le culte des Saints, vous n'en ayez pas dit un mot ? » Et lui de me répondre : « P. Pelletta, je vous assure que c'était bien mon intention; mais il me prit tout à coup un si grand étourdissement que j'ai complètement perdu le souvenir de ce sujet. Revenu à

moi, j'ai prononcé le premier discours que le Seigneur m'a mis à la bouche. Je me rappelle du début, quant au reste, j'étais si hors de moi, que je ne savais ce que je disais et vous assure que je n'en sais encore rien à l'heure présente ». Et comme je le félicitais sincèrement des paroles fortes et touchantes, du beau sermon qu'il avait prononcé, rempli de l'Esprit Saint, il me répondit : « P. Pelletta, à Dieu seul en soit toute la gloire. Pussions-nous avoir à le remercier des fruits obtenus pour la conversion des hérétiques et l'édification des catholiques » (1).

De retour à St-Maurice, nous n'épargnions rien pour retirer de plus en plus cette ville de la contagion de l'hérésie. Nous y laissions le P. Maurice, tandis que le P. Sébastien et moi nous retournions à plusieurs reprises, à Martigny qui avait plus besoin que nul autre endroit du Bas-Valais de se purger des doctrines calviniennes. La cause du mal étaient ses foires, ses marchés et son commerce qui la mettaient en relation quotidienne avec les ressortissants d'Aigle qui appartenaient aux Bernois ».

Je crois utile de rapporter ici, continue le P. Pelletta, une controverse que j'eus un jour avec une dame de Martigny, âgée d'environ 60 ans, femme d'esprit, grande bavarde, calviniste acharnée et vrai suppôt de Satan. Par ses discours séduisants, elle faisait plus de mal aux catholiques mal instruits que n'en auraient fait les prédications de plusieurs ministres. Le curé du lieu nous avait avertis que si nous pouvions la détourner de ses opinions hérétiques nous aurions bientôt abattu tout le parti calviniste de sa paroisse : mais que, jusqu'ici, elle avait tenu tête à tous les prédicateurs catholiques.

Un jour le curé l'aperçut, entourée d'un groupe de femmes des plus notables de l'endroit et vint vite m'inviter à

(1) P. Pelletta, p. 190.

aller avec lui, les rejoindre, lier conversation avec elle et essayer une controverse. Nous feignons de faire une promenade, passons devant elles et les saluons poliment. Mais cette dame qui me connaissait nous rendit le salut et nous demanda où nous allions. — « Dans le voisinage, demander l'aumône », fut ma réponse. — Vous n'avez pas besoin d'aller plus loin, fit-elle, nous aussi voulons vous faire la charité et ne vous laisserons manquer de rien. — A Dieu ne plaise, lui dis-je, de refuser des offres si honorables et si généreuses. Alors elle me fit asseoir, puis, d'un air souriant elle me dit : — P. Pelletta, vous qui êtes encore jeune et joli garçon, ne feriez-vous pas mieux de vous marier comme le font nos ministres ? — Sans doute, Madame, lui répondis-je, je pourrais à leur exemple, trouver quelque belle cavale qui me porte droit en enfer ; mais appelé à l'état religieux où l'on fait vœu d'observer les conseils évangéliques, j'espère, avec la grâce de Dieu, rester fidèle à ma vocation ; car N. S. n'a certainement pas conseillé à ses disciples des choses impossibles. — Ce qui me fait croire que votre Eglise n'est pas la véritable, c'est qu'elle méprise et défend le mariage. — Alors je me lève, je m'adresse à toute la compagnie et dit : « Mesdames, vous êtes témoins qu'en retour de ma courtoisie, cette dame m'injurie grossièrement et me traite de bâtard ». Ce reproche la fit rougir et elle protesta, se disant incapable de penser et encore moins d'affirmer une chose si injurieuse sur mon compte. — Toutefois, Madame, lui dis-je, c'est ce que vous affirmez en accusant notre Eglise de défendre le mariage. En effet, si le mariage est défendu aux catholiques, ma mère n'était pas la femme de mon père, elle n'était que sa concubine. — Mon interlocutrice se tira d'affaire en disant qu'elle ne voulait pas parler des séculiers, comme mon père, mais des religieux comme moi. C'est là que je l'attendais. — Madame, lui dis-je, avez-vous votre Bible française ? Elle fit semblant de l'avoir laissée à la maison. — Mais ne vous souvenez-vous pas d'avoir lu dans

l'Evangile ces paroles de N.-S. : « Il y a des eunuques qui se réduisent volontairement à cet état pour le royaume des cieux ». — Que dites-vous de ce passage ? Comment l'entendez-vous ? Elle fit l'étonnée, avoua que ce passage était tout nouveau pour elle, qu'elle n'avait jamais ni lu, ni entendu le sens que les ministres réformés lui donnaient. — Eh bien, lui dis-je, en attendant que je vous en donne l'explication véritable, souffrez, Madame, que je vous dise que le démon vous fascine, vous trompe et vous remplit de préjugés, quand vous avancez que l'Eglise catholique défend le mariage. La vérité est que dans notre Eglise, comme dans la vôtre, les maris doivent s'abstenir de toute autre femme que la leur. Elle avoua que la raison et la conscience exigeaient qu'il en fut ainsi. — Eh bien ! ajoutai-je, nous autres ecclésiastiques épris de la beauté de l'Eglise, nous désirons l'avoir pour unique épouse. Nos prélats, qui sont nos pères spirituels, nous disent : si vous voulez cette chaste beauté pour épouse, promettez-lui de lui être fidèle et de n'aimer qu'elle. Ce n'est donc pas l'Eglise qui défend le mariage ; c'est moi-même qui me suis imposé sagement le célibat. »

Nous en restâmes là ; puis, après le salut ordinaire, nous nous retirâmes. Le lendemain matin cette femme vint à notre logis et me dit : P. Pelletta, j'ai réfléchi, cette nuit, sur notre conversation d'hier. Vraiment, il me semble que nos ministres calomnient votre Eglise, ou du moins exagèrent ses torts. Je voudrais m'éclairer auprès de vous sur d'autres points encore : tels que sur les vœux, les conseils évangéliques, le culte des images et autres reproches qu'ils vous font. Ce propos de la veille, mi-badin, mi-sérieux, avait été pour elle une occasion de rechercher la vérité.

Elle vint souvent se faire catéchiser et reconnut que la vérité n'était pas dans la secte calviniste. Peu de temps après, elle abjura solennellement ses erreurs, se fit catho-

lique, se confessa, communia en pleine église, à la grande joie et à l'édification de tous les catholiques de cette grande paroisse (1).

6. Dans les paroisses environnantes.

Nos Pères ne s'arrêtèrent pas uniquement à Martigny. Ils allaient aussi dans les autres paroisses du Bas-Valais chercher les brebis égarées, réveiller les peuples de leur assoupissement, combattre la lâcheté, l'ignorance et le vice, qui les tenaient captifs et extirper l'hérésie que le souffle infesté des Bernois avait partout inoculée.

Le bon P. Sébastien ménageait avec soin toutes les occasions pour instruire les paysans de la campagne. A l'exemple des premiers disciples de saint François, il allait travailler avec eux dans leurs labeurs ordinaires. Il usait d'une admirable condescendance pour s'accommoder à leur humeur et à leur manière d'agir. Il parvint par là à vaincre leur opiniâtreté, à les attirer et à les ramener dans le giron de l'Eglise. Comme saint Paul, il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il n'épargnait ni prières, ni instances, ni humiliations, ni peine, ni travail pour les faire rentrer dans l'unité de l'Eglise. Ses paroles et ses actes ont proclamé hautement la charité et les heureuses dispositions de son cœur. D'autre part, les hérétiques et leurs ministres avaient conçu une si violente animosité contre nos Missionnaires qu'ils s'élevaient contre eux avec la dernière violence. Ils mirent tout en œuvre pour exciter le peuple. Les capucins, disaient-ils, ruinaient leur commerce, inquiétaient les marchands, troublaient le marché, empêchaient la liberté du trafic et semaient la division dans les esprits,

(1) P. Pelletta, p. 192.

comme on en avait des preuves à St-Maurice et à Monthey et partout où ils avaient prêché. Il fallait absolument chasser du pays ces perturbateurs de la sécurité publique.

Ces discours excitèrent bien quelque rumeur, mais elle fut bientôt apaisée. Cela n'empêcha pas nos Missionnaires de continuer leurs exercices avec tant de succès que plusieurs hérétiques des terres de Berne abjurèrent l'hérésie et que les catholiques chancelants s'affermirent dans la foi et embrassèrent les pratiques de vertu et de piété avec un zèle et une ardeur surprenantes. Ils quittaient tout pour assister aux prédications, aux catéchismes et aux autres pratiques de dévotion. Ils témoignèrent un si grand attachement à la religion catholique que, pour sa défense, ils auraient volontiers perdu leurs biens et même leur vie (1).

Dieu ayant si visiblement béni leurs travaux à Monthey, St-Maurice et Martigny, les Missionnaires tinrent conseil sur la manière de se répartir la besogne qui restait encore à faire. Le temps de la fatale Diète approchait où le pays devait, à la majorité des voix, faire son choix entre la religion catholique et la religion protestante. L'intérêt de l'Eglise catholique demandait que nos Pères passassent dans le centre du canton et le Haut-Valais pour continuer leur mission, déjouer les desseins des hérétiques et disposer le peuple à demeurer ferme et stable dans l'ancienne foi.

Il fut résolu que le P. Sébastien et le Frère Balthasar de Pavie, simple Frère lai, mais excellent religieux, plein de zèle pour le salut des âmes, iraient à Bagnes, seigneurie dépendante de l'Abbaye de St-Maurice. Les capucins n'y avaient encore jamais mis les pieds. Le P. Maurice et le P. Augustin, d'autre part, se dirigèrent du côté de Sion pour évangéliser les dizains romands. Ils allèrent d'abord à St-Maurice prendre quelques livres et écrits, puis partirent

(1) Histoire des Miss., p. 127.

pour Sion rendre compte à l'évêque de leurs travaux et des bénédictions dont Dieu les avait comblés. Ils supplièrent ce Prélat de les soutenir de son autorité et de leur donner des lettres patentes qui leur permettraient de faire partout les exercices de leur mission. Mais les chanoines de la cathédrale s'y opposèrent.

Nos Pères se rendirent alors à Sierre d'où les menées des hérétiques les refoulèrent de nouveau sur St-Maurice.

7. Retour des Missionnaires à St-Maurice.

Conférence de Bex.

Ici, ils furent reçus à bras ouverts. A mesure qu'ils s'approchaient de la ville, ils trouvaient une foule plus dense qui se portait à leur rencontre. Les uns les embrassaient, d'autres se jetaient à genoux, tous témoignaient la joie immense de revoir leurs bons Pères ; c'est ainsi qu'ils les appelaient et qu'ils nous ont toujours appelés depuis (1).

Le ministre de Bex, dont nous avons déjà parlé, continuait avec une ridicule audace à provoquer nos Pères. Il travaillait le peuple lorsqu'ils étaient absents. Les Chanoines de l'Abbaye l'invitèrent de la part des Capucins à venir à St-Maurice pour la conférence à laquelle il avait provoqué les Pères en ajoutant que ceux-ci acceptaient la controverse. Si St-Maurice ne lui agréait pas, il était invité à demander aux seigneurs de Berne, ses supérieurs, un passeport qui mettrait les Capucins en sûreté. Car ceux-ci étaient disposés à aller le rejoindre à Bex, Aigle ou Lausanne, partout où il voudrait pour conférer avec lui et ses confrères les ministres sur les points de religion controversés (2).

(1) Histoire des Miss., p. 127.

(2) Hist. des Miss., p. 129.

« Pendant ces négociations, dit le P. Augustin Pelletta (1), j'allais au couvent de St-Julien trouver le P. Maurice de la Morre. C'était un grand théologien qui, plusieurs fois, avait été aux prises avec les plus habiles ministres de Genève. On l'avait surnommé le « marteau des hérétiques ». Par ordre du Pape, il avait, en son temps, composé un volumineux catéchisme qui avait mérité l'approbation du Cardinal Bellarmin. Nous le fîmes venir comme plus versé dans la controverse que le P. Sébastien et moi.

Venant en Valais au cœur de l'hiver, le P. Maurice gagna à Evian un érysipèle qui lui causa une fièvre ardente. Il fallut le transporter étendu sur un lit de plumes placé sur un traîneau, par le chemin de Meillerie, alors en très mauvais état. A peine arrivé à St-Maurice, il reçut un exprès du ministre de Bex qui renouvelait son défi et le provoquait à une conférence publique à Bex. Nous l'acceptâmes, mais toujours sous la condition du bon plaisir des autorités de l'endroit. Nous ne lui demandions d'autre trêve que le temps nécessaire au rétablissement du P. Maurice, notre confrère. Nous l'assurions que le Père donnerait au ministre toute satisfaction et comblerait tous ses désirs, pourvu qu'on lui répondît de l'agrément des seigneurs de Berne ».

Entre temps, le P. Sébastien laissa le P. Maurice à l'Abbaye avec le P. Augustin et partit pour Sembrancher, où il était attendu pour prêcher le lendemain.

Pour ne pas s'engager témérairement dans une entreprise qui pouvait offenser les Bernois, on résolut d'envoyer à Bex le P. Augustin avec deux Chanoines de l'Abbaye pour informer le juge du lieu de la conférence à laquelle ils avaient été provoqués. Le P. Augustin s'adressa au juge de Bex et reçut de lui l'assurance que les Missionnaires se-

(1) P. Pelletta, p. 186.

raient les bienvenus. Le juge lui tendit la main ce qui, parmi les Suisses, est un gage d'assurance et de fidélité (1).

Le jour de la conférence étant fixé au lendemain, nos deux Missionnaires, accompagnés de deux Chanoines de l'Abbaye, partirent après-dîner pour Bex. Le juge fut averti de leur arrivée. Néanmoins les visiteurs attendirent deux ou trois heures sur la place sans que personne ne se montrât. Il jugèrent que le ministre avait perdu courage. Ils ne se trompaient pas beaucoup : car, en vérité, le pasteur n'osait pas comparaître avant l'arrivée du ministre de Lausanne. Comme il se faisait tard, les Pères reprirent le chemin de St-Maurice : mais ils ne furent pas peu surpris de rencontrer sur leurs pas un soldat huguenot qui, sur l'injonction des deux ministres, les attaqua à coups d'épée et les obligea à s'arrêter.

Le P. Augustin, en parant de son bâton les coups d'épée que ce brutal personnage leur portait, lui demanda pour quel motif il les traitait de cette façon. — Parce que, dit-il, vous faites un affront à nos ministres en vous retirant ainsi. Ils préparent maintenant leur conférence, ils ne tarderont pas à venir. — Nous ne nous attendions pas, reprirent les Pères, à être insultés de la sorte, après la parole donnée. Nous sommes venus de bonne foi et nous avons attendu assez longtemps.

Sur cette altercation, le ministre de Bex arriva, assisté de celui de Lausanne, un vieillard très versé dans la théologie hérétique qui devait servir de second à notre provocateur. Ils étaient accompagnés des principaux de l'endroit et suivis de tout le peuple. Ils arrivèrent sur la place publique, près du temple, où ils avaient posté un homme avec une large épée pour intimider les Capucins.

(1) Hist. des Miss., p. 129 ; de Rivaz, p. 31 et suiv. ; P. Pelletta, p. 187 et suiv.

Les ministres saluèrent les Pères assez poliment, tandis que le juge condamnait lui-même le procédé du soldat comme indigne d'un honnête homme.

Après ces civilités d'usage, le P. Augustin rappela d'abord aux controversistes son entrevue avec le juge, sa parole donnée et la sommation du pasteur de Bex, puis il ajouta : « Nous sommes prêts à défendre les enseignements que nous avons prêchés à St-Maurice, pourvu qu'on nous assure que ces messieurs de Berne n'en soient point offusqués ». Le juge les assura de l'agrément de ses supérieurs bernois, puis les pria de proposer hardiment ce qu'ils avaient à dire à leur ministre. On convient de la manière de discuter et du sujet à traiter. Le P. Maurice offre au ministre d'énoncer sa proposition ; mais celui-ci refuse et offre au Père qui accepte de le faire. Voici sa thèse : « Pour assurer son salut il faut admettre les trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité. Seule l'Eglise romaine admet cet enseignement. Elle est donc la véritable Eglise de Dieu ».

En guise de réponse, le ministre fit un long discours philosophique dans un latin élégant et bien soigné, qui ne répondait pas à la question, mais s'en éloignait et n'aboutissait à aucune conclusion. Le Père résuma le discours en quelques paroles brèves, mais en français et fit ressortir les insanités que le ministre avançait de façon qu'il fût bien compris de l'assemblée. Plus le ministre s'égarait dans un labyrinthe de mots insignifiants, plus le Père le pressait de venir à une conclusion. Poussé à bout, ivre de rage, le prédicant s'écria dédaigneusement.

— Voyez la question que cet ignare me fait ! Qui ne sait que pour être sauvé trois choses sont nécessaires : la foi, l'espérance et la charité. Ce que du reste j'ai toujours enseigné avec tous les docteurs de ma communion. On ne saurait l'ignorer sans être animal comme lui.

Le juge le reprit vertement et le pria de se tenir à la politesse comme il avait été convenu.

Sans se laisser intimider par le dédain et les insultes de son impétueux contradicteur, le P. Maurice lui tend la main et lui dit : « Dans ce cas, vous êtes catholique. Veuillez, de grâce, me passer votre catéchisme ». Le ministre en avait un sous le bras, mais refusa de le lui prêter. Il prit alors celui que le P. Augustin avait apporté et demanda au ministre :

Calvin n'était-il pas docteur de votre communion ?

— Docteur et l'arbitre des docteurs de ma religion, dit le ministre.

Comme le Père cherchait les textes dans le catéchisme de Calvin (car ces gens étaient tous calvinistes), les hérétiques présents jugèrent que le catéchisme du ministre leur serait plus favorable et voulurent qu'on se servît de celui-là. Le P. Maurice le reçut des mains du ministre, chercha l'article 20 de leur profession de foi et lut ces paroles tirées des « Institutions » de Calvin : « Nous croyons que nous sommes faits participants de la justice par la foi seule » et au dimanche 18 : « Que la foi seule sauve l'homme ». Après avoir lu tout haut ces textes, il passa le livre au juge pour qu'il lût à son tour, puis il dit à l'assemblée : « Votre profession de foi et votre catéchisme enseignent, suivant la doctrine de Calvin, que la foi seule justifie et sauve, et votre ministre dit le contraire, comme vous venez de l'entendre. Il dit que Calvin est l'arbitre des docteurs de votre religion et cependant vous voyez que votre ministre et Calvin sont opposés dans une question des plus ordinaires, des plus communes et pourtant des plus importantes au salut. Quand votre prédicant vous enseigne qu'il est nécessaire pour être sauvé d'avoir la foi, l'espérance et la charité, il est dans la vérité. Mais ce catéchisme qu'il emploie pour vous instruire, qui est sensé contenir, comme le nôtre, la doctrine chrétienne, est faux. Car dans ce catéchisme, qui est la nourriture de vos âmes, Calvin assure que pour être sauvé la foi seule suffit.

A ces mots, il se fit un grand tumulte dans le peuple. Les uns nous félicitaient, dit le P. Pelletta, et blâmaient le ministre. D'autres prétendaient qu'on ne pouvait pas supporter un tel affront à l'adresse de leur pasteur. Beaucoup haussaient les épaules et restaient décontenancés.

Là-dessus le ministre de Lausanne intervint et se déclara prêt à répondre. Mais il avait l'air tout aussi embarrassé que son collègue. Le ministre de Bex avait consenti bien volontiers qu'il prît la parole, mais les principaux parmi les habitants de Bex réprimandèrent vertement le ministre de Lausanne de l'injure qu'il faisait à leur pasteur en laissant croire à la foule qu'il n'était pas capable de se défendre lui-même.

Mais l'heure était avancée. On renvoya la suite au lendemain. Le Père y consentit. Comme le prédicant avait affirmé que le lendemain il devait être à Lausanne, à une réunion des ministres, le P. Maurice lui dit qu'il n'avait qu'à fixer le jour qui lui serait le plus favorable. Tout finit par l'assurance du ministre qu'il ne pouvait fixer aucun jour.

Nos Missionnaires rentrèrent à St-Maurice (1). Ainsi finit cette fameuse conférence que le ministre de Bex avait recherchée avec tant d'ardeur, qu'il regardait comme une occasion de vaincre et de triompher, mais dont Dieu se servit pour abaisser son orgueil et détromper le peuple qui était tombé dans l'hérésie plus par aveuglement que par mauvaise volonté.

Depuis cette conférence, il ne se passait point de jour que plusieurs personnes de Bex et des environs, par groupe de 15-20, ne vinssent à St-Maurice trouver nos Pères pour être instruits de ce qu'elles devaient croire et faire pour être sauvées. Les égarés seraient revenus en nombre s'ils

(1) P. Pelletta, p. 187 et suiv. et Hist. des Miss., p. 129 et suiv.

n'avaient pas craint la perte de leurs biens. On espérait ramener à l'Eglise catholique grand nombre d'hérétiques des terres de Berne, mais le démon ne tarda pas entraver les desseins de nos Missionnaires.

Les ministres de Bex et de Lausanne, confus, d'avoir été battus, conçurent une telle rage contre les Capucins qu'ils conjurèrent leur perte. Ils allèrent à Berne se plaindre d'eux aux seigneurs du pays. « Ils viennent, dirent-ils, sur notre territoire débaucher le peuple en enseignant que la religion des Bernois est fausse. Le peuple se laisse ébranler par de si fâcheuses impressions. Déjà une partie du Valais est séduite par des artifices semblables.

8. Ordre d'expulsion.

Les seigneurs de Berne, se croyant lésés dans les intérêts de leur religion, peu satisfaits du progrès de la religion catholique en Valais, firent entendre de grandes plaintes à l'évêque de Sion, au baillif Jossen et à quelques autres seigneurs du pays sur la manière d'agir des Capucins, « cette mauvaise clique » (1) qu'on s'était permis d'introduire dans le pays et qui, par leurs tapageuses vociférations induisaient le peuple en erreur (2). Ils leur répétaient les accusations que les deux ministres avaient déposées contre eux et demandaient instamment leur expulsion. Les hérétiques du Valais, qui ne voyaient nos Pères dans le pays qu'avec un souverain dépit, se prêtèrent volontiers à l'exécution de ce projet. Ils usèrent de tous les moyens pour faire partir les Pères. Leur aversion était telle que l'Evêque se crut obligé, pour les apaiser, d'envoyer un or-

(1) Grüter, p. 68, « Gottlose Gsindl. ».

(2) Grüter, p. 67-68.

dre au gouverneur de St-Maurice, Sébastien Zuber, de faire sortir, dans l'espace de trois jours, les Missionnaires de son diocèse et de l'Etat du Valais. Le gouverneur, qui aimait et honorait les Capucins, communiqua cet ordre à M. le capitaine de Quartéry et s'entendit avec lui sur les moyens à prendre pour empêcher l'exécution de cet ordre. Ces deux messieurs écrivirent à l'évêque en faveur des Capucins, le suppliant d'apporter à cette affaire une attention libre de toute surprise. Le gouverneur fit respectueusement remarquer à l'évêque qu'il était indispensable et de droit naturel de ne pas les condamner sans les entendre. « On ne saurait, dit-il, refuser à des gens de bien, qui cherchent uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes, une faveur qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels. » Sachant, d'autre part, que l'Abbé de St-Maurice ne pourrait jamais se résoudre à les abandonner, le gouverneur signifiait à l'Evêque qu'en sa qualité de laïque il ne pouvait exécuter des ordres portés contre des religieux. Il le pria donc d'adresser cette commission à l'Abbé. Il concluait sa pétition par ces paroles dignes d'un homme de cœur : « Je vous offre la démission de ma charge de gouverneur plutôt que de proscrire ces serviteurs de Dieu qui ont banni du pays du Valais le vice, l'ignorance, l'hérésie et introduit à leur place, la vraie foi avec la piété et la dévotion. »

La lettre du gouverneur Zuber dessilla les yeux à l'Evêque. Il dut reconnaître qu'il s'était trompé. L'anxiété avait, sans doute, influencé le jugement du Prélat dont l'infirmité et l'âge avait fait lancer cet ordre qu'il ne tarda pas d'ailleurs à révoquer. L'Evêque de Sion regarda l'opposition du gouverneur de St-Maurice comme un signe de la volonté de Dieu. Il comprit que l'exécution de cet ordre scandaliserait bien des catholiques. C'est pourquoi il révoqua son édit. Mieux que cela, en guise de réparation, il envoya à nos Pères de belles et longues lettres patentes, datées de Sion le 23 avril 1603, signées et scellées de son

grand sceau, par lesquelles il enjoignait à tous les ecclésiastiques de son diocèse de recevoir nos Missionnaires dans leurs paroisses et dans leurs églises, où ils pourraient entreprendre librement les exercices de la Mission. Il exhortait pareillement les hauts seigneurs du pays à protéger ces religieux et à les secourir dans leurs nécessités temporelles. Par ces mêmes lettres, l'Evêque exaltait les fruits merveilleux de salut que les Missionnaires avaient déjà récoltés dans son diocèse et faisait entrevoir l'espérance des moissons futures. Ces lettres étaient conçues en des termes qui marquaient bien la grande estime que ce Prélat avait pour eux. Il reconnaissait et proclamait leur mission apostolique, confirmait leurs privilèges et rappelait les recommandations qu'il avait reçues de Sa Sainteté, du Nonce apostolique et des cantons catholiques.

Impossible de dire combien ces lettres encouragèrent nos Pères ! combien la faveur du Prélat et sa bienveillante protection les fortifièrent. La joie et la consolation inondaient leur cœur. Dieu bénissait visiblement leurs desseins et leurs entreprises (1).

9. Eclatantes conversions.

Encouragés par l'Evêque et soutenus par son autorité, nos Pères entreprirent de ramener à la foi catholique quelques hérétiques des plus obstinés du Bas-Valais. De ce nombre se trouvait M. de Quartéry de St-Maurice, vidome de Massongex, frère d'Antoine de ce nom. Il était si attaché à l'hérésie de Calvin, si éloigné de la religion catholique que tout le zèle de son frère, le capitaine de Quartéry, n'y pouvait rien pour son retour. Il l'avait pourtant conjuré cent fois, les larmes aux yeux, dans les termes les plus

(1) Hist. des Miss. p. 134.

forts, d'abandonner le calvinisme. Que de fois lui avait-il fait entendre qu'en se séparant de l'Eglise catholique, il se damnerait sûrement ; qu'il ne pouvait avoir Dieu pour père, ni Jésus-Christ pour Sauveur s'il n'avait pas l'Eglise pour mère. Hélas ! Toutes ces raisons prononcées par la bouche d'un frère aimé ne firent aucune impression sur lui. Il était aveuglé et enraciné dans le mal. Dieu seul pouvait éclairer cette âme endurcie. Plus son frère était dévoué aux Missionnaires capucins, plus le transfuge leur en voulait. Il s'était opposé obstinément à leur entrée en Valais. Furieux de voir ces religieux réfuter les erreurs de Calvin, il s'aboucha avec les Bernois pour les chasser du Valais. Homme influent et passionné, il mit tout en œuvre pour introduire l'hérésie dans le pays. Mais la grâce de Dieu faisait lentement son œuvre. Sa conversion ne s'opéra pas en un jour, mais petit à petit, par degrés. Il entra en relation avec nos Pères ; il prit même goût à discuter avec eux sur certains points de la doctrine ; il avouait que la religion catholique était bonne ; mais il ne pouvait se résoudre à l'embrasser. Comme il hésitait et retardait toujours sa conversion, le bon Dieu lui envoya une grave maladie. C'est ce qui l'ébranla. Pris d'une sainte indignation contre lui-même de ce qu'il avait résisté si souvent et si longtemps à l'appel de la grâce, il fit appeler son frère, le capitaine de Quartéry, se remit tout entier entre ses mains, le priant d'indiquer la conduite à tenir dans l'abjuration de l'hérésie qu'il ne voulait plus différer .

Il se confessa, communia et fit vœu d'aller en pèlerinage à N. D. de Compassion de Thonon, si Dieu lui rendait la santé. Et voilà, que dès ce moment il commença à mieux aller. Dieu n'avait affligé son corps que pour fléchir plus sûrement la dureté de son cœur.

Cette conversion fut suivie de celle d'un Lecteur de Lausanne qui vint à St-Maurice avec sa femme pour abju-

rer l'hérésie. « Nous avons eu, dirent-ils, une vision de N. D. de Compassion qui nous engagea à la conversion. Depuis ce moment nos âmes n'ont plus goûté de repos. Nous voulons nous convertir à la vraie foi ». Nos Pères les adressèrent à Mgr Paul Tolosa, Nonce à Turin.

Après ces succès, nos Pères résolurent d'étendre leur activité au Haut-Valais. Le P. Maurice souhaitait de s'arrêter à Sion, car cette cité abritait un ministre protestant et un fort contingent d'ennemis de la foi. Dans la capitale il serait à la portée des Missionnaires du Haut et du Bas-Valais qui s'efforçaient par leurs prières, leurs prédications et leurs travaux de ramener le pays à l'obéissance à l'Eglise, de raffermir les chancelants, d'encourager les fidèles et de les garantir contre les attaques des hérétiques.

Nous voulons suivre plus loin nos Missionnaires dans leurs courses apostoliques (1).

(1) Hist. des Miss. p. 134 et suiv..

II

Dans le Valais central

1. Premier accueil à Sion.

Invités par les Députés des cantons catholiques, les Capucins arrivèrent à Sion le même jour que l'Ambassade. Le capitaine de Quartéry engagea les délégués des cantons à s'entendre auprès de l'Evêque et de l'Abbé pour faire prêcher les Missionnaires en cette circonstance. Mais les Messieurs de Sion, ayant eu vent de la chose, se conduisirent comme des forcenés à l'égard des ambassadeurs et à l'égard des Capucins (1).

Le lendemain, 29-31 octobre 1602, eut lieu la cérémonie du renouvellement de l'alliance qui avait été renvoyée depuis 1599 (2). Les députés du Valais se réunirent au nombre de 200 à l'Evêché, où se trouvaient les envoyés des cantons catholiques. On se rendit en procession à la cathédrale. Dans la nef, face au chœur, s'élevait une rangée quasi circulaire de gradins, recouverts de tapis. L'Evêque prit place au trône près du maître-autel. Il avait à sa droite, un ecclésiastique debout tenant la crosse, et, à sa gauche, un des premiers seigneurs du pays, tenant l'épée nue, au glaive de la Régale, symbole du pouvoir temporel. Les députés s'assirent en cercle sur les gradins : ceux des Cantons à droite, ceux des dizains à gauche.

(1) P. Pelletta, p. 183.

(2) P. Pelletta, p. 183 ; Grütter, p. 63 et suiv.

L'orateur des cantons se leva, rappela le but de la sainte alliance : le maintien de la religion catholique. L'orateur valaisan protesta de la joie de leur arrivée et de la fidélité du Valais à cet engagement, affirmant qu'il n'avait pas moins à cœur la conservation de la vraie foi. Là-dessus, l'orateur des cantons lut la formule du serment pendant que tous les députés tenaient la main levée vers le ciel, promettant de vivre dans cette sainte religion et d'exposer même leur vie pour la soutenir. Les députés donnèrent ensuite l'accolade à l'Evêque, puis on rédigea un acte authentique qui fut lu et scellé par le chancelier d'Etat.

Là-dessus, le Chanoine, prédicateur ordinaire de la cathédrale, fit un discours qui, au dire des députés des cantons, frisait l'hérésie. La cérémonie achevée, on se réunit au château épiscopal, où l'on servit un dîner qui ne dura pas moins de onze heures. Ce qui n'empêcha pas de régler, entre temps, les affaires.

Le lendemain, le P. Sébastien prêcha à l'église collégiale de Ste Catherine du château de Valère à la Messe qu'on célébra avec les solennités accoutumées, en action de grâces pour le renouvellement de l'alliance confédérale entre les cantons catholiques et les Valaisans.

Les ambassadeurs furent très satisfaits de cette prédication et dirent en présence de l'Evêque, des Chanoines et des seigneurs du Valais, que le Père Capucin avait prêché en apôtre de Jésus-Christ, tandis que le Chanoine qui prêchait à la cathédrale, avait, le jour précédent, fait un sermon digne d'un ministre de Calvin. Ils avaient remarqué que ce Chanoine s'était servi d'expressions qui dénotaient son éloignement de la foi en nos mystères, dont il était, paraît-il, bien aise d'en affaiblir les preuves.

L'évêque de Sion réserva à nos Pères le meilleur accueil, mais les seigneurs du Valais, qui assistèrent au renouvellement de l'alliance éprouvèrent tant de dépit à leur vue, qu'ils menacèrent de mort les Capucins, s'ils ne sortaient

du pays. Les hauts magistrats, amis des Bernois, se livrèrent à de tels excès de fureur que les ambassadeurs, malgré la considération dont ils jouissaient en Valais, ne purent retenir leurs plaintes. Ils firent les plus vives instances pour garantir les bons religieux des maux dont on les menaçait. Mais ce fut en vain.

Une telle violence, un tel entêtement firent comprendre aux ambassadeurs la nécessité d'unir les intérêts des Missionnaires à ceux de l'Evêché. En conséquence, ils s'ouvrirent au Prélat, lui affirmant que de cette union seule dépendait l'observation du principal article de leur traité, le maintien de la foi catholique.

L'Evêque assura nos Missionnaires de sa protection, de son amitié et leur donna tout pouvoir pour faire les exercices de leur Mission dans tout son diocèse. Il fut néanmoins d'avis qu'ils demeurassent encore quelque temps à l'Abbaye de St-Maurice où les ambassadeurs les ramenèrent et les recommandèrent de nouveau à M. l'Abbé qui les logea et pourvut généreusement à leur subsistance.

Après les cérémonies religieuses, les députés des cantons catholiques cherchèrent à liquider différentes questions. Ils recommandèrent l'introduction du nouveau calendrier. Ils obtinrent des députés valaisans la promesse qu'ils exposeraient leur requête aux communes, de même la promesse d'expulser du pays ceux qui n'étaient pas catholiques. Ils les amenèrent aussi à retirer la pétition qu'ils avaient déposée de ne renouveler l'alliance que tous les 20 ans. On agita encore différentes questions d'ordre temporel. Mais la tâche principale des députés catholiques n'était pas accomplie. Elle visait principalement à ranimer la vie religieuse dans les milieux catholiques du Valais.

En présence de l'Evêque, les délégués des cantons catholiques conjurèrent les Chanoines de faire preuve de bonne volonté et de cœur en amendant leur vie pour le bien de la religion, pour l'honneur de leur état si sublime, pour

l'édification de leurs pieuses ouailles. Leur exemple engagerait le bas clergé à remplir plus fidèlement ses devoirs et à se conduire conformément aux prescriptions de l'Eglise. A ce prix, on pourrait travailler à la gloire de Dieu et banir le désordre du pays. Comme précédemment, les délégués recommandèrent encore la construction d'un couvent de Capucins pour lequel l'approbation de Rome était déjà arrivée. Puis, ils manifestèrent le désir de voir les places, réservées aux Valaisans au collège de Milan, toujours bien pourvues.

Dans leurs entretiens privés, les ambassadeurs s'adressèrent aux hommes de confiance du monde ecclésiastique et laïque et les engagèrent à être courageux et persévérants dans le combat de la foi qu'ils avaient à soutenir et à ne tolérer aucune innovation contraire à la religion catholique. Ils se défendirent enfin énergiquement de la double accusation soulevée contre eux : « que les cantons catholiques voulaient conquérir le Valais et qu'ils n'avaient pas pris sa défense à la cour des princes étrangers ».

Malheureusement, les délégués virent leurs efforts fort mal récompensés. L'Evêque s'excusa en alléguant son impuissance. Sans l'assentiment de la diète, affirmait-il, il ne pouvait rien faire, pas même recevoir le Nonce pour la visite canonique, ni tenter aucune enquête sur l'état de son clergé. Quant aux mauvais prêtres, ils étaient fortement soutenus par les laïques qui n'avaient ni goût, ni plaisir à pratiquer la religion. De fait, les délégués remarquèrent que les députés valaisans ne les voyaient pas de bon œil s'entretenir à part avec l'Evêque et les prêtres.

L'Evêque et le Chapitre ne purent prendre aucun engagement concernant le nouveau calendrier. Ils promirent toutefois de mieux veiller à occuper les places réservées aux étudiants et de rappeler aux prêtres leurs devoirs concernant l'enseignement de la prière et du catéchisme.

Comme l'on voit, la députation catholique n'obtint rien de bien conséquent pour améliorer la situation religieuse dans le pays. La résolution de ne pas tolérer ceux qui ne sont pas catholiques fut vite prise et vite oubliée. On espérait au moins voir s'élever un couvent pour les Capucins, vu qu'on s'offrait à concourir aux dépenses, vu les succès obtenus par ces religieux. Peine inutile. Au contraire, le 9 mars 1603, la communauté évangélique de Sion fit même venir de Genève le prédicant Jaquemot pour annoncer la parole de Dieu et propager sa religion. En même temps, pour mieux réagir contre les « agissements » des Capucins, Berne assura son appui aux protestants du pays (1).

Toutefois, harcelée par les cantons catholiques qui la poussaient à l'exécution des résolutions prises lors du renouvellement de l'alliance catholique, la diète du Valais leur écrivit en mai 1603 que « le nouveau calendrier était refusé par les communes qui ont une horreur profonde de toute nouveauté ». Quant à la recommandation de n'envoyer la jeunesse qu'à des écoles catholiques, le conseil l'acceptait à contre-cœur. Le nombre des étudiants qui se trouvent à Fribourg, écrivait-il vertement, parlait assez de leur sens catholique. Du reste, comme hommes libres ils n'étaient guère disposés à se laisser lier sur ce point.

Jamais la diète n'avait parlé sur un ton si peu amical aux délégués des VII cantons. Il n'y avait plus de doute sur ses sentiments. C'était d'autant plus triste que évêque et chapitre avaient signé la pièce avec les autres membres de la diète. Toutefois, cela ne les surprenait pas outre mesure. Ils savaient quel entourage protestant circonvenait le pauvre évêque, brisé corporellement et misérablement secondé par un chapitre composé d'éléments douteux au point de vue religieux.

D'autant plus grande aussi était la joie dans le camp pro-

(1) Grüter, p. 63-67.

testant. Confiants de leur force, ils osèrent ce qu'ils n'avaient encore jamais fait. Non seulement ils poussèrent les ministres à prêcher publiquement, mais plus de 100 personnes reçurent solennellement la cène à la Pentecôte. (18 mai 1603) (1).

Ainsi donc, la cérémonie et le serment solennel du 30 octobre 1602 n'avaient été que fiction et beau semblant. La vérité se fit jour dès que les députés catholiques eurent tourné les talons. Au moment même du renouvellement de l'alliance, les hauts seigneurs protestantisants entraient secrètement en pourparlers avec les cantons hérétiques. Ils n'osaient le faire ouvertement de peur de déplaire au peuple qui n'était pas encore conquis aux idées nouvelles. La plus forte réaction catholique venait des dizains allemands du Haut-Valais. C'est une population énergique, opiniâtre, belliqueuse, très indépendante et accoutumée depuis longtemps à faire la loi au reste du pays, auquel elle avait le privilège de fournir les principaux magistrats. L'esprit religieux y était plus vivace qu'en pays romand. Toutefois, le clergé n'y était guère plus édifiant et Messieurs les magistrats et notaires étaient plus ou moins entachés et entichés du protestantisme. S'ils s'en cachaient davantage, c'était parce que les paysans du Haut-Valais tiennent, pour l'ordinaire, les dirigeants sous leur entière dépendance et se portent aisément à des voies de fait, dès que ceux-ci cherchent à introduire dans le pays des nouveautés qui déplaisent au peuple. Pour nous, dit le P. Augustin, nous laissons de côté les nobles et les personnages haut placés, nous les fuyions même, pour ne nous adresser qu'au peuple (2).

(1) Grüter, p. 68-69.

(2) P. Pelletta, p. 184.

2. Dans la Noble-Contrée.

Après avoir confirmé dans la foi les districts de St-Maurice et de Monthey, nos Missionnaires résolurent de continuer dans le reste du pays la conquête des âmes à la foi catholique. Cependant, ils ne savaient trop de quel côté se rendre, ni chez qui ils pourraient loger. La Providence qui les avait si visiblement conduits jusqu'ici, leur fournit alors une occasion de sortir de cette inquiétude.

Un jour que les Missionnaires se trouvaient en conférence à l'Abbaye avec Messieurs les chanoines et d'autres ecclésiastiques séculiers, la discussion tomba sur la réforme du calendrier édictée récemment par le Pape Grégoire XIII. Une partie du diocèse utilisait l'ancien calendrier, l'autre partie le nouveau. Le Bas-Valais qui suivait le calendrier grégorien avait déjà célébré les fêtes de Noël, tandis que le Haut-Valais, ne l'ayant pas encore adopté, ne devait les fêter que dans quelques jours.

Nos Pères ne laissèrent point échapper une occasion si favorable à leurs desseins. Ils se montrèrent donc disposés à recommencer ces solennités dans les dizains supérieurs. Il y avait précisément dans l'assemblée le curé de la paroisse de St-Maurice-de-Lagues dans le dizain de Sierre. Celui-ci les invita, sur-le-champ, à venir dans sa paroisse l'aider durant ces jours de fête. Ils acceptèrent son invitation avec empressement et se trouvèrent le jour indiqué à St-Maurice-de-Lagues. Ils prêchèrent et entendirent les confessions à la grande satisfaction de tous les fidèles.

Le succès qu'ils obtinrent dans leurs prédications leur attira une nouvelle persécution. Les émissaires de Berne firent tant de bruit et soulevèrent une telle rumeur parmi le peuple, que le banneret du dizain de Sierre fut obligé, pour les apaiser, de prier nos Pères de se retirer. (1).

(1) Histoire des Missions, p. 124.

Ils s'en retournèrent dans le Bas-Valais, où Dieu semblait les appeler pour défendre la doctrine de l'Eglise contre les attaques sournoises et insolentes du ministre de Bex (1).

3. Deuxième expédition dans la capitale.

Le faible Hildebrand.

Après avoir attendu en vain le ministre de Bex, nos Pères avaient évangélisé Martigny et les environs (2). Tout le Bas-Valais étant maintenant reconquis à la vraie foi, l'intérêt de la religion les invitait à tenter encore une Mission dans le Haut-Valais romand. Il s'agissait de prévenir les desseins des hérétiques. Car le temps de la fatale diète approchait. Ils se rendirent donc une nouvelle fois à Sion.

Le bon Prélat, cédant au malheur du temps, débouta nos Pères de leur demande, ajoutant toutefois ces paroles d'encouragement : « En si fâcheuse conjoncture, je ne puis que vous exhorter à continuer votre zèle et vos travaux pour ramener dans le sein de l'Eglise les âmes qui s'en sont séparées. Allez librement dans tout le diocèse prêcher et confesser partout où vous serez reçus ».

M. l'Abbé de St-Maurice, qui était devenu un très grand ami et protecteur de nos Missionnaires, les adressa alors à un de ses parents qui demeurait au dizain de Sierre et les lui recommanda très vivement. Ce seigneur, officier du Roi très chrétien dans la garde-suisse à Paris, avait vu souvent des Capucins dans cette ville. Il leur réserva le meilleur accueil.

Ils passèrent quelque temps dans ce dizain, allant d'une paroisse à l'autre et prêchaient tous les jours deux ou trois fois.

(1) Ci-dessus, p. 51.

(2) Ci-dessus, p. 42.

Mais le bailli Jossen, hérétique déclaré, s'en aperçut, fit de grandes plaintes à l'Evêque et excita un si violent orage que le bon Prélat fut contraint encore, à contre-cœur, pour calmer la sédition, de rappeler les Capucins et de les renvoyer à St-Maurice. (1). Ce retour était du reste providentiel. Le ministre de Bex continuait à narguer les absents. Il allait être mis définitivement à sa place dans la conférence de Bex qui eut lieu peu après. (2).

4. Troisième expédition à Sion.

Cruelle mystification.

Les lettres patentes de Mgr l'Evêque de Sion ne tardèrent pas trop à venir. Forts de cet encouragement, nos Pères entreprirent une troisième Mission dans la partie supérieure du Valais. Le P. Maurice visait Sion, la capitale, pour les motifs mentionnés plus haut.

Nos Missionnaires venaient de surmonter de grandes difficultés. Ils pouvaient se persuader que les plus grands obstacles étaient abattus. Mais les Bernois et les huguenots étaient trop irrités contre eux pour les laisser en repos. Nos Pères devaient bientôt apprendre que ces ennemis soulevaient tous les cantons hérétiques pour conjurer leur perte. (3).

Chemin faisant, le P. Augustin et le P. Maurice furent rejoints, entre St-Maurice et Martigny, par une cavalcade de seigneurs suisses, en riche costume et suivis d'une nombreuse escorte. Le P. Augustin crut reconnaître parmi eux le capitaine Wild, le député fribourgeois qu'il avait connu à Sion lors du renouvellement de l'alliance. Désireux de lui

(1) Hist. des Miss., p. 127.

(2) Voir ci-dessus, p. 51.

(3) Hist. des Miss., p. 137.

témoigner sa reconnaissance pour les bons services que lui et ses collègues avaient rendus aux Capucins à St-Maurice (ce sont eux, en effet, qui leur ont procuré un domicile à l'Abbaye de St-Maurice en leur gagnant, en même temps, la protection de l'Abbé) le Père aborde le chef de la cavalcade et lui demande, avec sa bonhomie coutumière :

— Auriez-vous, Messieurs, la bonté de dire qui vous êtes ?

— Nous sommes des envoyés fribourgeois, répondirent-ils.

— Dieu soit loué, fit le Père. Dans ce cas, ne seriez-vous pas le capitaine Wild ?

— Mille excuses, mon révérend Père ! je suis son proche parent et son plus intime ami.

— Retournez-vous prochainement à Fribourg ?

— Sous peu, Révérend Père. Nous avons quelques affaires à régler à Sion et sitôt après nous repartirons.

Le P. Augustin, du reste si prudent, si adroit dans les négociations, ne s'aperçut point qu'il donnait dans un guet-apens. Croyant avoir trouvé son homme, il s'approcha de lui, lui tendit la main, lui témoignant sa joie et sa gratitude. Là-dessus, sans hésitation, il lui fit toute une série de confidences. Le Père lui présenta son compagnon, le fameux P. Maurice, le marteau des hérétiques, qui avait rompu maintes lances avec Théodore de Bèze, etc. Il lui parla de leurs travaux et de leurs succès en Valais, de la conférence avec les ministres de Bex et de Lausanne, de leurs espérances de ramener à la foi plusieurs hérétiques du pays de Vaud, de la colère et du dépit des Bernois et des huguenots, de leurs inutiles efforts pour faire partir les Capucins du Valais. Il leur découvrit aussi leurs desseins, leurs projets d'avenir et les mesures envisagées pour la conquête de tout le pays.

Pendant que le P. Augustin faisait ses confidences, il avait remarqué que les traits du visage du parent du capitaine Wild et de ses compagnons se contractaient d'une manière étrange. Il prit cela pour des signes de satisfaction,

alors que ce n'était que raillerie et dépit. Le pauvre Père avait été indignement trompé ! Ces soi-disant Fribourgeois n'étaient autres que les députés protestants qui allaient à Sion se plaindre des Capucins, cabaler contre eux et demander leur expulsion. Le P. Augustin ne reconnut sa méprise que quelque temps après.

Les cavaliers prirent les devants pour arriver le jour même à Sion, tandis que nos Pères s'arrêtaient à Martigny pour dire la Messe le lendemain. Ils y furent rejoints par le P. Sébastien qui rentrait de Bagnes. Celui-ci resta encore quelque temps à Martigny pour y prêcher. Il avait ordre de se rendre plus tard à Sion pour rejoindre les autres Missionnaires. (1).

Les PP. Augustin et Maurice se mirent de nouveau en route. Mais ils durent s'arrêter 4 jours dans un village à trois mille de Sion, à cause d'un peu de fièvre survenue au P. Augustin.

5. Machinations des hérétiques.

Le baillif Jossen.

En attendant les députés protestants s'assemblèrent clandestinement, du moins à l'insu du prince-évêque, dans la maison du baillif, son lieutenant, auquel ils demandaient l'extradition des Capucins. Ils ne désiraient rien de moins que de contraindre ceux-ci, sous peine de mort, à venir rétracter sur les terres de Berne ce qu'ils avaient avancé à la conférence de Bex, à savoir que la religion protestante était fausse et mauvaise et que ceux qui la professaient se damnaient certainement. Le baillif et le conseil de Sion leur donnèrent raison en promettant de bannir les Capucins de

(1) P. Pelletta, p. 192 et suiv.

la contrée, dans l'espace de trois jours, sous peine de mort, comme perturbateurs de la paix publique qu'on voulait sauvegarder parmi les Suisses des deux confessions. Cet arrêt fut, en effet, porté contre eux un vendredi ; mais il ne devait être intimé par les huissiers que le lundi matin à la 14^{me} heure (7 h.).

Or le même jour, à la même heure, l'évêque prononçait la sentence capitale contre son baillif. Il échappa cependant à la mort, grâce à l'intercession des Capucins. A la même heure, l'Evêque et le baillif, d'un commun accord, autorisaient nos missionnaires à prêcher et à exercer leur ministère dans tout le pays du Valais, comme il sera indiqué plus loin. (1).

Le prieur de Martigny, chanoine de Sixte, ne tardait pas à être informé de ce qui s'était passé à Sion. Il fit savoir aux Missionnaires restés à Martigny, que les cavaliers que les Pères avaient rencontrés étaient les ambassadeurs des cantons protestants. Il leur communiqua, en même temps, le contenu d'une lettre de M. l'Abbé de St-Maurice, doyen de la cathédrale. Celui-ci informait le Prieur du conseil secret tenu chez le baillif Jossen, auquel avait pris part, sans la participation de l'évêque et des chanoines, les ambassadeurs protestants et les principaux hérétiques de la ville. Sans savoir, au juste, ce qui avait été décidé, on craignait fort qu'ils n'eussent résolu de chasser l'évêque, les Capucins et les ecclésiastiques du pays du Valais, comme il était arrivé à Genève et à Lausanne. L'Abbé le conjurait ensuite de se rendre incessamment à Sion et d'amener avec lui les Pères Capucins au palais épiscopal pour délibérer le plus secrètement possible sur les mesures à prendre dans un si grand péril (2).

(1) Ci-après, p. 80.

(2) Hist. des Miss. p. 138 et suiv.

Pour bien connaître la culpabilité de Jossen, il faut noter qu'à cette époque, l'évêque, en qualité de prince temporel, jouissait de plusieurs prérogatives incontestées : Seul il avait le droit d'admettre dans le pays les représentants des puissances étrangères. Sans lui, aucune réunion de plus de six membres de l'Etat ne pouvait avoir lieu dans la capitale pour délibérer des affaires politiques ou du gouvernement du pays. Le Grand Conseil lui-même tenait ses séances au château de la Majorie et sous la présidence de l'Evêque. Quatre chanoines au moins avaient le droit d'y assister. Aucun décret n'avait force de loi, s'il n'était pas signé du Prince-Evêque et scellé de son grand sceau. La peine capitale était décernée à quiconque portait atteinte à l'une ou l'autre de ces prérogatives. Or, Jossen les avait toutes violées. Et voici ce qui l'avait porté à cet excès d'audace :

Il ignorait que MM. les Chanoines et, entre autres, un M. Jacques, homme de poids et d'autorité, qui remplissait les fonctions d'official, étaient mal disposés à l'égard des Capucins. L'Evêque, âgé, tombait fréquemment dans l'enfance. Il ne pouvait être bien redoutable. Quant à l'Abbé de St-Maurice, qui comptait succéder à son oncle sur le siège épiscopal de Sion, il aurait, croyait-on, quelque intérêt à ménager les seigneurs hérétiques. Tout cela avait enhardi le baillif Jossen, le « vice-Prince » comme on l'appelait, à prendre sur lui de recevoir les députés protestants et de tenir conseil avec eux. Il était, de plus, soutenu par les principaux de Sion qui ne se gênaient pas de dire tout haut : « Hildbrand sera le dernier Prince-Evêque du Valais et sous peu, on abolira la messe ».

6. Une tragique journée à la Majorie.

En apprenant la rébellion du baillif, le Grand Vicaire et les Chanoines furent stupéfaits. Ils accoururent à la Majorie, auprès de l'Evêque. Ils comprirent que les hérétiques du

pays, unis à ceux du dehors, étaient résolus d'en venir aux mesures extrêmes. Les Capucins étaient le point de mire de ce complot et la conférence de Bex n'en était qu'un prétexte. Aussi, le Grand Vicaire envoya-t-il un exprès à M. le Curé de Savièse où les Missionnaires travaillaient à ce moment, afin de les faire arriver en toute hâte.

C'était un dimanche à l'heure de midi. Les deux Pères se trouvaient en effet à dîner chez le Curé de Savièse. Celui-ci en recevant ce message fut consterné. Les Missionnaires, laissant leur dîner, partirent sur-le-champ et arrivèrent, par monts et par vaux, plus morts que vifs, au château épiscopal. On les introduisit par une porte dérobée.

Ils trouvèrent dans la salle de la diète l'Evêque, son Grand Vicaire, ainsi que tous les chanoines, en grande tenue. Le chanoine Jacques, lui-même, vint à leur rencontre et, en qualité de cérémoniaire, les présenta à l'Evêque et à la vénérable assemblée. Les Pères n'ignoraient pas l'antipathie de ce chanoine à leur égard. Aussi, quelle ne fut pas leur surprise en le voyant venir à leur rencontre, les bras ouverts, les embrasser, prendre leur main et la serrer fortement à la manière des Suisses et leur adresser ces paroles : « Mes Pères, ce n'est pas seulement vous que ces méchants Bourgeois de Sion veulent chasser du pays ; c'est nous et, avec nous, l'Evêque et tout le clergé du diocèse. » Il leur serra de nouveau la main et ajouta d'une voix forte : « faisons cause commune et soyons désormais inséparablement unis : *« Stemus simul, stemus simul ! »*

Tout en nous parlant, continue le P. Augustin, il nous présenta à l'Evêque qui nous fit la faveur de nous embrasser, ainsi que M. l'Abbé son neveu. Les chanoines, attendris, nous donnèrent tous des marques de bienveillance.

Quel contraste, entre pareille réception et la froideur mêlée d'antipathie qu'on nous avait témoignée auparavant ! Nous savions bien que les députés protestants étaient venus

à Sion machiner contre la religion : mais nous ignorions qu'ils en voulaient surtout à nos personnes. Cependant, ce jour-même, pendant le dîner que l'Evêque nous fit servir, un de ses chambellans, qui parlait les deux langues, nous raconta en français ce qui s'était passé entre le baillif et les députés suisses.

Le baillif, craignant d'éventer le bruit de cette réunion clandestine, engagea les députés à partir samedi de bonne heure. Ce fut dimanche seulement que le clergé commença à être informé de la trame qui venait d'être ourdie contre lui. Le lundi matin, l'Abbé de St-Maurice fit préparer la salle d'audience où l'Evêque a coutume de rendre justice. Il convoqua tous les Chanoines. Il fit ensuite mander le baillif qui vint seul et sans armes, comme à l'ordinaire, ne se doutant nullement de ce qui l'attendait. C'était son habitude de venir au château dans la matinée. A ce moment, le Prélat avait les intervalles les plus lucides. On pouvait l'entretenir des affaires. Mais le baillif eut quelques soupçons, après avoir passé la première porte, au bas du grand escalier, car il l'entendit se fermer sur lui. Il feignit cependant n'avoir rien remarqué d'insolite. Toutefois, ses appréhensions augmentèrent quand il trouva des gardes qui fermèrent la seconde porte derrière lui. Il perdit enfin contenance quand il entra dans l'appartement de l'Evêque. Sa Grandeur était assis à son tribunal, sous un baldaquin, entouré de Chanoines. A sa gauche l'official tenait en main le glaive de la Régale. Aucun de ces Messieurs ne se leva. Seul l'official se dressa et intima cet ordre au baillif : « Arrêtez, Monsieur ». Puis, se tournant vers l'Evêque : « Tous, tant que nous sommes ici, Monseigneur, nous vous demandons justice de ce Monsieur. Nous vous le dénonçons comme un rebelle, un usurpateur de votre autorité princière, un destructeur des prérogatives que le S. Empire a annexées à votre mître. Nous vous prions d'en faire prompte et bonne justice sommaire comme à l'égard d'un

criminel, coupable de lèse-majesté. Car, par plusieurs félonies notoires, il a mérité la mort.

Puis il énumérait les différents délits, l'accusant d'avoir reçu illégalement en assemblée les ambassadeurs des cantons hérétiques, d'avoir tenu conseil, d'avoir porté un décret d'expulsion contre les Capucins ; d'avoir, comme il y avait lieu de le croire, décrété l'expulsion de l'Evêque, des Chanoines et de tous les ecclésiastiques du pays. Ce soupçon, dit-il, se fonda sur le fait qu'on tenait des papiers, où la main du baillif avait écrit ces paroles séditieuses : « Hildbrand de Riedmatten, dernier Evêque de Sion ». Il l'accusa encore de plusieurs autres délits et le traita avec une dureté excessive pour arriver à la conclusion que le baillif était digne de mort.

Poussé à bout, le baillif se jeta à genoux aux pieds de l'Evêque et le supplia de bien vouloir lui permettre de se défendre et de se justifier. Ayant obtenu la permission de parler, il fit tout pour se justifier. « Si j'ai reçu, dit-il, les députés des cantons protestants chez moi, ce n'est pas en qualité d'ambassadeurs, mais comme personnes privées et ami personnels. Ceux-ci, du reste, tout en réclamant à cor et à cri l'éloignement des Capucins, ont déclaré vouloir formellement respecter la juridiction de l'Evêque, des Chanoines et même du conseil général, qu'on supposait trop favorable aux Révérends Pères. J'ai écouté leurs plaintes contre les Capucins dont ils demandaient la remise entre leurs mains. J'ai assemblé alors quelques seigneurs de la ville pour conférer avec eux sur les mesures à prendre pour donner satisfaction aux cantons alliés et confédérés. Nous avons jugé à propos de donner une sorte d'édit contre les Capucins uniquement pour les intimider et les obliger à se retirer pour quelque temps. Mais en tout cela je n'ai point prétendu offenser Sa Grandeur ni léser ses droits. »

M. Jacques répliqua sans égard ni ménagement : « La sentence que vous avez portée ne suppose point un dessein

d'intimidation comme vous le prétendez, Monsieur le baillif ; vous avez beau peindre sous un jour favorable vos actions pour vous tirer d'embarras, nous ne sommes pas assez crédules pour ajouter foi à tout ce que vous avancez pour votre justification». Puis, le chanoine official, dont les sentiments envers les Capucins ont bien changé, défendit à cette occasion leur cause avec tant de chaleur qu'il s'emporta contre le baillif et l'apostropha encore. « Quels motifs secrets avez-vous pour traiter avec tant de sévérité de pauvres religieux innocents, venus dans ce pays pour travailler à la conversion des âmes ? » Le baillif chercha à se justifier en disant : « Par leurs discours et la prédication, ils ont semé la division parmi le peuple : ils ruinent le commerce et le trafic, ils offensent les Bernois nos voisins, en prêchant sur les places du marché ; ils ont été sur les terres de Berne disputer avec les ministres de Bex et de Lausanne et soutenir que la religion des Bernois, nos alliés et confédérés, était fausse ». Après avoir exagéré les conséquences de cette dispute avec les ministres, le baillif conclut son plaidoyer par cette remarque qui dépeint ses idées protestantes : « Du reste, ce sont des gens qui vivent d'aumônes au dépens du peuple, l'Etat ne pourrait se charger de les entretenir. »

Le baillif ignorait également la présence des Capucins dans le château. Ceux-ci suivaient les débats sans être vus. Le chambellan précité leur servait d'interprète. Ils étaient arrivés là au nombre de quatre. Les deux Pères de Martigny les avaient rejoints. Sur l'instance de l'official, l'Evêque commanda de les introduire. Dès qu'ils furent entrés, l'official leur dit : « M. le baillif Jossen, cité devant l'Evêque pour répondre de la sentence portée contre vous, vous accuse de plusieurs délits ». Il les énuméra, puis il reprit : « Mes Pères, vous êtes invités à présenter votre justification, vous pouvez le faire sans crainte ; nous nous sommes assemblés ici aujourd'hui pour vous défendre et vous soutenir. »

Le P. Maurice parla le premier. Il donna pleine satisfaction en ce qui concerne sa controverse avec les ministres de Bex et de Lausanne. « Le ministre de Bex, dit-il, nous avait défiés et provoqués à cette dispute. D'ailleurs, elle eut lieu en présence du juge et avec son agrément. Pour ce qui concerne les autres chefs d'accusation, je prie Sa Grandeur de se rapporter aux renseignements du Père Augustin ici présent qui, avec le P. Sébastien, sont demeurés plus longtemps que moi dans le pays, ils pourront mieux vous renseigner. »

Le P. Augustin, homme d'expérience et d'une grande présence d'esprit, s'adressa au baillif Jossen en ces termes: « Le P. Sébastien et moi, avons accompagné les ambassadeurs catholiques à Sion, au renouvellement de l'alliance en 1602. Nous avons remarqué, à cette occasion, que l'article principal du traité des cantons catholiques était le maintien et la protection de la religion catholique, apostolique et romaine en Valais. « En conséquence, ajouta-t-il, en s'adressant à Mgr l'Evêque et aux Chanoines, M. le baillif n'a pas à se plaindre de ce que nous avons prêché et donné des Missions pour ramener à la foi de l'Eglise les égarés. M. Jossen et les siens pouvaient être mieux inspirés en dirigeant leurs plaintes contre les ministres que l'on entretient à gros gages, dans la capitale. C'est là une infraction manifeste aux traités et alliances, une faveur accordée à l'hérésie et un coup mortel apporté à l'ancienne religion catholique, qu'on avait cependant juré de maintenir. »

Le P. Augustin pria ensuite la noble assemblée de bien croire que les Capucins n'avaient aucun intérêt temporel en vue. « Nous sommes venus, dit-il, dans ce pays uniquement pour défendre la cause de l'Eglise et maintenir les fidèles dans la foi catholique. Ce qui a surtout excité notre pitié et encouragé notre zèle, c'est l'état lamentable des âmes plongées dans l'hérésie et continuellement exposées

au danger de périr éternellement ; nous ne voulons rien épargner pour les sortir de cette horrible perspective et les mettre sur la voie du salut ». Il ajouta encore bien d'autres choses pour justifier la conduite des Missionnaires, leur manière de vivre et d'agir jusqu'à ce jour dans le pays. Ces paroles touchèrent vivement l'Evêque, les Chanoines et le baillif lui-même.

A la fin de son discours, le bon Père prit le baillif sous sa protection en ajoutant : « Je ne doute pas que M. le baillif ne se soit laissé guider par de bons motifs et de plausibles raisons en portant la sentence contre les Capucins, et je supplie Sa Grandeur de bien vouloir lui pardonner ». A ces paroles, tous les quatre Missionnaires se prosternèrent et intercédèrent pour le coupable auprès de l'évêque et des Chanoines.

Je rapporte tout ce qui se passa dans l'affaire du baillif Jossen, dit l'historien, sur la foi des manuscrits qui m'ont été communiqués. Il n'est pas possible que celui qui a dressé ces mémoires ait pu ajouter tant de faits et circonstances particulières s'ils n'étaient bien attestés. (1).

Le seigneur Abbé fit, au nom de son oncle, une verte réprimande au baillif qui, craignant pour sa vie, se jeta aux pieds de l'Evêque lui demanda pardon et implora sa clémence. Le bon Evêque, touché de son repentir et jugeant son humiliation suffisante, lui tendit la main que le baillif baisa respectueusement. Comme Jossen continuait à protester de ses bonnes intentions, les Chanoines le levèrent et l'embrassèrent l'un après l'autre ; puis lui-même, en signe de parfaite réconciliation, vint embrasser les quatre Capucins présents.

Le baillif, voulant donner une nouvelle preuve de sa sincérité, de sa conversion et du zèle avec lequel il entrait

(1) Hist. des Miss. p. 138 et suiv..

dans les vues de l'Evêque et du chapitre au sujet de la religion, fit la proposition suivante qu'on n'attendait guère de sa part :

« Illustrissime et Révérendissime Grandeur, Seigneur et Prince, et vous tous, Messieurs les Chanoines, puisque ces bons religieux sont venus de leur pays dans le nôtre pour prêcher à nos populations la bonne doctrine, j'estime qu'il serait convenable de leur donner des lettres patentes par lesquelles Votre Grandeur les autorise à prêcher dans tout le pays sans inconvénient ni opposition aucune ; comme aussi pour les recommander aux curés de les loger et nourrir, lorsqu'ils se présenteront chez eux, envoyés par Votre Grandeur, pour faire les exercices de leur Mission. De mon côté, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'ils soient aussi admis à prêcher de temps à autre dans la ville ».

Tous les Chanoines appuyèrent fortement cette proposition. L'Evêque ordonna à l'Abbé de St-Maurice, son neveu, d'expédier au plus tôt, en due forme, les patentes arrêtées.

Les Missionnaires prirent ensuite congé du Révérendissime en lui baisant la main. De son côté, celui-ci les congédia en leur répétant la parole de l'official : « Stemus simul, stemus simul, Patres mei », Faisons cause commune, mes Pères.

Reconduits à notre appartement, continue le P. Pelletta, nous demeurâmes une demi-heure hors de nous, en silence, les larmes aux yeux. Puis, nous étant mis à genoux, nous contemplions les voies admirables de la Providence et tout cet enchaînement de circonstances qui nous avaient procuré un jour si favorable à notre entreprise.

Le P. Maurice rompit le premier le silence. Pour nous encourager, il nous rappela une vision qu'un de nos Frères avait eue relativement à notre Mission du Valais. « Ce bon Frère, dit-il, vit en songe une belle église qui penchait et menaçait ruine. Un Pape, des évêques, des

empereurs, des rois et des princes richement vêtus venaient pour la soutenir avec des poutres sur leurs épaules. Tous leurs efforts furent inutiles et vains. L'église allait s'écrouler, lorsque survint une procession de pauvres Capucins, avançant péniblement, n'ayant pour tout appui que leurs bâtons de pèlerins. Réunissant leurs efforts, ils parvinrent à rasseoir l'église sur ses fondements. » Cette vision prophétique nous encouragea d'autant plus que nous commençons déjà à la voir se réaliser.

Il n'est pas sans intérêt de constater que l'origine de la tragique journée de la Majorie fut la fameuse conférence de Bex. Elle faillit donner le coup de mort à notre Mission. Or, elle devint précisément le moyen dont se servit la Providence pour nous procurer une libre entrée dans toutes les paroisses du Valais. Ce changement inopiné de la mentalité des Chanoines et du baillif Jossen, hérétique acharné et dangereux, qui contrecarraient les desseins de nos Missionnaires, est si surprenant qu'on pourrait le regarder comme miraculeux. Un tel revirement des consciences, étant donnés les efforts et les artifices déployés par les partisans des Bernois et des Genevois pour anéantir la religion catholique dans ce pays et y introduire l'hérésie, nous oblige à voir le doigt de Dieu qui a fait échouer toutes leurs tentatives et les a tournées à leur honte et à leur confusion. Dieu travaillait avec nos Missionnaires. Sans cet appui providentiel, nos Pères, en butte à la cabale de plusieurs hérétiques influents auxquels s'étaient ralliés, par intérêt ou par faction, quelques ecclésiastiques relâchés, n'auraient jamais pu surmonter tant de difficultés. (1).

(1) P. Pelletta, p. 193 et suiv. ; Hist. des Miss. p. 137 et suiv..

7. Le célibat méconnu.

Après avoir reçu les lettres patentes en due forme, signées de l'évêque et du baillif et munies du grand sceau du Prélat, les Missionnaires commencèrent à parcourir les paroisses. Messieurs les Curés les logeaient et les nourrissaient à leurs frais. Mais cette hospitalité les mettait parfois dans de grands embarras. Les théories impies des hérétiques avaient amené un grand relâchement dans les mœurs. Le célibat était méconnu et considéré par un grand nombre d'ecclésiastiques comme aboli. Ils ne faisaient point de mystère à simuler le mariage et à fonder famille. Nos Pères étaient souvent fort gênés, lorsque la nécessité les contraignait à recevoir gîte et logis sous le même toit que les concubines et leur famille.

Ils se hasardaient parfois d'adresser à ces malheureuses de sérieuses remontrances. Elles répondaient que leurs prêtres les avaient conduites à l'église et qu'après leur avoir jeté de l'eau bénite, ils leur avaient passé au doigt l'anneau nuptial en signe d'union. Elles se considéraient ainsi comme épouses légitimes et accomplissaient sans scrupule les devoirs de la vie conjugale. Ce qui les confirmait encore dans leur conviction, c'est que les seigneurs les plus en vue du pays ne croyaient pas se déshonorer en unissant leurs fils aux jeunes personnes qui étaient le fruit de ces unions sacrilèges.

Ne sachant trop comment se comporter en pareil cas, le P. Augustin soumit un jour la question au Nonce apostolique en Suisse (Jean Turianus, évêque de Veglia) qui résidait à Lucerne, comme du reste les ambassadeurs d'Espagne et de Savoie. Il lui parla de cet étrange abus et lui fit observer combien il leur répugnait de vivre et de loger chez des prêtres si déréglés.

« Mon Père, dit le Prélat, ne refusez jamais l'hospitalité que vous offrent en passant ces curés. N'entreprenez pas non plus, pour le moment, de les convertir; vous ne gagneriez qu'à vous faire des ennemis qui pourraient — ce qui est bien plus redoutable — vous compromettre aux yeux de leurs paroissiens. Tandis que si vous conversez honnêtement et familièrement avec eux, selon votre coutume, je ne doute pas qu'ils vous prendront en affection et parleront avantageusement de vous à leurs fidèles. Ceux-ci, gagnés à leur tour par la simplicité de vos manières, goûteront toujours plus vos instructions. Ils arriveront à comparer la vie de leurs prêtres à la vôtre, vos mœurs chastes à leurs dérèglements. Ils viendront à désirer eux-mêmes d'avoir pour pasteurs des prêtres qui vous ressemblent. »

Ainsi parla le Nonce, et nous nous sommes bien trouvés, continue le P. Pelletta, d'avoir suivi ses sages conseils. En effet, peu de temps après, dès que nous pûmes prêcher librement au peuple du Valais, on vit, en maintes localités, les paroissiens chasser leurs curés concubinaires et faire venir du canton de Fribourg et autres cantons catholiques des prêtres instruits, chastes, pieux et zélés (1).

Encouragé par les lettres de l'Evêque, le P. Augustin passa la Furka, alla demander à la province suisse des Pères pour la partie allemande, comme il sera indiqué plus loin (2). Il revint ensuite à Sion pour travailler dans le centre du pays.

8. Fructueux apostolat.

Le P. Chérubin. — Les Jésuites.

La ville de Sion demeurait toujours inflexible dans son opiniâtreté et son aveuglement. Le baillif Jossen et les

(1) P. Pelletta, p. 198.

(2) Voir ci-dessous, p. 122.

autres magistrats de l'Etat corrompus et infectés par l'hérésie, avaient donné libre entrée aux hérétiques. L'Evêque, infirme et âgé, n'avait pas assez de fermeté pour s'opposer au mal. Le clergé, adonné à une vie peu exemplaire n'avait plus ni le zèle voulu, ni la force nécessaire pour mettre une digue aux flots envahissants des doctrines nouvelles. Et ce qui est bien pire, il se trouvait des ecclésiastiques assez ignorants ou assez lâches pour favoriser l'hérésie.

A maintes reprises déjà, depuis leur entrée dans le pays, nos Missionnaires ont essayé de pénétrer à Sion pour y prêcher. Leur intention était de confondre le ministre protestant et de réfuter publiquement la nouvelle doctrine, afin de refouler le calvinisme et de faire triompher la religion catholique, mais toujours les partisans de l'erreur avaient réussi de maintenir les Capucins éloignés de la capitale ; cependant, leur zèle était trop vif et leur foi trop agissante pour qu'ils osassent se décourager et renoncer à une exécution rapide de leurs desseins. Ils mirent donc tout en œuvre pour obtenir la liberté d'annoncer la parole de Dieu et la doctrine de l'Evangile dans la capitale. Les événements semblaient les favoriser, depuis la journée historique de la Majorie. Ils gagnèrent, du même coup, la faveur de l'Evêque, l'affection des Chanoines et les bonnes grâces du baillif Jossen qu'ils venaient d'amadouer. A partir de ce jour, il leur fut donné de prêcher en ville.

Le P. Augustin, revenant de la Suisse allemande à Sion, envoya le P. Maurice à Sierre, dont les habitants parlaient presque tous le français. Il laissa le P. Sébastien à St-Maurice. Le P. Jovite travaillait aussi dans le pays (1). Lui-même s'en alla à Thonon avec le Frère Balthazar, engager le P. Chérubin de Maurienne à venir en Valais, « afin, disait-il, d'étouffer les restes de l'hérésie et ranimer dans

(1) Hist. p. 146.

le cœur des ecclésiastiques des sentiments de zèle et d'ardeur pour combattre les opinions nouvelles et erronées. »

Le P. *Chérubin* s'achemina vers Sion. Tout le long de la route, il prêchait de paroisse en paroisse. A Sion, M. Théodule, chanoine de la cathédrale, reçut les Pères secrètement dans sa maison et leur offrit la pension. Le P. Chérubin y resta plusieurs jours sans prêcher. Toutefois, il ne perdait pas son temps. Il faisait peut-être plus de bien par ses conversations privées avec quelques notables bourgeois du lieu qu'il n'en aurait fait par ses discours publics. Il avait, en effet, bien des avantages qui le rendaient supérieur aux autres Missionnaires. Il possédait, à un haut degré, le don de s'assimiler promptement les situations, de discerner les esprits et de toucher les cœurs. Il revêtait tous ses enseignements d'expressions fortes et imagées. Son extérieur inspirait, tout à la fois, le respect et la confiance. Il avait le port noble et majestueux, un air doux et vénérable, des manières fort distinguées, une élocution persuasive et entraînant, enfin, un ensemble de qualités qui captivaient de prime abord et finissaient par subjuguier bon gré mal gré les personnes qui avaient à traiter avec lui.

Au moment de son arrivée, les Missionnaires étaient très occupés. Plus ils voyaient approcher le jour critique de la diète, où l'on déciderait du sort de la religion catholique en Valais, plus ils multipliaient leurs efforts.

On était à l'époque des *Rogations*. Il était d'usage, en ce temps-là, que les paroisses environnantes se rendissent, à tour de rôle, chacun des trois jours, à Sion pour suivre la procession générale qui marchait sous la croix et la bannière de la cathédrale.

Un ecclésiastique, avec la croix, se tenait à la porte de l'église et lorsqu'une procession arrivait, il baissait la croix et toutes les autres croix imitaient ce geste. Puis, le

représentant de Sion faisait un signe avec la croix à chacune des autres, comme pour donner le baiser de paix. Ensuite, tout le monde entra à l'église, où chaque jour on entendait un sermon français. Ce sermon était confié d'ordinaire au prédicateur qui était chargé de la prédication des dimanches à l'église de S. Théodule. Celui-ci consentit à s'en décharger sur le P. Chérubin pour cette circonstance solennelle. Le Seigneur-Abbé et le Chapitre, (avec qui les Pères, depuis la fameuse séance du château, vivaient en très bonne intelligence) avaient aussi donné leur adhésion à ce projet. Mais la grande difficulté était de faire parvenir le P. Chérubin dans la chaire de la cathédrale. Le mauvais esprit qui régnait à Sion, les dispositions hostiles d'une fraction notable de la bourgeoisie faisaient craindre qu'il n'y eut, à cette occasion, des rumeurs, des troubles, et qu'on en vint à des violences et à des voies de fait.

Voici donc comment on se prit pour conjurer l'orage : M. Martin, prédicateur ordinaire, vêtu du surplis et de l'étole, s'avança le premier vers la chaire. Le P. Chérubin avec le P. Augustin le suivaient à quelques pas de distance. Deux Chanoines, M. Jacques et M. Théodule, les accompagnaient pour les protéger au besoin. Le prédicateur se tint un instant debout dans la chaire, puis il descendit et y introduisit le P. Chérubin. A cette vue, un murmure sourd et confus, pareil au bourdonnement d'un essaim d'abeilles en furie, se fit entendre dans le lieu saint. C'étaient les voix de quelques hérétiques furieux qui témoignaient, à leur façon, leur profond mécontentement. Mais comme la grande majorité de l'auditoire, formée des personnes du Bas-Valais et du dizain de Sion et de Sierre et gagnée aux Capucins, était favorablement disposée à l'égard du prédicateur, ils furent obligés de dévorer leur rage en silence et d'entendre le P. Chérubin qui, ce jour-là, fut réellement à la hauteur de sa réputation. Il fut si touchant et si concluant que son discours, qui dura un peu moins de deux

heures, ne parut long à personne. Tous les auditeurs en furent ravis. MM. les Chanoines traduisaient leur admiration et leur satisfaction par ces mots: « *Vidimus mirabilia hodie* » (Nous avons vu des merveilles en ce jour). L'impression de ce discours eut des répercussions jusqu'au sein de la bourgeoisie. Ce fut, sans doute, de la part de bourgeois protestantisants une occasion pour témoigner leur mécontentement et critiquer les Capucins.

Le P. Chérubin les ménageait cependant soigneusement. Le désir de gagner les principaux d'entre eux l'obligeait à épargner leur susceptibilité. Il évitait, dans les sermons, tout ce qui pouvait les blesser. Ce n'est que par contrainte ou par nécessité qu'il se servait parfois de termes un peu plus énergiques.

Le vénérable chapitre et surtout M. l'Abbé de St-Maurice, qu'on préconisait déjà comme futur Prince-Evêque, successeur de son oncle, commencèrent dès lors à déployer plus de zèle et d'énergie pour défendre la vraie foi et pour maintenir leurs prérogatives tant spirituelles que temporelles. Au lieu de trembler comme auparavant, ils commencèrent à résister ouvertement aux hérétiques.

Le lendemain des Rogations, plusieurs membres du conseil se rendirent aux matines qu'on chantait à la cathédrale. Au sortir de l'office, ils apostrophèrent rudement le Doyen et les Chanoines, leur reprochant d'avoir introduit un Capucin dans une chaire qui, disaient-ils, était la propriété de la ville et non du Chapitre. Mais ceux-ci répliquèrent en face : « Messieurs, vos prétentions sont inadmissibles et insoutenables ; la chaire et l'église appartiennent à l'Evêque et au Chapitre, ils feront prêcher qui bon leur semblera. » De fait, ils y firent paraître le P. Chérubin qui prêcha six fois de suite et, nommément, les deux derniers jours des Rogations, aux fidèles des paroisses qui y vinrent en procession.

Le bruit s'étant répandu dans les environs que le P. Chérubin prêchait à la cathédrale avec tant de succès, on y accourut en foule, de tous côtés, pour l'entendre. Mais une bien faible partie d'entre eux eurent le bonheur de pénétrer dans la cathédrale. Cette affluence de monde amena notre zélé Missionnaire à prêcher trois fois par jour, le mardi et le mercredi des Rogations. Il le fit avec un succès toujours croissant. Ses auditeurs disaient hautement : « On nous a trompés jusqu'à ce jour. Il n'y a que les Capucins qui nous aient fait voir la vraie religion ; eux seuls ont le courage de l'annoncer ; c'est vraiment l'Evangile qu'ils nous prêchent ».

Le P. Chérubin, en effet, qu'on avait surnommé le « Céleste », avait une méthode toute particulière d'exposer les passages de la Sainte Ecriture. Il expliquait les textes obscurs par les textes clairs. Il exposait la doctrine de l'Eglise catholique d'une manière si forte, si nette, si claire et si suave à la fois, qu'il dissipait sans peine les fausses subtilités que les ministres échafaudaient pour obscurcir la vérité (1).

L'occasion paraissait favorable aux Capucins de s'établir définitivement à Sion. Ils prièrent M. l'Abbé et MM. les Chanoines de leur louer un petit *logement en ville*, afin que, si quelque bourgeois voulut venir discourir avec eux et parler des affaires du salut, il put le faire en toute liberté.

On leur trouva un logement tout près de l'église de S. Théodule, que les Pères avaient déjà envisagé, dans un édifice appartenant à la maison du Grand-St-Bernard, où les religieux quêteurs de cette Congrégation avaient coutume de rester pendant les deux mois de l'année que duraient leurs quêtes. Le Prévôt du Mont-Joux, leur Supérieur,

(1) P. Pelletta, p. 202 et suiv.

se montra heureux de la leur céder et de contribuer ainsi, pour sa part, aux succès de leurs travaux apostoliques. Il rendit par là aux Capucins un service signalé, car les calvinistes disaient publiquement que, si les Pères avaient habité toute autre maison de la ville, ils lui auraient mis le feu ; mais celle-ci était propriété ecclésiastique, force leur fut de dissimuler leur rage et de ronger leur frein en silence.

Le prédicateur ordinaire de l'église française cédait volontiers, tous les dimanches, sa chaire au P. Chérubin qui y faisait toujours merveille.

Après avoir obtenu à Sion un logement et la liberté de prêcher, le P. Augustin jugeait qu'on était à peu près arrivé au port. Pour affermir leur œuvre et en obtenir des résultats durables, il songea à la tâche importante et indispensable de l'enseignement et de l'éducation de la jeunesse.

A cet effet, il partit pour Thonon demander du secours au R^d P. Directeur des *Jésuites*. Il lui apprit que, par la grâce de Dieu, ils étaient parvenus à avoir un pied-à-terre dans la capitale même du Valais. Il lui proposait de venir les aider à tirer le filet, à concourir à leur sainte entreprise, en envoyant quelques-uns de ses religieux qui se chargeraient de l'éducation de la jeunesse.

Le P. Chérubin estimait qu'il serait facile aux Jésuites de s'introduire en Valais avec leur propre costume qui ne diffère guère de celui des prêtres séculiers et pour lequel on ne montrait aucune répugnance. Comme c'était le Père Chérubin qui avait introduit la Compagnie dans la sainte Maison de Thonon, le P. Recteur consentit volontiers à laisser partir avec le P. Augustin un de ses Pères. A Sion, le P. Jésuite demeura quelque temps avec nos Pères ; puis, comme c'était entendu à l'avance, les Capucins, trouvant que les élèves les incommodaient, lui procurèrent un logement séparé où il faisait l'école. Au bout de quelque temps, ce Père se plaignit de ne pouvoir suffire seul à

sa besogne. Il demanda un, puis deux, puis trois compagnons. Dans les commencements, ce fut la maison-Mère qui supporta tous les frais de l'entretien des Jésuites établis à Sion. C'est ainsi que procède dans la fondation de ses collèges cette célèbre compagnie dont tout le monde reconnaît la prudence et l'habileté proverbiales.

9. Regain d'hérésie dans la capitale.

Les affaires semblaient prendre la meilleure tournure, lorsque, tout à coup, il s'éleva contre les Capucins une affreuse tempête qui leur fit perdre, à la fois, et la chaire de S. Théodule et leur logement à la maison du Grand St-Bernard. La cause principale de cet orage fut une « diablesse de femme », dit la chronique, qui vivait dans leur voisinage. C'était une calviniste acharnée et d'un babil intarissable. Elle lisait la Bible en langue vulgaire, la portait toujours sur elle et allait de maison en maison la colporter et la commenter à sa guise. Elle déclamait à tort et à travers contre le culte catholique, contre le Pape, le clergé, les moines et les religieux, à qui elle vouait une haine profonde. Elle détestait plus spécialement les Capucins. Elle avait même le triste talent de les tourner en ridicule.

Elle ne cessait de représenter aux principaux de la ville qu'il ne fallait pas permettre à ces faux prophètes, à ces hypocrites, à ces ambassadeurs de l'Antéchrist de séjourner plus longtemps à Sion. Bref ! cette méchante femme n'était occupée du matin au soir qu'à leur susciter des ennemis. Elle se démena tant et si bien qu'elle parvint à les faire sortir de la maison du Grand-St-Bernard, où ils logaient. Car dans la crainte d'un attentat qui menaçait leur vie, les Missionnaires crurent devoir la mettre en sûreté en retournant chez le bon Chanoine qui leur avait tout d'abord

offert un logis (1), Poussés par ces racontars et tant d'autres influences, les bourgeois de Sion résolurent de se débarrasser des Capucins.

On était à la veille de la Fête-Dieu, 29 mai 1603. Le ministre protestant se démenait comme un forcené et manœuvrait les émissaires des Bernois et des Genevois pour empêcher le P. Chérubin de prêcher ce jour-là. Son sermon roulerait, à n'en pas douter, sur le dogme de la présence réelle et sur le saint sacrifice de la Messe. Il était à craindre qu'un grand nombre de prosélytes seraient regagnés à l'idolâtrie papiste. Ce pasteur genevois n'était pas inconnu au P. Chérubin. C'était un des quatre ministres que le Père avait contraints de s'enfuir de nuit de Thonon, quelques années auparavant.

Excités par ce fougueux prédicant, plusieurs notables de Sion se rendirent la veille de la solennité, auprès de l'Abbé de St-Maurice et des Chanoines et leur firent entendre qu'ils avaient à bien se garder de faire prêcher, ce jour-là, un Capucin soit à la cathédrale, soit à St-Théodule.

— « Nous ne répondons pas, dirent-ils, des funestes conséquences qui pourraient s'en suivre, si l'on se permet d'aller à l'encontre de nos charitables avis ».

Les Chanoines, tout effrayés, informèrent les Pères de ces menaces. Ceux-ci se contentèrent d'en rire. Ils cherchaient par là à inspirer du courage à ces bons, mais timides ecclésiastiques.

— « Pour ce qui nous concerne, répondirent les Pères, nous sommes sans crainte, car nous en avons vu bien d'autres. Le dragon infernal est enchaîné. Qu'il hurle tant qu'il voudra, il ne saurait nuire aux envoyés de Jésus-Christ.

(1) P. Pelletta, p. 202-205.

Les hérétiques se garderont bien de passer des paroles aux actes. Nous avons vu plus d'une fois que Dieu les a empêchés d'exécuter leurs desseins pervers.

« Au reste, consacrés à l'œuvre de ces missions, il y a longtemps que nous avons fait à Dieu le sacrifice de notre vie. Tout ce que nous vous demandons, Messieurs, c'est de nous laisser prêcher demain. Confions le reste à la garde de Dieu ».

Le matin de la fête, quand le diacre eut chanté l'Evangile, le P. Chérubin, sans autre escorte que le P. Augustin, sort de la sacristie pour s'acheminer vers la chaire. Mais voici qu'une partie des Chanoines se jettent au-devant de lui, lui barrant le passage et l'enferment à la sacristie en disant (ce qui était effectivement vrai) qu'il y avait à la porte de l'église huit jeunes gens, armés de poignards, cachés sous leurs manteaux, tout prêts à l'assassiner s'il osait monter en chaire.

Ce fut dur pour les Missionnaires de reculer devant ces menaces. Ce n'était, disaient-ils, que des manœuvres de l'antique ennemi qui cherche, par tous les moyens, à entraver leur œuvre et à faire abandonner leur sainte entreprise. D'ailleurs, si nous cédon à cette occasion, disaient-ils, nous fournissons aux hérétiques prétexte de s'enorgueillir davantage et de nous traiter de lâches ».

Rien n'y fit. Les Chanoines ne voulurent pas se rendre à leurs raisons et les Pères durent déférer à leurs désirs.

Les prédications du P. Chérubin à Sion cessèrent à dater de ce jour (1).

Cependant, les personnes bien pensantes murmuraient de ce que l'on avait laissé passer une si grande solennité sans sermon de la part du Père Capucin. Les Chanoines à qui l'on adressait ces reproches, s'excusaient en rejetant

(1) P. Pelletta, p. 205.

la faute sur les Messieurs du Conseil. La ville se trouva ainsi partagée en deux camps : d'un côté, il y avait le parti catholique, qui se recrutait surtout parmi les gens du peuple, et de l'autre, la faction calviniste, qui comptait dans ses rangs presque tous les Messieurs de la ville dont le baillif Jossen se déclara de nouveau le chef.

Les calvinistes, fiers de l'avantage que leur parti venait de remporter en fermant la bouche au prédicateur catholique, sortirent de l'église deux à deux, au nombre de cent-septante, le baillif en tête. Ils firent une manifestation en ville, se flattant d'entraîner tout le peuple à leur suite et de l'amener à se ranger sous leur bannière. Mais, grâce à Dieu, on put voir à cette occasion que leur parti allait s'affaiblissant de jour en jour, tandis que le nombre des catholiques augmentait (1).

10. Au paroxysme de la lutte.

Apôtres religieux et laïques.

A cette époque troublée, la ville de Sion traversa des jours de crise et de malaise grave. Ses habitants n'étaient pas tous hérétiques formels, mais la plupart étaient ébranlés dans leur foi. Ils assistaient aux prédications du ministre genevois avec un engouement extraordinaire pour les opinions nouvelles. Depuis des années déjà, le ministre distribuait la cène à qui voulait la recevoir de sa main. Le baillif Jossen et ses adhérents l'avaient même introduit dans la cathédrale (2).

La tradition raconte, à ce sujet, un trait de courage et de sang-froid qui honore l'homme qui en fut l'auteur. Nicolas de Kalbermatten, capitaine au service du Piémont, fut un

(1) P. Pelletta, p. 206.

(2) de Rivaz, p. 5.

jour mandé à Sion en toute hâte, pour tenir tête à un ministre protestant. Il arrive tout botté et éperonné dans l'église profanée et, un pistolet à la main, il apostrophe, avec courageuse et sainte indignation, l'orateur calviniste qui venait d'occuper la chaire en lui disant : « Descends de là, ministre de Satan, ou je te brûle la cervelle » (1).

Le ministre continua à prêcher pour l'ordinaire non dans l'une ou l'autre des deux églises, mais dans une maison particulière où personne ne songeait à l'inquiéter.

Le culte catholique était presque abandonné à Sion, à part les grandes circonstances où, comme nous l'avons constaté, les populations rurales environnantes fournissaient la foule des fidèles. La messe et les sacrements étaient généralement délaissés. Le rôle du curé se bornait à l'administration du baptême et à l'assistance aux enterrements. Les paroissiens qui n'étaient pas encore hérétiques prononcés, risquaient par leur apathie de le devenir d'un moment à l'autre (2).

Les sermons entraînants du P. Chérubin les tirèrent enfin de cette indifférence, les affermirent dans la foi et les rattachèrent à l'Eglise romaine et au Souverain Pontife. Il en ramena un grand nombre en proposant des conférences publiques contradictoires sur la religion soit avec le ministre de la ville, soit avec n'importe quel substitut de Lausanne ou Genève. Il ne se faisait pas prier pour démasquer ces prédicants calvinistes, ces loups ravisateurs, couverts de peaux de brebis. Il leur reprochait amèrement le crime d'avoir fait apostasier une bonne partie de ce peuple naguère si catholique et si favorisé du Saint-Siège.

Ces luttes religieuses qu'excitaient dans les deux camps des prédications enflammées, jetèrent la ville dans un

(1) de Rivaz, p. 5, 6, 7.

(2) P. Pelletta, p. 206.

état grave d'effervescence et d'agitation. De graves dangers pouvaient en résulter pour l'Etat, par exemple une guerre civile où confédérés, catholiques et protestants, interviendraient en faveur de leurs coreligionnaires. De là une grave menace pour la sécurité et l'indépendance du Valais. Ces bruits et ces craintes étaient habilement propagés et exploités par les émissaires protestants, qui cherchaient à faire surgir une raison d'Etat en leur faveur. Pour eux, naturellement, l'unique moyen de conjurer ce malheur était de renvoyer chez eux les Capucins, auteurs ou occasion de tout le mal. Pareils propos devaient nécessairement produire une forte impression sur un peuple jaloux de sa liberté. Les descendants des « patriotes » étaient toujours fort ombrageux à l'égard de l'immixtion étrangère. Ils ajoutèrent foi à la prétendue sagesse politique de leurs alliés bernois. Aussi, dans une réunion du Conseil général, assemblé au château épiscopal, en présence de l'Evêque et des Chanoines, il fut décidé que, par mesure de police et pour assurer la paix publique, les Capucins seraient priés de s'éloigner de la ville jusqu'à nouvel ordre (1).

Le baillif Jossen qui, cette fois encore, s'était mis à la tête des hérétiques, semblait triompher. Son audace ne visait pas moins qu'à chasser les Capucins pour introduire à leur place les ministres huguenots.

Le P. Abonde, Supérieur de la Mission de Thonon, ayant appris ces tumultes et connaissant l'entêtement des seigneurs de quelques dizains et leur animosité contre les Capucins, écrivit au P. Chérubin pour le prier de rentrer en Savoie. Il ne voulait pas exposer plus longtemps un homme d'une telle valeur aux insultes et à la fureur de ses ennemis.

(1) P. Pelletta, p. 206.

Ce qu'ayant appris, M. le Doyen et les Chanoines les plus zélés supplièrent le P. Chérubin de ne pas les abandonner à un moment si critique. M. le Doyen écrivit de suite au P. Abonde, au nom de tout le Chapitre, pour l'informer de l'état de la religion en Valais et pour lui demander du secours. Là-dessus, le P. Abonde vint lui-même à Sion, y soutint avec beaucoup de zèle les intérêts de la religion et de l'Eglise et prit avec les Chanoines les engagements les plus propres à affermir pour toujours la religion catholique dans le pays.

Le peuple, de son côté, affermi dans la foi par les prédications des Capucins, s'opposa vigoureusement aux desseins des hérétiques et du baillif Jossen. Celui-ci dut considérablement en rabattre de ses prétentions. Car il ne put rassembler que deux cents personnes pour appuyer son audace téméraire (1).

Au comble de ces difficultés, la Providence divine permit un incident qui ne favorisa pas peu l'œuvre des Capucins en Valais : ce fut l'escalade de Genève.

Les Genevois étaient exaspérés contre une partie de la noblesse savoisiennne qui était venue les assaillir de nuit, en pleine paix et sans déclaration de guerre. Pour se venger de cet attentat, ils prirent les armes, ravagèrent les provinces de Savoie, récemment ramenées à la foi catholique.

Craignant pour le Chablais, le duc Charles-Emmanuel s'empressa de demander des troupes auxiliaires au Valais qui devait lui en fournir à teneur des alliances et traités entre les deux pays.

Quatre capitaines valaisans, à la tête de soixante hommes chacun, reçurent l'ordre de partir. Entre temps, sur les instances de Berne, le Valais envoya une ambassade auprès

(1) Hist. des Miss., p. 148-149.

du duc de Savoie le priant de bien vouloir réserver les soldats valaisans pour la garnison de ses forteresses, mais de ne pas les faire battre contre Genève, protégée par les Bernois, leurs alliés.

A cette nouvelle Son Altesse de Savoie, outrée de colère, ne daigna pas même donner audience à l'ambassadeur du Valais, ni même lui répondre. Mais elle fit dire par son secrétaire que les Valaisans devaient lui rendre l'argent avancé pour la levée des troupes ; qu'ils avaient, au reste, manqué aux clauses du traité et qu'ils pourraient s'en repentir. Cette réplique saisit le peuple valaisan de frayeur. Il n'ignorait point les droits de la Savoie. Il craignait une déclaration de guerre, qui pouvait lui causer de grands dommages. En Valais, les chefs intimèrent aux quatre capitaines l'ordre de restituer les huit cents écus à son Altesse de Savoie, sous les peines les plus sévères.

Ces derniers, sachant les Capucins en bons rapports avec le duc de Savoie, les invitèrent un jour à dîner. Après le repas, ils se mirent presque à genoux à leurs pieds pour les supplier d'intercéder pour eux auprès du duc. Ils racontèrent ce qui s'était passé, comment ils avaient dépensé toute la somme perçue et même hypothéqué leurs propres biens pour lever leurs troupes. Ils avouèrent qu'ils seraient ruinés et devraient quitter le pays, s'ils devaient tout rendre.

Les Capucins, qui avaient été avertis de tout, leur répondirent : « Vous savez que nous sommes venus ici dans l'intérêt de vos âmes. Soyez de vrais catholiques, des champions de la vraie foi, entendez la Messe et faites ce qu'ont fait vos ancêtres pendant cinq cents ans. Qu'il dépende en quelque sorte de vous que la vérité catholique triomphe. En un mot, aidez-nous dans notre œuvre et, de notre côté, nous ferons notre possible auprès de son Altesse de Savoie pour qu'elle vous fasse cadeau de l'argent avancé ».

Ils acceptèrent cette proposition et promirent qu'eux et leurs parents seraient dévoués au parti catholique et plaideraient sa cause dans les dizains.

Le jour où il fut décidé chez le Prince-Evêque que les Capucins s'éloigneraient de la ville, les capitaines firent tant qu'ils parvinrent à l'encontre des desseins de Jossen et du nouveau baillif In Albon de faire éloigner aussi le ministre protestant.

Ce n'est pas tout. Ils parcoururent les dizains et défendirent si bien la cause des Capucins que grâce à eux et aux deux prédicateurs allemands, le pays se trouva être animé des meilleures dispositions pour la défense de la religion catholique (1).

En quittant Sion, les Pères se retirèrent à Martigny et à St-Maurice. Ils se mirent aussitôt en correspondance avec le duc de Savoie pour lui exposer la situation des capitaines valaisans. La réponse vint de Turin, résidence de son Altesse. Elle fut plus prompte que la demande. Elle apprenait aux capitaines que, sur les instances des Pères capucins Chérubin et Pelletta, il leur faisait cadeau de l'argent avancé et leur en offrait encore s'ils en avaient besoin : qu'il était disposé à les favoriser en tout ce qu'ils feraient pour les Capucins, le regardant comme fait à lui-même.

On sait que Charles-Emmanuel avait le P. Chérubin en si haute estime qu'il était disposé à faire les plus grands sacrifices pour seconder ses entreprises et que le P. Chérubin obtenait tout de son Altesse.

Cette lettre eut une heureuse influence sur les événements qui suivirent. Les quatre capitaines, aiguillonnés par les paroles de Son Altesse de Savoie, usèrent si bien de leur influence que le P. Chérubin put de nouveau prêcher à Sion.

(1) P. Pelletta p. 207.

11. La grande diète.

Sur ces entrefaites arriva la diète si souvent annoncée.

Tant que le parti hérétique s'avavançait triomphant à travers le Valais, il n'avait cessé de brandir le fantôme d'une assemblée générale qui réunirait tous les hommes au-dessus de 18 ans et se prononcerait sur la religion qu'on aurait à tenir dans le pays (1). L'idée était assez ingénieuse. C'était paraître avoir de l'ordre et vouloir sortir de la confusion d'opinions et de chicanes qui agitaient le pays. C'était, de plus, flatter le peuple et son amour de domination. Jusqu'ici, la religion venait d'en haut. Il fallait la subir. Maintenant, le peuple allait se la choisir lui-même. Quelle aubaine !

En outre, c'était là un épouvantail bon à brandir pour effrayer les catholiques qui défendaient les usages anciens, les vieilles traditions, l'ancienne foi. Faire sanctionner le tout par le peuple, c'était donner du poids à la religion nouvelle qu'on voulait introduire et réduire au silence le parti adverse.

Cependant, les événements ne prirent pas la tournure que les hérétiques escomptaient. La perspective d'une assemblée générale enflamma aussi le zèle des Missionnaires et des apôtres de la bonne cause, tant religieux que laïques. Ceux-ci, on l'a vu, se réunirent et travaillèrent. Les partisans de l'ancienne foi augmentaient et s'affirmaient de jour en jour plus forts, plus fermes et plus convaincus. Les hérétiques, par contre, qui avaient fait retarder la grande diète pour gagner du temps, voyaient leur nombre diminuer et les chances se tourner de plus en plus contre eux. Ce qui les avait amenés à abandonner l'idée d'une grande diète sur laquelle ils avaient échafaudé tant d'espairs.

(1) P. Grenat, p. 136 et ci-dessus p. 21.

Maintenant, c'était le parti catholique qui demandait à hâter la diète promise (1). Mais les huguenots au pouvoir la faisaient renvoyer de mois en mois. Finalement, il est difficile de dire quand elle eut lieu. Car il y eut des diètes nombreuses de mai à septembre, en 1603. Dans la plupart, la question religieuse était agitée, des résolutions et des sanctions étaient formulées.

Voici comment les documents officiels nous permettent d'envisager les faits (2) :

L'expulsion des Capucins de la cité sédunoise fut regardée comme un acte criminel. Le parti catholique se raidit là-contre et sentit une énergie nouvelle passer dans ses membres. Les capitaines se démenèrent. L'Abbé de St-Maurice se mit à la tête du mouvement. Il parcourut les dizains pour éclairer le peuple. Dans une sainte indignation, les dizains supérieurs voulurent, au rapport des journaux de l'époque, marcher sur Sion, bannières déployées. L'Evêque est obligé de réunir une diète le 15 juillet 1603. Pour jeter du lest, In Albon, le nouveau bailli, partisan acharné de la nouvelle doctrine, amena le ministre à cesser ses prédications pour quelques jours. En réalité, ce n'était que pour donner du temps aux cantons protestants d'envoyer des délégués.

En effet, à la vue des événements, Abraham Stürler, gouverneur d'Aigle, avertissait Berne (14 juillet) de l'effervescence qui régnait en Valais: Aux dires des Capucins, « cette zizanie d'iniquité » (3), l'Espagne et la Savoie se disposeraient à intervenir par les armes en faveur des catholiques. Il faut lancer de suite une missive aux Valaisans. Qu'est-il arrivé entre temps ? On l'ignore. Mais le même jour Stürler envoie une seconde dépêche à son gouvernement : « Une lettre ne

(1) P. Pelletta, p. 208.

(2) Grüter, p. 70 et suiv.

(3) « Schäntlich böse Gsäme ».

suffit pas. Il faut une délégation. Autrement les cantons catholiques interviendront et la « Religion » est perdue. Nos coreligionnaires ne peuvent rien faire. Ils doivent se tenir bien cois. L'huissier de l'Evêque aurait même menacé le ministre de mort, s'il osait encore annoncer la « parole divine ».

L'Evêque, les Chanoines et l'autorité civile eurent des conférences au château. Les protestants ne veulent pas congédier le ministre. Devant cette résistance, l'Evêque convoque la diète pour le 30 juillet. Les députés paraissent, s'excusent disant n'avoir pas eu connaissance de l'arrivée du ministre avant la dernière décision du conseil.

Mais voici que la députation de Berne est à la porte et demande à être entendue. Les députés sont admis. Ils font retentir leurs plaintes de ce que l'on a admis les Capucins dans le pays, alors que le clergé de l'endroit suffisait amplement à sa besogne. Cela avait amené le parti évangélique à faire appel à un ministre. De plus, partout ailleurs, à Appenzell, Glaris, Grisons, St-Gall les deux confessions subsistaient, l'une à côté de l'autre, paisiblement. Oui, l'Empereur tolérait même les Juifs. Combien plus ne devait-on pas tolérer des chrétiens véritables, gens respectables, concitoyens, amis et parents de sang du peuple valaisan ! Assez de motifs pour user de clémence et de condescendance.

Les protestants valaisans comparurent aussi. Ils se défendirent de nouveau de l'accusation d'introduire dans le pays une religion nouvelle. Ils affirmèrent n'admettre que l'enseignement de Jésus-Christ et rejeter tout autre, qu'il vînt de Luther, Calvin ou Zwingli. Ils étaient résolus à tenir ferme à l'ancienne foi chrétienne, vraie, catholique et apostolique, sans favoriser aucune doctrine fausse et nouvelle. S'ils avaient fait arriver un ministre, c'était pour la tranquillité de leur conscience et l'éducation de leurs enfants. Certes, si les populations de St-Maurice, leurs sujets,

pouvaient recourir à des maîtres étrangers (les Capucins), combien plus eux, hommes libres, pouvaient-ils faire appel à des maîtres capables pour pourvoir au salut de leur âme. Puis ils ajoutèrent, avec une astuce bien calculée : « Que la députation du pays, à force de s'allier au clergé, fasse bien attention de ne pas perdre toutes ses prérogatives, les unes après les autres, et de ne pas passer sous la domination des prêtres. Ce serait bien mieux, à leur avis, de se débarrasser de ces personnages (qu'on peut découvrir sans allumer de lanternes) qui donnent le scandale plutôt que de chasser un brave serviteur de Dieu. Mais, pour cette fois, ils en font le sacrifice pour l'amour de la paix.

Ce langage hardi ne manqua pas son but. Les novateurs ne furent pas punis de leur audace. Mais le ministre genevois Jaquemot et le régent André Selmatter qui enseignaient à Sion durent quitter le pays.

Quant aux députés protestants des cantons, loin de leur témoigner de la prévenance, les députés de la diète leur firent entendre qu'ils auraient bien fait de mieux s'informer et de s'épargner tant de dépenses et de peines. — C'est la première fois que le Grand Conseil du pays osait réagir contre les machinations des cantons protestants. Vraiment, il y avait quelque chose de changé depuis que les apôtres de la bonne cause, religieux et laïques, parcouraient le pays. C'est que, de plus, les dizains supérieurs étaient terriblement excités. Les députés devaient se garder d'attiser encore la colère des populations.

A peine la nouvelle de cette ambassade protestante fut-elle parvenue à la connaissance des cantons catholiques que ceux-ci résolurent d'entreprendre une randonnée à travers le Valais. Il s'agissait de contrebalancer, sans peur, l'influence protestante et d'encourager les Valaisans à tenir bon, à ne pas céder aux sollicitations des réformés, à ne pas leur sacrifier les Capucins, mais à tout oser pour expulser le ministre protestant. Ils avertirent les délégués

de Fribourg et de Soleure de venir les rejoindre directement en Valais (1).

Les deux délégués de Fribourg, dit le P. Pelletta (2), fixèrent aux Capucins un rendez-vous où ils arrivèrent après avoir traversé les terres de l'Etat de Berne et le lac de Genève. Ils s'enquirent de tout ce qui était arrivé depuis que le P. Augustin s'était rendu chez le Nonce chercher des prédicateurs allemands. On apprit alors qu'il avait été décidé d'envoyer un représentant de chaque canton catholique visiter un dizain valaisan, non en qualité d'ambassadeur, mais comme ami.

Ces honorables personnages, comme il sera raconté plus loin (3), parcoururent les dizains, de Conches à Sion. Ils fréquentaient les auberges, buvant d'après les habitudes du pays, faisant les gais compagnons, payant à boire, mais sans oublier dans leurs conversations de faire comprendre aux Valaisans le bien qu'ils tireraient de la religion de leurs aïeux, religion qui avait irradié le pays pendant plus de 500 ans. S'ils agissaient autrement, tout leur serait contraire, les cantons catholiques en premier lieu.

Il arriverait que le duc de Savoie et la Couronne d'Espagne, confins de l'Etat de Milan, rompraient leurs relations commerciales avec eux, comme ils l'avaient fait avec les Grisons : ce qui leur occasionnerait de grandes pertes comme à ces derniers.

On envoya un messenger au comte de Fuentes, gouverneur de Milan pour le mettre au courant de ce qui se passait en Valais. Les cantons catholiques écrivirent encore au duc de Savoie pour lui demander s'ils pouvaient compter sur lui (4). L'ambassadeur de Savoie, qui se trouvait à

(1) Grüter, p. 75.

(2) P. Pelletta, p. 208.

(3) Ci-après, p. 129 et suiv.

(4) Grüter, p. 75.

Fribourg, vint en personne sommer les Valaisans de ne jamais renoncer à la foi catholique pour embrasser le calvinisme. Somme toute, conclut le P. Augustin, l'on fit tout ce qui était possible en pareille circonstance pour faire triompher la religion catholique dans le pays du Valais (1).

Tous ces Missionnaires, tant laïques que religieux, ne cessaient de démontrer l'injustice qu'il y avait à se séparer des grands saints et des grands hommes qui avaient illustré l'Eglise et le christianisme pour s'attacher aux élucubrations des novateurs. Ils faisaient voir que l'Eglise catholique est la société établie par Jésus-Christ, la Mère de tous les chrétiens et que, séparées d'elle, les autres Eglises, comme des sarments retranchés du tronc, sont condamnées à périr. Elles ne sont plus reliées à elle par les liens de l'autorité, de l'antiquité, de la sainteté et des miracles qui dénotent l'Eglise véritable et la distinguent des pernicieuses nouveautés et des téméraires fantaisies de Calvin.

Ces enseignements solides finirent par inspirer au peuple l'horreur et l'exécration de l'hérésie. Le voyant ainsi affermi et prémuni contre les pratiques et les enseignements des hérétiques, le parti catholique ne craignait plus de voir arriver la diète dont on les menaçait, mais qui allait dorénavant tourner en leur faveur. Celle-ci avait été souvent renvoyée sur les instances du baillif Jossen et des seigneurs huguenots qui cherchaient en vain à gagner du temps (2).

Comme ces délais ne profitaient qu'aux catholiques, les hérétiques avaient fini par n'en plus parler.

En prévision de la diète, le P. Chérubin et les autres Capucins avaient proposé à M. l'Abbé de St-Maurice, qui remplaçait son oncle en toute chose, les douze articles sui-

(1) P. Pelletta, p. 208.

(2) Hist. des Miss., p. 151.

vants. Ils furent acceptés en diète avec l'ancienne foi catholique. Les voici :

- 1) Tout homme confessant une autre foi que celle des ancêtres depuis plus de 500 ans jusqu'à maintenant sera considéré comme perturbateur de la paix publique et comme tel, déclaré hors la loi ; ses biens confisqués dont la moitié adjugée à l'accusateur et l'autre au fisc.
- 2) Nul ne pourra être revêtu de quelque fonction ou dignité s'il n'est catholique et ne va à la Messe.
- 3) Il ne sera introduit dans le pays aucun ministre qui prêche une autre religion que la doctrine des ancêtres depuis plus de 500 ans à maintenant.
- 4) Sera chassé du pays tout curé, vicaire ou chapelain qui ne serait pas bien catholique.
- 5) On n'introduira comme maîtres d'école que des catholiques sûrs.
- 6) Il est défendu d'envoyer les enfants à des écoles hérétiques, hors du pays, comme Genève, Lausanne, Berne, Zürich et autres lieux qui n'ont pas la foi des temps précités sous peine pécuniaire à fixer postérieurement.
- 7) Défense sous peines graves de manger de la viande le vendredi et le samedi.
- 8) Les fidèles doivent être ramenés au service et cérémonies religieux en usage dans les temps passés depuis 500 ans chez leurs ancêtres.
- 9) Que chacun aille à la messe ; les maîtres de maison y astreindront les enfants, les serviteurs et servantes.
- 10) Que la doctrine chrétienne soit enseignée dans toutes les paroisses et les parents obligés, sous peines déterminées, d'y envoyer leurs enfants.
- 11) On brûlera tous les livres contraires à la sainte religion

catholique, observée par les ancêtres depuis 500 ans à maintenant.

- 12) Ceux qui refuseraient d'accepter ce décret de la diète devront quitter le pays dans l'espace de trois mois ; après ce délai, plus de protection pour eux ; et si dans six mois, ils n'ont pas vendu leurs biens, ils seront dévolus au fisc (1).

Sur ces entrefaites, les députés des cantons catholiques arrivaient à Sion. Ils avaient passé la Furka le 9 août, ils s'étaient fait entendre successivement à Münster, à Ernen, à Mörel, à Naters. Plus ils avançaient, plus ils rencontraient d'opposition. A Brigue, le 11 août, ils virent venir à leur rencontre les députés de Fribourg et de Soleure. Une diète y avait été fixée pour le lendemain. Affaire d'entraver leur marche et de paralyser leur action. Les députés catholiques ne continuèrent pas moins à se faire entendre devant le peuple à Glis, à Rarogne, même à Loèche, puis à Sierre et à Sion.

Ils firent leur entrée dans la capitale lundi le 18 août. Ils parlèrent à toute la paroisse réunie à la cathédrale. Ils n'eurent qu'à répéter ce qu'ils n'avaient cessé de dire et de redire depuis Conches jusque là : Combien leurs intentions étaient pures. Ils ne voulaient pas l'assujettissement du Valais, comme les adversaires en avaient fait circuler le bruit par le pays, mais uniquement le maintien de la foi catholique en Valais, conformément aux anciennes alliances depuis des siècles : Combien il était urgent de chasser le ministre protestant qu'on avait introduit dans le pays, à l'encontre de tous les traités : Combien il était avantageux de retenir les Capucins et de leur bâtir un couvent dans le pays, selon la promesse qui leur avait été faite, du reste, par leurs députés au renouvellement de

(1) P. Pelletta, p. 208.

l'alliance catholique (oct. 1602): Combien on devait tenir ferme à la foi de ses Pères, etc...

Le lendemain, la diète se trouvait de nouveau réunie à Sion. Le Conseil assura les députés des cantons catholiques qu'il était résolu de se conformer « énergique et ferme au sens littéral du traité d'alliance de 1533 et à chacune de ses parties ». Les conseillers leur confirmèrent l'expulsion du prédicant et du régent protestants et ajoutèrent que des dispositions avaient été prises pour parer à pareille éventualité à l'avenir. Ils promirent aussi d'exiger, à la première occasion venue, la réforme du clergé. Quant aux Capucins, ils dirent ne pouvoir rien faire pour eux que de les recommander à la bienveillance de chaque dizain. Ces assurances furent données par écrit aux envoyés des VII cantons.

La diète alla plus loin encore : Elle ordonna à tous les étrangers, qui ne voulaient pas reconnaître l'ancienne religion catholique, de quitter le pays dans l'espace de deux mois. Les bourgeois et habitants du pays étaient tenus d'éviter d'introduire toute nouveauté et d'obéir promptement à l'Evêque. Les protestants furent condamnés à payer les frais, occasionnés pour les deux diètes par leur manière d'agir.

Mercredi le 20, des conversations eurent lieu entre les ambassadeurs catholiques et le vénérable Chapitre dans le but de faire cesser certains abus intolérables qui sévissaient dans le clergé. La promptitude avec laquelle les Chanoines assurèrent leurs bienveillants services les fit paraître fort douteux aux yeux des députés.

Avant leur départ, l'Evêque Hildebrand donna audience aux envoyés. Comme il ne pouvait suffire à ses obligations à cause de son grand âge et de ses infirmités, les ambassadeurs l'engagèrent à se nommer un coadjuteur ou à résigner sa charge. Ils lui conseillèrent d'abandonner le droit de spolium, droit qu'il avait d'hériter des prêtres décédés.

Ils auraient voulu encore avoir de lui l'assurance qu'il ferait, avec l'aide des concitoyens, bâtir un couvent aux Capucins, ou du moins, qu'il leur ferait remettre le couvent des Carmélites de Géronde près de Sierre, qui ne contenait plus que quelques moines sans discipline.

Mais le vieil Evêque ne put se résoudre à donner son assentiment à de tels désirs. Les délégués revinrent bredouilles de leur audience. Ils n'obtinrent, pour toute précision, qu'une promesse vague de réformer son clergé (1).

12. La diète de Viège, 27 mars 1604.

Les succès de l'ambassade catholique en Valais émurent les protestants, (2). Stürler faisait parvenir d'Aigle à Berne des nouvelles alarmantes : On se préparait en Valais à leur faire prendre un bain comme il faut. Berne et consorts veulent intervenir. Mais leurs agents de liaison leur conseillèrent de ne pas venir en Valais maintenant. Il faut se contenter d'écrire. Ce qui fut fait.

Cet écrit ne dut pas impressionner considérablement les catholiques du Valais. « Cette fois, remarque ironiquement, le capitaine Chrétien de Riedmatten (3), l'animal rusé a senti le feu et n'a pas osé sortir du nid avec ses petits ! Les protestants se sont contentés d'écumer le haut de la marmite et ont laissé le meilleur au fond comme dans une soupe au lait. » Mais il faut quand même se tenir sur ses gardes et ne pas se fier à Berne.

Les VII cantons catholiques profitèrent de cette accalmie pour répondre à la Savoie, à Milan, à l'Espagne et au Nonce qui leur avait fait parvenir des lettres d'adhésion à leur mouvement. Uri fut chargé d'écrire au Valais pour

(1) Grüter, p. 84 et précéd.

(2) Grüter, p. 84 et suiv.

(3) Grüter, p. 88.

l'engager à ne pas céder ni aux menaces ni aux conseils des Bernois. C'est bien prétentieux, disait-il, de la part de Berne et de Zurich, eux qui ne tolèrent pas de religion catholique dans leurs territoires, mais usent à son égard de rigidité. Qu'on s'en rapporte, continuait-il, à la France et aux Pays-Bas où la liberté religieuse n'a fait qu'enflammer des guerres civiles sans fin.

A la diète de Brigue, le 9 septembre 1603, Loèche et Sion demandaient à grands cris de revenir sur les décisions de la diète de Sion (20 août). Ils furent éconduits. A la diète fédérale de Baden (12 octobre), les catholiques osèrent élever la voix contre la manière d'agir des protestants dans le Valais : « Il n'y a plus que chicanes et querelles à vous dégoûter d'assister à la diète, depuis qu'on ne se tient plus aux traités d'alliance et de paix ».

Cette interpellation ne fit que leur attirer une verte réponse et rendre les protestants en Valais plus insolents que jamais. Ils criaient tout haut « qu'ils préféreraient vivre sous le joug turc que dans l'Eglise catholique ». A tant d'insolence vint s'ajouter celle d'un faussaire.

Le secrétaire général Guntren avait été chargé de rédiger, en due forme, le décret de la diète de Sion et de le faire reconnaître par l'Evêque. Il en fit une copie, d'après les solennités ordinaires, pour chaque dizain et une pour le gouvernement. Mais, calviniste acharné, il altéra le sens du décret.

Lorsque cet acte infâme fut connu des dizains supérieurs, où se trouvaient les prédicateurs allemands et qui professaient plus particulièrement l'ancienne foi, ils en furent indignés. Les habitants d'Ernen et Münster se réunirent (16 décembre 1603) et, par une série d'articles, exigèrent la réduction des novateurs ou plutôt l'application inexorable des décrets de la diète (1).

(1) P. Pelletta, p. 209.

Passant des paroles aux actes, ils pénétrèrent dans la maison de Martin Jost, banneret, qui n'avait pas pris part à la réunion et qui était d'une orthodoxie douteuse. Ils le déposèrent de sa charge et contraignirent sa femme de leur remettre la bannière.

La diète de Baden, 6 février 1604, n'amena aucun calme. Les discussions furent vives. « Zurich et Berne, disaient les catholiques, avaient promis de laisser au Valais sa foi catholique. Pourquoi interviennent-ils toujours dans ses affaires religieuses. Qu'on le laisse en paix ! Qu'on s'en tienne aux traités ! »

Les protestants ripostèrent : Ils n'ont voulu que la paix du Valais et prévenir l'intervention de la Savoie connue pour la rapacité et soutenir les opprimés. Aucun des partis ne voulut faire des concessions.

L'effervescence en Valais allait en augmentant, jusqu'à ce qu'enfin elle éclata le 17 mars 1604. Les Conchârd de la partie supérieure de la vallée se soulevèrent tous, à partir de 14 ans, ils se réunirent à Blitzingen, prirent les armes, descendirent la vallée, fermement résolus à nettoyer le pays de tout novateur. A Lax, ils assaillirent la maison du secrétaire Michel Syber, honni à cause de ses opinions peu catholiques et s'emparèrent de sa personne. Ce n'est qu'à l'intervention de l'ancien baillif, Mathieu Schiner, qu'il eut la vie sauve. La sage conduite de cet ancien magistrat fit sur eux une profonde impression. Ils rentrèrent dans leurs foyers.

Un orage venait de passer. Le sang n'avait pas coulé. Mais il était temps pour les autorités de correspondre aux désirs des populations. C'est pourquoi peu de jours après fut réunie à Viège la diète qui dura du 25 au 29 mars 1604, et qui fut d'une importance fondamentale pour le pays. Elle confirma, encore une fois, l'arrêt de la diète de Sion. Le bailli Jossen et le chancelier Guntren durent se démettre de leurs fonctions et payer une amende. Sébastien

Zuber, jadis gouverneur de St-Maurice, fut nommé secrétaire d'Etat.

Les députés des dizains éloignèrent des emplois ceux qui n'étaient pas dévoués à l'Eglise, dressèrent plusieurs autres articles en faveur de la religion catholique, apostolique et romaine, enjoignirent aux magistrats de les faire observer et condamnèrent les transgresseurs au bannissement, à la confiscation de leurs biens et même à la mort.

Les Pères Capucins étaient autorisés à prêcher librement dans tout le pays ; et les orateurs de cette diète furent chargés de les recommander dans leurs dizains et de ne leur créer aucune difficulté (1).

13. Après la diète de Viège.

Récriminations - Interventions.

Pour rendre plus stables les résultats de la diète, le P. Augustin n'avait pas hésité à s'assurer l'appui des catholiques des pays limitrophes. Il écrivit au duc de Savoie, au Cardinal Borromée, archevêque de Milan et aux cantons catholiques, pour les informer de la situation religieuse du Valais et les renseigner sur les décisions prises aux diètes et sur l'opposition des hérétiques.

Car, comme il fallait le prévoir, les réformés regimbèrent contre les décisions de Viège. Pour en obtenir la mitigation, Sion, Sierre et Loèche recoururent aux bons offices de Berne et de la France, usant même de calomnie à l'adresse de la Savoie et des Capucins.

Ils prétendaient que Son Altesse de Savoie avait envoyé en Valais certains Capucins, ses vassaux, qui, sous prétexte de prêcher la foi catholique, faisaient tous leurs efforts pour rattacher le pays à la Savoie et à l'Espagne.

(1) P. Pelletta, p. 209. Grenat, p. 150.

En apprenant ces murmures et ces accusations, les Conchards, qui étaient à peine apaisés, recoururent de suite aux armes. Les premiers jours d'avril, Grengiols et Mörel, plus tard Naters, se mettent en campagne et prennent la résolution de détruire la capitale, ce foyer d'hérétiques (1).

Sion, uni à Sierre et à Loèche et maître de l'artillerie, prit le parti de se défendre et se préparait à marcher contre les frères ennemis. Mais le bailli In Albon, les cantons suisses, catholiques et hérétiques, se joignirent à la France, leur alliée, pour s'interposer. Les Conchards ne vinrent pas plus loin qu'à Brigue et s'en retournèrent.

Le duc Charles-Emmanuel de Savoie intima à M. de Chevron de Villette, son ambassadeur auprès des cantons catholiques, l'ordre de se rendre immédiatement à Sion, afin d'apaiser les désordres, soutenir les catholiques et les assurer de sa haute protection.

D'autre part, donnant suite aux instances du Cardinal Borromée, le comte de Fuentes, gouverneur de Milan, écrivit aux Valaisans au nom du roi d'Espagne, son maître, il les assura de l'appui de ses armes pour soutenir la justice et le droit catholique.

Les cantons catholiques députèrent trois seigneurs de leur corps auprès de nos Pères pour délibérer sur la question religieuse. Ils avaient reçu l'ordre de signifier aux hérétiques que les cantons étaient résolus de tout entreprendre pour protéger la religion catholique rétablie dans le pays par le zèle et les travaux des Capucins.

De leur côté, les hérétiques valaisans, bernois et genevois, avaient usé de tous les moyens pour contrecarrer l'œuvre de nos Pères. Voyant qu'ils n'obtenaient pas grand succès, ils recoururent aux services du roi très chrétien de France. Appuyés par M. de Rosny, huguenot, qui jouissait d'une

(1) Grüter, p. 105.

grande influence auprès de la cour de France, ils obtinrent de Sa Majesté les secours espérés. Le roi de France envoya à Sion Méry de Vic, son ambassadeur en Suisse, pour régler les différends et pacifier les esprits.

L'ambassadeur de France fit un long discours sur les Capucins, disant entre autres choses : « Prenez garde, quelques-uns d'entre eux ne sont pas de vrais religieux, mais des séculiers, des soldats travestis » (et ici il déclinaît leurs noms et leurs professions). Tout ce mouvement a été tramé par la Savoie qui n'a pas du tout l'intention de propager la foi catholique en Valais ; vous en avez la preuve dans l'expulsion des meilleurs amis de la Couronne de France (1).

Les catholiques, en cette circonstance, firent toutes les concessions compatibles avec la cause de la religion et cela en considération du roi très-chrétien et de son ambassadeur. On tempéra le décret en faveur des hérétiques, mais les principaux articles demeurèrent en vigueur. La religion catholique fut conservée en Valais, tandis que le calvinisme était condamné à disparaître.

Nous constatons, il est vrai, que, de leur côté, les Missionnaires Savoyards subirent un échec momentané qui fut pour eux une rude épreuve. Les plaintes et les accusations des hérétiques et l'intervention de l'ambassadeur de France dans ce conflit firent que *les Pères Augustin et Chérubin durent quitter le pays*.

En effet, le P. Anselme, Procureur général des Capucins, Prédicateur du Pape, et qui fut, deux mois plus tard, élevé au cardinalat, pour donner satisfaction à la France et dégager honorablement le P. Augustin, l'appela à Rome, où il devait rendre compte au Saint-Siège du succès de la Mission des Capucins en Valais (2).

(1) P. Pelletta, p. 209.

(2) P. Pelletta, p. 209 ; Hist. des Miss. p. 155.

Sur ces entrefaites, en 1604, le Prince-Evêque Hildbrand mourut et son neveu, l'Abbé de St-Maurice, Doyen du Chapitre de Sion, lui succéda sous le nom d'*Adrien II de Riedmatten*. Une fois arrivé au pouvoir, le nouvel Evêque s'occupa activement du bien spirituel des Valaisans. Non seulement il confirma le décret de la grande diète de Sion, mais il y ajouta les articles suivants :

- 1) Aucun adhérent à la nouvelle doctrine ne pourra siéger en diète ni être revêtu de quelque office.
- 2) L'Eglise et l'Evêque sont réinstallés dans leurs droits et privilèges. Les articles falsifiés par Guntren (secrétaire du pays) et ceux stipulés par Mageran sont annulés. Tous les deux sont expulsés du pays.
- 3) Les mauvais prêtres seront dégradés et les prédicants ainsi que leurs adhérents exilés.
- 4) On érigea des écoles catholiques.
- 5) On enverra des Missionnaires dans toutes les communes reconnues faibles dans la foi : le peuple sera instruit. Les préposés sont appelés à veiller sur la moralité.

Jean de Montheys, à la tête de la force armée, est appelé à soutenir l'Evêque dans ses ordonnances (1).

Le nouvel Evêque favorisa de tout son pouvoir, les paroisses qui voulaient avoir un curé de mœurs moins suspectes, fit venir de saints prêtres des cantons catholiques, expulsa le secrétaire général et quelques autres hérétiques des plus influents, remit en honneur les cérémonies religieuses et ne laissa ni trêve ni repos aux prêtres de mauvaise vie.

En dernier lieu, ce qui était le plus important, il rappela le P. Chérubin pour lui donner la chaire de la cathédrale de Sion.

(1) Copie d'archives de la ville et traduction par Bonav. Bonvin. (P. Isidore, II, p. 630).

Mais nos deux grands Missionnaires, le P. Chérubin et le P. Augustin, avaient déjà franchi les montagnes et se trouvaient près de Turin.

Le P. Chérubin rentra à Thonon, y continua sa vie d'apôtre. Il mourut à Turin, à son retour de Rome, le 20 juillet 1610 (1).

Mgr Adrien II de Riedmatten, ne pouvant plus l'attirer en Valais, lui avait écrit de Sion, en date du 21 avril 1604, une belle lettre, où il dépeint au vif la corruption de doctrine et la dépravation des mœurs de son temps. Il ne manque pas de relater les grands succès obtenus par la prédication des Pères Capucins. Il félicite le P. Chérubin, commissaire apostolique et supérieur des Missions, des triomphes remportés en Valais sur l'hérésie et l'impiété (2).

L'Etat du Valais, de son côté, après son retour à la vraie foi, pour donner une marque évidente et manifeste de son attachement à l'Eglise romaine et au Pape, délégua le capitaine Antoine de Quartéry auprès du Souverain Pontife, à Rome en 1606. Le pieux chevalier fut reçu en audience publique. Il se prosterna aux pieds de Sa Sainteté le Pape Paul V et, après lui avoir présenté ses lettres de créance, il raconta au Saint Père comment notre pays avait été reconquis à la foi catholique et à l'obéissance du St-Siège, grâce surtout aux travaux des Missionnaires Capucins que le Pape Clément VIII avait envoyés au Valais. Le Pape témoigna sa vive satisfaction et, comme gage de sa gratitude, il promit à ce pays sa spéciale protection.

Sa Sainteté apprit encore de l'ambassadeur valaisan que le premier jubilé de Thonon, en 1602, fut l'occasion et la cause initiale de ce mouvement missionnaire qui amena la

(1) P. Pelletta, 209 et suiv.

(2) Hist. des Miss., p. 154 et Truchet, p. 275.

conversion du Valais. Cette nouvelle acheva de déterminer le Pape à accorder un second jubilé au P. Chérubin en 1607 (1).

De son côté, le P. Augustin ayant quitté le P. Chérubin, eut le bonheur, (c'est son mot), de se rendre à Rome, aux pieds de Sa Sainteté Clément VIII, auquel il fit un récit fidèle des événements du Valais... et de Thonon (2).

14. L'Œuvre des Missionnaires menacée.

Le P. Augustin à Rome. — Enquêtes.

Dans sa relation au Souverain Pontife, le P. Augustin lui recommandait vivement l'Œuvre de Thonon et du Valais. Le Pape et la S. Congrégation furent fort satisfaits de son rapport. Ils résolurent de faire continuer l'Œuvre et de la favoriser de tout leur pouvoir. Mais voici qu'à Rome un personnage puissant, qui avait été, du reste, chassé de la S. Congrégation, exerça *une influence néfaste* qui faillit ruiner l'œuvre des Missionnaires en Valais. Le P. Augustin s'éloigna de la Ville éternelle le cœur serré à la pensée que son œuvre était entravée et que les catholiques valaisans ne verraient plus leurs Missionnaires.

En effet, pour atteindre leurs fins, les hérétiques du Valais, de Genève et des environs eurent recours au roi très-chrétien de France, leur allié. Ils surent si bien faire agir M. Rosny, le factotum de Sa Majesté, un hérétique notoire, que celui-ci se rendit à Paris. Il gagna à sa cause non seulement le roi, mais encore les Capucins de Paris et son frère qui était ambassadeur de la Couronne à Rome, fervent catholique, grand ami d'un supérieur des Capucins à Rome.

(1) Hist. des Miss., p. 169.

(2) P. Pelletta, p. 210 et suiv.

L'ambassadeur fit surtout agir, à Rome, le personnage influent et néfaste dont on vient de parler. Toutes ces différentes influences, sans oublier celle des confrères français de Rome, ne contribuèrent pas peu à faire triompher la cause de la Couronne de France qui était, dans la circonstance, la cause des hérétiques suisses. Afin de décrier les Capucins et la Savoie, on ne recula point devant la calomnie. La conséquence fut que les PP. Chérubin et Augustin et même tous les Pères de langue allemande ou française amis de la Savoie et finalement tous les Capucins durent quitter le Valais (1).

Sur ces entrefaites, le Pape Clément VIII mourut et Paul V lui succéda sur le trône pontifical.

Le P. Augustin se décida de retourner à Rome plaider en faveur de la Mission de Thonon et du Valais. Mais une année s'écoula sans qu'il put exécuter son projet. Car le personnage influent et néfaste, dont il est parlé plus haut, était toujours à l'apogée de sa puissance. Il se contenta d'écrire en faveur de son œuvre si chère. Il rappelait au Pape la promesse, qu'il lui avait faite, comme cardinal, de favoriser l'œuvre des Missions de Thonon en tout et partout. Il en fit autant auprès de la Sacrée Congrégation.

Pendant ce temps, un clan s'était formé dans l'Ordre contre l'œuvre, la regardant comme peu conforme à la Règle et à l'esprit de l'Ordre. On objectait que les Missions continuelles, surtout dans les pays protestants, obligeaient les Capucins à se répandre habituellement dans le monde et à fréquenter les séculiers, ce qui les mettait en grand danger de perdre l'esprit religieux. En outre, ne possédant rien, ils pouvaient devenir à charge aux populations qu'ils évangélisaient (2).

(1) P. Pelletta, p. 211 et suiv.

(2) Truchet, p. 292.

Le P. Augustin n'eut pas de peine à réfuter leurs objections et à démontrer que l'œuvre de Thonon et du Valais était conforme à l'esprit de S. François. Il provoqua ses adversaires à ouvrir une enquête. Le Chapitre général nomma une commission qui étudia la question et la déclara très conforme à la Règle.

La Province de Lyon à laquelle était encore incorporée la Province de Savoie, y compris la Mission de Thonon et du Valais, continua l'œuvre des Pères Savoyards. Mais comme elle manquait de forces suffisantes, elle pourvoyait d'abord aux couvents nouvellement fondés et résolut bientôt d'abandonner l'œuvre de Thonon et du Valais.

Le P. Augustin se rendit de nouveau à Rome, se jeta aux pieds de Paul V, qui fit réunir la Congrégation du Saint Office. En leur présence, le Père fit l'historique de sa chère Mission, dévoila les manœuvres des hérétiques, déclara toute son œuvre perdue si la Congrégation ne se chargeait de la protéger. « Je suis, ajouta-il, prêt à subir n'importe quelle peine, si ce que j'affirme n'est pas la pure vérité et pour en avoir la conscience nette, je remets cette affaire entre vos mains. » Les cardinaux, vivement touchés de ces paroles, lui demandèrent, encore en particulier, maintes explications. Ayant ensuite fait venir le P. Procureur général, ils procédèrent à la nomination d'un Commissaire dans la personne du P. Paul de Césène de la Marche d'Ancône, alors Définitéur Général et futur Père Général de l'Ordre.

Le P. Augustin salua avec joie cette solution. Il obtint d'accompagner le P. Commissaire qui visita les trois diocèses de Sion, de Genève et de Lausanne, s'enquêta auprès des évêques, des gouvernements et des confrères qui avaient exercé leur ministère en Valais. Puis, muni de tous les renseignements, il en fit une exacte relation qu'il envoya à Rome. On se rendit compte alors que les plaintes du P. Augustin étaient justifiées et qu'elles restaient encore

bien en-dessous de la vérité. On vit que les éternelles discussions avaient causé beaucoup de tort à l'œuvre en l'interrompant et en la refroidissant, à la grande joie des hérétiques de Genève et des pays voisins.

Le P. Paul de Césène proposa et obtint la séparation de la Province de Lyon et de la Savoie ; cette dernière sous le vocable de Province des Missions de Thonon, allait désormais prendre un rapide essor.

Comme conclusion de la relation du P. Commissaire, la Sacrée Congrégation déclara l'œuvre de Thonon et du Valais bonne et conforme à l'Ordre. Elle la défendit contre les adversaires religieux ou séculiers et la recommanda au zèle et au dévouement des Capucins.

Après avoir payé pendant huit ans de sa personne en faveur de l'œuvre, le P. Augustin travailla encore durant cinq ans par la plume. Il entreprit trois voyages de Turin à Rome et finit par gagner sa cause qui était celle de la foi catholique. Notre pays lui devra une reconnaissance éternelle !

Les graves controverses qui agitaient l'Ordre des Capucins au sujet des Missions de Thonon et du Valais le divisèrent en deux camps, mus, l'un par l'amour du salut des âmes, l'autre par l'amour de l'observance stricte de la règle.

Mgr Adrien II de Riedmatten vit la répercussion funeste que pareilles divisions allaient causer aux Missions des Capucins en Valais. Pasteur zélé et plein de sollicitude pour son berceau, il alla chercher du renfort du côté des Jésuites. Leur chemin était frayé en Valais par les Capucins qui les avaient fait appeler dans une circonstance antérieure. Toutefois, dans sa prudence, l'évêque n'osa pas les faire venir tout de suite à Sion. Il leur confia une importante paroisse du district de Sierre, St-Maurice-de-Lacques (1).

(1) Grüter, p. 159.

Grâce au P. Maurice qui y séjourna pendant deux ans environ, le peuple de ce dizain témoignait d'excellentes dispositions en matière de religion. Le district consentit à recevoir les Jésuites. Mais comme l'évêque les avait introduits de son propre chef, au nombre de quatre, c'est lui qui dût probablement veiller à leur entretien durant les premiers temps de leur séjour. La prudence et l'habileté de ces religieux devaient conquérir l'approbation de tout homme bien disposé en faveur de la Sainte Eglise. « A l'heure présente, conclut le P. Pelletta (1), ils sont chargés de l'éducation de trois cents jeunes gens, issus des premières familles du Valais, alors qu'auparavant la jeunesse quittait le pays pour se rendre aux écoles de Berne, Genève et Zürich ».

(1) P. Pelletta, p. 211-222.

Dans le Haut-Valais

1. Appel des Capucins de la Suisse allemande.

Les Capucins avaient reçu la permission, signée de l'Evêque et du baillif, de prêcher librement dans tout le pays. Pour leur remettre les lettres en due forme, le Grand Vicaire, Abbé de St-Maurice, fit venir les Pères chez lui et leur dit : « Mes Pères, trois mois nous séparent du jour où, comme vous le savez, le peuple valaisan se réunira en assemblée générale pour décider quelle sera désormais sa religion : la papiste ou la calviniste. Nous n'avons plus à craindre de la partie inférieure du Valais. Mais il est nécessaire de porter les lumières de la foi dans les 7 dizains qui forment la partie supérieure. C'est à celle-ci qu'incombe la décision absolue, sans participation des autres gouvernements. Je vous engage donc à y introduire des Capucins de langue allemande pour éclairer cette partie de l'Etat comme l'autre. Si cela réussit, je ne doute pas que le peuple penchera du côté de la religion catholique et romaine » (1).

Séance tenante, il fut résolu que le P. Augustin se rendrait à Lucerne chez le Nonce apostolique pour obtenir un prédicateur allemand. Le Père accepta la mission, pour l'amour de Dieu, ignorant les obstacles qu'il avait à surmonter pour arriver à son but. Le Frère Balthazar de Pavie lui fut adjoint comme compagnon de route. En possession des lettres de créances de l'Abbé et après avoir reçu la bé-

(1) Hist. des Miss., p. 144 et suiv. ; P. Pelletta, p. 198 et suiv.

nédiction de l'Evêque, ils se mettent en voyage. Après deux jours de marche, ils arrivent au bas du *col de la Furka*. C'était vers la Pentecôte. Ils marchaient sans bas ni souliers, chaussés des seules sandales. Heureusement la Providence ne les abandonna pas. Ils quittaient le village, où ils avaient logé et dormi, de bonne heure pour se remettre en route. Ils avaient marché environ trois heures, lorsqu'ils furent rejoints par un guide, mis tout exprès à leur service par le patron de la dernière auberge, où ils étaient descendus. Voici ce qui s'était passé : Notre guide avait demeuré quelque temps en Italie et y avait appris à connaître les Capucins et à les aimer. Les voyant passer, il se rendit chez l'aubergiste qui lui dit : « Il y a deux Capucins qui veulent passer la montagne à l'heure qu'il est. J'en ai pitié, car s'ils vont plus loin sans guide, ils vont au-devant d'une mort certaine. Veux-tu tenter le passage avec eux ? S'ils ne te récompensent pas, je te récompenserai. »

Notre conducteur accepte, met ordre à ses affaires, se met en route et rejoint les voyageurs à la troisième heure de la nuit. Deux heures avant le jour, par un beau clair de lune, ils reprennent la marche. Le compagnon mangea bien, but mieux encore et les invita à en faire autant. Peu habitués à la montagne et encore moins aux copieux repas, les deux religieux ne suivirent pas son conseil. Ils eurent à s'en repentir. Ils n'avaient pour toutes provisions qu'un morceau de pain et un carafon de vin de la contenance de deux verres. Arrivés dans la haute montagne, ils sont contrariés par le föhn. La neige fond. Ils enfoncent à chaque pas jusqu'aux genoux. Ils font dans ces conditions une marche de quatre heures. Les forces viennent à leur manquer. Ils reprennent de la vigueur avec le peu de nourriture qu'ils ont. Le vent se fait plus impétueux, la neige plus molle, on enfonce jusqu'à la ceinture. Vers la vingtième heure, un nuage paraît sur le sommet. « Voyez-vous ce nuage ? dit le guide. Il apporte du vent et du brouillard et un

brouillard si épais que nous ne nous verrons plus les uns les autres tout en nous tenant la main. Courage donc ! Gravissons le sommet avant que le nuage s'abatte sur nous. »

A peine eut-il fait quelques pas que le P. Augustin glisse dans une crevasse. Les bras seuls sortent de la neige. A bout de forces et de courage, il dit à ses deux compagnons : « Continuez votre chemin ! Pour moi, c'est fini, je suis mort » Et le guide de lui obéir et de se sauver. Tandis que son compagnon lui répond d'une voix entrecoupée de sanglots qu'il ne l'abandonnerait pas. Le Père tâche de faire comprendre à son confrère qu'il doit se sauver. Il lui dit : « Tu es jeune et fort, tu peux facilement te sauver et être utile à mon âme en annonçant ma mort aux confrères pour qu'ils fassent des suffrages, tandis qu'en t'obstinant à rester auprès de moi, tu commets un véritable suicide. » Mais tout fut inutile, le Frère resta inflexible. D'après ce qu'il a raconté plus tard à des confrères et à des séculiers, ajoute le chroniqueur, il paraît qu'en ce moment j'avais le visage tout noir, comme si on l'avait teint. « Mon Père, me dit ce fidèle compagnon, pour l'amour de Dieu, encore un peu de courage ! Essayez de vous débarrasser de la neige. J'espère que Dieu nous aidera et nous sauvera. »

Dans ce triste état, je me souvins, dit le P. Augustin, de saint Charles Borromée, que nous avions coutume d'appeler à notre secours. Animé d'une grande dévotion et plein de confiance en lui, je l'invoquais de toute la ferveur de mon âme et lui disais que ce n'était que pour la gloire de Dieu et par esprit de devoir que j'étais réduit à ce triste état. Je le suppliais d'intercéder pour nous auprès de saint François, sans considération de mes manquements. Je priai ces deux grands saints de me sauver pour que je puisse continuer à proclamer leurs mérites et leur puissance.

A peine avait-il achevé mentalement cette prière que son

compagnon se mit à creuser la neige autour de lui. Car il était couché, la face dans la neige, ne pouvant mouvoir que les jambes. Enfin grâce à l'intercession de saint Charles, son ami parvint à le dégager. Il lui fit prendre un morceau de pain, imbibé de neige. Cela le ranima et le remit sur pieds. Puis les voilà de nouveau en route. Le guide les ayant vu venir, daigna les attendre.

Ils arrivèrent à *Réalp* vers les deux heures de la nuit, plus morts que vifs. Il pleuvait à verse et ils étaient mouillés jusqu'à la moelle des os. Cet endroit ne manquait pas d'auberges, mais l'obscurité empêchait de les découvrir. Soudain, après avoir exercé un peu leur patience, Dieu permit que le tenancier du principal hôtel, entendant des bruits de pas dans la rue, mit la tête à la fenêtre. « Par ici, voyageurs ! s'écria-t-il. Venez loger chez moi ! Ce n'est pas l'heure de rester sur le chemin ! » Le P. Augustin répondit qu'ils étaient bien voyageurs, mais si pauvres qu'ils ne pouvaient rien payer.

— Est-ce vous les Pères Capucins ? dirent-ils. — C'est nous.

Et voilà qu'il descend l'escalier, suivi de sa femme, de ses enfants, de ses serviteurs et de tous les gens de la maison. On nous porta littéralement dans l'hôtel, dit le P. Augustin, mais on nous défendit de nous approcher du feu et du fourneau. On nous fit coucher dans une couverture dite de « catalogne », très épaisse, sur un lit de plumes qu'on recouvrit d'une autre couverture. On nous porta ensuite à manger. Je ne sais ce qui l'emportait, de l'excellence des mets ou du bon cœur de ceux qui les offraient.

L'hôtelier remit encore au guide trois ducats, paiement de trois journées. Comme il ne put repasser la montagne à cause du vent et du brouillard, il dut séjourner encore cinq jours à l'hôtel. Le patron se chargea de tous les frais

pour l'amour de Dieu. C'est le guide lui-même qui le raconta aux Missionnaires, lors de leur retour en Valais.

Le Seigneur permit que le Père recouvrit entièrement ses forces et s'acheminât vers Altorf, premier couvent suisse qu'on rencontre en venant d'Italie. De là, il passa le lac sur une barque et aborda à *Lucerne*, (qui tient le premier rang parmi les cantons catholiques). Il avait été statué entre eux que lorsque le temps manquerait pour faire part aux autres cantons de faits qui pourraient leur être utiles ou contraires, Lucerne seul devait agir et avertir immédiatement les Alliés. Voilà pourquoi le P. Augustin s'était rendu en ce lieu.

Cette ville était de plus, le séjour des ambassadeurs d'Espagne et de Savoie et la résidence du Nonce, Mgr de Veglia, homme éminent et zélé. C'est lui qui remit en honneur les cérémonies ecclésiastiques dans les états soumis à sa juridiction, tant dans le clergé séculier que régulier. Le P. Augustin ne le connaissait pas de vue, mais bien pour avoir entretenu des correspondances avec lui en le mettant au courant de ce qui se passait en Valais.

Le Nonce embrassa le Père et le reçut avec toutes les marques de la plus vive sympathie. Mais, comme il ajoutait foi aux faux bruits qu'on avait chassé du Valais Capucins et ecclésiastiques, il l'aborda en ces termes : « Hé quoi ! mon Père, la foi est donc perdue en Valais, on n'y reconnaît plus l'Eglise catholique ? » Il fut bientôt tiré de cette inquiétude par le récit du P. Augustin et les lettres de créance qu'il lui montra de la part de l'Evêque et du Doyen (1).

A ce moment le conseil de Lucerne avait ouvert ses séances pour discuter sur la déchéance et le manque de parole des Valaisans. On avait été informé de la réception des ambassadeurs hérétiques à Sion, de l'alliance conclue avec

(1) Hist. des Miss., p. 144.

eux et de la sentence portée contre les Capucins. Plutôt que de subir un pareil affront, ils étaient prêts à déclarer la guerre au Valais. Le Nonce envoya aussitôt au conseil un messenger pour leur dire de suspendre leurs délibérations et de ne rien arrêter avant d'avoir entendu les Capucins qui venaient d'arriver du Valais. Les principaux d'entre les membres vinrent chez le Nonce. Le Père raconta ce qui s'était passé. Loin d'être chassés, les Capucins venaient d'obtenir la permission de prêcher librement dans tout le pays. Les députés avaient été mal informés par les ennemis des catholiques.

Il leur parla aussi de la fameuse conférence de Bex, leur exposa le but de sa venue, c'est-à-dire, pour chercher des prédicateurs allemands. Ils furent tous extrêmement satisfaits.

Là-dessus, le Nonce lui remit une lettre de recommandation pour le Définitoire des Capucins suisses, réuni à Baden et dont voici la teneur : « Il s'agit d'une affaire de si haute importance que nous pourrions exiger quatre prédicateurs, mais nous nous remettons à votre prudence, après que vous aurez entendu le Père. Veuillez vous entendre avec lui ».

Le conseil de Lucerne le fit conduire à *Baden*, accompagné du capitaine Fischer qui était porteur d'une missive pour le Définitoire : « Vous apprendrez, disait celle-ci, l'importance du service que vous rendrez d'abord à Dieu, ensuite aux cantons catholiques. Si jamais vous avez fait quelque chose d'utile, ce sera d'avoir fourni des prédicateurs en plus grand nombre possible. Ce sera là, le plus insigne bienfait que nous aurons reçu de votre Ordre ».

A Baden, l'envoyé des cantons fit un discours animé des meilleurs sentiments. Après qu'il eut parlé, les Pères Définiteurs se tournèrent vers le P. Augustin et dirent : « Vraiment, P. Pelletta, vous nous mettez dans un grand embar-

ras ; car la Province, nouvellement fondée, est pauvre en prédicateurs. Mais vous venez trop bien armé ».

Le P. Augustin se contenta de deux religieux : le P. André de Sursée et le P. François Schindeli d'Altorf. L'un et l'autre témoignèrent au P. Augustin leur plus profonde amitié.

On repartit pour le Valais, quoique le P. Augustin fut un peu indisposé par suite de l'accident de la Furka. Une foulure de nerf au-dessous du genou rendait sa marche difficile. Mais le désir de terminer sa Mission en Valais avant la diète générale le remplissait de joie et le soutenait dans ses fatigues.

Le P. Augustin et le P. André prirent le chemin de la Furka, tandis que le *Fr. Balthazar* et le compagnon du P. André prirent le chemin le plus court par le canton de Berne (1). Ils devaient annoncer en Valais le succès de leurs négociations. Le Frère de Pavie resterait avec les Pères Maurice et Sébastien.

Pour rentrer chez eux, ils devaient traverser les terres des pays hérétiques qui, par surcroît, étaient tous sous les armes, à la suite de l'escalade de Genève. Avant leur départ, le P. Augustin eut soin de leur conseiller de se débarrasser de tout bagage, de toute lettre surtout, et de ne garder que des objets de piété.

Arrivés à Oron, forteresse de la Savoie, occupée par les Bernois, ils sont saisis par des soldats, arrêtés comme espions, conduits à la citadelle et présentés au remplaçant du gouverneur absent. La femme du gouverneur était présente. L'ordre est donné de les fouiller à fond, d'examiner s'ils ne sont pas porteurs de lettres ou autres documents d'espionnage. Un objet les frappe, c'est le chapelet. La femme

(1) P. Pelletta, p. 201 et suiv.

du gouverneur réclame et obtient des renseignements sur le chapelet. En fouillant encore, on trouve une petite bourse en cuir qui contient une discipline de fer. — Voici l'argent ! dit un soldat. Mais à la vue de l'instrument de pénitence, il reste interloqué. — Pourquoi ceci ? fit la femme du gouverneur ? — C'est pour mâter la chair quand elle ne veut pas obéir à l'esprit. Nous la punissons et la ramenons au devoir moyennant ce petit instrument.

Toute émue, la femme de s'écrier : — Mais ce ne sont pas là des espions ni de mauvaises gens. Laissez-les passer. Puis, s'adressant aux Capucins : — Allez, dit-elle, continuez votre route et que la paix du Seigneur soit avec vous ! » Elle leur fournit des vivres et les deux confrères se remettent en chemin. Partout où ils s'arrêtent, même en pays hérétique, on leur fournit tout ce dont ils ont besoin. Grâce à Dieu, c'est ainsi qu'on agit ordinairement avec les Capucins, ces pauvres volontaires.

2. Les Missions du Haut-Valais.

Le P. Augustin ne voulut pas prendre le chemin de Berne pour rentrer en Valais, afin de ne pas s'exposer à un danger évident. Car on avait partout le signalement du Père Chérubin et du P. Augustin. Depuis la conférence de Bex, les hérétiques voulaient les saisir. C'est pourquoi le P. Augustin choisit le passage de la Furka.

Sur l'ordre du Conseil de Lucerne, un gentilhomme de ce canton les accompagna jusqu'aux dernières terres des cantons catholiques et pourvut à leur subsistance. Au pied de la montagne, il les quitta après les avoir confiés à deux hommes robustes, taillés en Hercule. Ils prirent le P. Augustin par le bras, des deux côtés, et le portèrent pour ainsi dire, sur la montagne qu'ils avaient à gravir. Ils les accompagnèrent jusqu'aux premières terres valaisannes.

« Jusqu'ici, dans notre guerre spirituelle, dit le P. Augustin, nous nous en étions tenus à de simples escarmouches. Maintenant les dizains supérieurs pourvus de prédicateurs, l'action allait s'engager sérieusement. Le P. André s'arrêta à Conches et le P. François s'implanta à Brigue. Ils y faisaient plusieurs sermons par jour et allaient de paroisse en paroisse. La grâce divine ne manqua pas d'opérer des merveilles dans le cœur de ces gens. Il est vrai que les prédicateurs étaient à la hauteur de leur tâche. Les paroisses s'estimaient heureuses de les posséder (1).

Nos Pères furent heureusement secondés dans leur tâche par les ambassadeurs des *cantons catholiques*. Ceux-ci connaissaient le travail intense que les protestants opéraient en Valais. Berne et les alliés venaient d'y faire parvenir une délégation. Les magistrats du pays, dont la plupart étaient acquis à la réforme, trompaient le peuple. Il fallait porter remède au mal et sauver la religion catholique dans ce pays.

Comme de mauvaises nouvelles arrivaient du Valais, on hâta le départ. Car on parlait d'en venir aux armes. Les représentants des V cantons (Uri, Schwytz, Unterwalden, Lucerne et Zoug) se mirent en marche. Ils avaient à leur tête Schürpf, maire de Lucerne. Ils passèrent la Furka et se trouvèrent le samedi soir 9 août 1603, à *Münster* dans le dizain de Conches (2).

Le lendemain après l'Office divin, Schürpf exposa au peuple réuni en grand nombre le but de leur arrivée. Il dit combien les cantons catholiques trouvaient urgent de chasser du pays le ministre et l'instituteur protestants qu'on avait installés à Sion, à l'encontre des lois du pays. Il fallait, par contre, soutenir énergiquement les Capucins. Le discrédit jeté sur ces religieux n'était qu'une

(1) P. Pelletta, p. 198 et suiv.

(2) Grüter, p. 75 et suiv.

intrigue pour atteindre les cantons catholiques eux-mêmes. Il faut que les Capucins puissent, sans autre, loger et circuler librement dans tout le pays pour prêcher, faire leurs exercices et célébrer l'Office divin. Il rappela au peuple qu'en octobre dernier, lors du renouvellement de l'alliance catholique, ses députés avaient promis, à la demande des VII cantons, d'exposer aux communes leur requête de faire bâtir dans le pays un couvent de Capucins. Mais il y avait lieu de craindre que rien n'avait été fait ; car les VII cantons avaient, quelques mois plus tard, reçu des dizains la nouvelle d'une résolution qui avait été prise, mais qui ne contenait pas un traître mot des Capucins. Puis la voix de Schürpf s'éleva véhémentement contre le faux bruit, colporté publiquement et impunément à travers le pays du Valais, même par des autorités, que les VII cantons nourrissaient l'espoir de se soumettre le pays. Il repoussa énergiquement semblables calomnies. Il protesta aussi avec énergie contre l'accusation que leur tournée à travers les dizains étaient contraire aux usages du pays. « Avant que la mauvaise herbe eût poussé dans le pays, dit-il, cela s'est passé souvent et sans contestation. Les cantons catholiques veulent une bonne fois, dit Schürpf, se rendre compte si le traité d'alliance a été lu et si leurs écrits sont communiqués au peuple. Différents incidents feraient plutôt craindre le contraire ».

Puis il engagea le peuple à rester fidèle à l'alliance, à ne tolérer dans le pays que la religion catholique, à infliger des punitions graves à quiconque tenterait d'introduire des nouveautés en matière religieuse ou d'envoyer les enfants aux écoles protestantes. Il fit ajouter à la formule du serment qu'ils voulaient, non seulement s'entraider dans la foi catholique, mais vivre et mourir dans cette sainte religion.

Tous les assistants, qui pouvaient être de 600 environ, témoignaient de leur attachement à la religion catholique

et jurèrent de donner leurs biens et leur vie pour la soutenir. Puis deux personnes présentes prirent une lance, la tinrent élevée et chacun devait, en signe de fidélité à la foi catholique, passer par cette porte improvisée. Ce qui fut fait par tout le peuple. Personne n'aurait osé s'y refuser sans craindre d'être mis en lambeaux par la foule.

En quittant Münster, les ambassadeurs catholiques furent escortés, un bout de route, par une compagnie d'environ 300 hommes. Tout le long de leur route, ils rencontrèrent des témoignages de prévenance et d'adhésion : à Reckingen, à Blitzigen.

Le soir, ils arrivèrent à *Ernen*. Ici, l'opposition commença à se faire sentir. Elle venait de la part des autorités et surtout de la part du banneret Martin Jost. Ceux-ci ne voulaient pas les laisser parler devant le peuple réuni. Mais, grâce à l'intervention de l'ancien bailli, Mathieu Schiner, qui avait, à cinq reprises différentes, dirigé les destinées du pays, les difficultés s'applanirent.

La population se réunit sur le cimetière, le 11 août, au nombre de 4 à 500 hommes. Après le discours, l'orateur lut le contenu du traité d'alliance. Et le peuple de faire remarquer qu'il n'avait jamais entendu parler jusque là de l'article relatif à la défense de la foi catholique. Les députés du pays paraissaient d'une mentalité douteuse et jouir de peu de considération. Ce qui frappa les ambassadeurs des cantons. Plusieurs parmi eux étaient des amis des Bernois ou des catholiques relâchés. Par contre, le peuple paraissait croyant et pratiquant, mais il ne put s'empêcher d'exhaler ses plaintes à l'endroit de ses autorités. Par contre, il appelait de tous ses vœux les Capucins pour faire front, sous leurs ordres, à toute innovation dans la foi. Il promit de soutenir l'ambassade catholique dans ses efforts. A son départ, la foule la fit accompagner de trois compagnies.

A *Mörel*, ils apprirent que des difficultés se dresseraient

bientôt sous leurs pas ; mais on les engagea à tenir bon dans leurs efforts pour arracher la mauvaise herbe.

A Naters, une foule immense les attendait malgré l'heure avancée. Le Curé leur fit un magnifique discours de réception. Une joie extraordinaire dut s'emparer de cette population, puisque le rapport dit que les envoyés catholiques furent littéralement assiégés et qu'on les supplia, les larmes aux yeux, de parler en présence de tous les habitants de la commune.

A Brigue, ils rencontrèrent les députés du Valais. Ceux-ci, à la nouvelle de l'arrivée des ambassadeurs catholiques, s'étaient réunis en diète. Les protestants et les conseillers, acquis à leurs idées, prirent les précautions pour empêcher toute relation des envoyés des cantons avec la population du lieu.

Le lendemain, le 12, les députés vinrent les prendre à l'église de Glis et ne les quittèrent que dans la salle d'audience à Brigue.

Les délégués des VII cantons se montrèrent indignés de voir des hérétiques siéger avec les autres conseillers du pays. Ils élevèrent la voix pour faire entendre leurs protestations, mais en vain. Le délégué de l'évêché, le sacristain Jacques Schmideisen, eut beau joindre ses protestations à celles des ambassadeurs et même quitter la salle, il ne put donner le change. Il était trop connu pour être le prêtre le plus léger et le plus dévoyé du pays. Il laissa, du reste, bientôt tomber le masque. De retour dans l'assemblée, il s'employa à débouter les députés catholiques de leurs revendications.

Schürpf et ses collègues eurent beau revenir à la charge et dire qu'ils venaient pour s'adresser au peuple qui était, avec les conseillers, cosignataire du traité d'alliance, qu'ils voulaient la paix et non la révolution, tout fut inutile.

Ces Messieurs rentrèrent à leur hôtel, peînés, en prenant

Dieu à témoin qu'ils déclinaient toute responsabilité de ce qui pourrait arriver.

Plusieurs des conseillers à la mentalité douteuse accompagnèrent les ambassadeurs à table et s'excusèrent en disant que les Capucins, par leurs « véhémentes » prédications, donnaient prise à toutes sortes de maux et d'excitations.

A ce moment, ils furent rejoints par les députés de Fribourg et de Soleure.

La diète fit comparaître l'ambassade, maintenant au complet, et lui exprima son étonnement de la voir arriver dans le pays sans avertissement préalable. Cette « immixtion » paraissait une nouveauté qui touchait de près à leur liberté...

Les ambassadeurs catholiques parvinrent quand même à pouvoir parler, le 13 août, à toute la commune réunie à l'église de Glis. Les députés du pays durent y prendre part, bon gré mal gré, mais à leur risque et péril. « Car, écrit à sa famille le représentant d'Uri, si nous n'avions pas inspiré à certains crainte et modération, on aurait bien fait baisser les actions de certains personnages huppés ».

Le 14, les envoyés catholiques étaient à *Viège*. Ils ne s'abouchèrent qu'avec une partie de la commune et les autorités. On les écouta avec bienveillance et reconnaissance.

A *Rarogne*, le peuple et les chefs leur témoignèrent la même sympathie qu'à Conches.

Le 15 août, ils firent leur entrée dans la redoutable ville de *Loèche*, où le banneret Barthélemy Allet, un ennemi acharné, les attendait. Notaire de profession, il n'épargnait aucune occasion d'attaquer les catholiques dans ses discours et ses écrits. Il tint tête à Schürpf et critiqua fort ses sorties contre les abus en matières religieuses. On promit de se tenir au traité d'alliance, mais en faisant des réserves au point de vue religieux. Les autorités de Loèche

prétendaient en disposer elles-mêmes à leur gré. Et pourtant, l'alliance catholique n'avait de sens que pour autant qu'elle défendrait les intérêts catholiques.

Tout autre fut leur réception à *Sierre*, le 17 août. A part quelques têtes échauffées qui prétendaient faire triompher leurs idées anti-catholiques, les habitants de l'endroit se sont bien montrés (1).

Cette randonnée des délégués catholiques ne facilita pas peu la besogne de nos Pères et joua un grand rôle à la diète de Sion le 18-20 août, comme il a été dit (2).

Après avoir contribué à faire triompher la cause catholique dans le pays et à la suite de l'intervention de la France (3) il est probable que les Pères allemands rentrèrent dans leur Province (4). En tout cas, en août 1603, des gens de Viège priaient les cantons catholiques de renvoyer le P. André en Valais (5). Ce désir ne put être exaucé qu'en octobre 1604.

Dans quelles conditions ont-ils travaillé en Valais ? Nous n'avons pas de renseignements directs de leur part, mais nous pouvons conclure ce qu'était leur vie par les données des journaux de cette époque. Les Chanoines accaparaient les meilleurs bénéfices et les entretenaient mal. Les autres prêtres, en partie des défroqués, faute de surveillance, se conduisaient mal dans les églises. Ils ne se faisaient pas scrupule de vendre des objets d'église, surtout des livres. A l'encontre des mesures qu'on envisageait d'une visite apostolique pour la réforme du clergé, les mauvais prêtres et leurs satellites suscitaient toutes sortes de difficultés. Oui, ils persécutaient même les laïcs pieux et

(1) Grüter, p. 82 et précéd.

(2) Ci-dessus, p. 107.

(3) Ci-dessus, p. 114.

(4) *Chronica prov.* p. 46.

(5) Grüter, p. 123.

zélés qui travaillaient dans ce but et, par le fait même, ceux qui favorisaient les Capucins « parce que ceux-ci osaient dire la vérité à notre clergé » (1).

La diète de Viège du 27 mars 1604, qui confirma celle de Sion, avait intimé à ses délégués l'ordre de recommander les Capucins dans les dizains et de leur donner entrée libre partout dans le pays. Les Pères savoyards avaient bien travaillé dans tout le Valais de langue française. Ils avaient eu partout d'heureux résultats. Mais leur origine étrangère donnait facilement occasion aux ennemis de les traiter de « traîtres » à l'égard du pays ou d'« espions de la Savoie » (2). Il fallait des Missionnaires du pays. Par suite, le 9 septembre 1604, les cantons catholiques demandèrent au Nonce de bien vouloir intervenir pour faire *envoyer de nouveaux Capucins de Suisse*, en Valais. Sa démarche aboutit. Le sort tomba sur le P. André, qui avait été rappelé, sur le P. Paul de Beron et sur le Frère François de Sulz (Würtemberg).

Le P. André se fixa à Viège. Il ne se contenta pas de se dévouer lui-même, il s'employa encore à attirer d'autres ouvriers dans le pays. L'Ordre des Capucins ne pouvant fournir un plus grand nombre de Pères, le canton de Lucerne envoya de ses prêtres séculiers dans le Valais. Ainsi on vit les Capucins avec des prêtres du canton de Lucerne, dont le premier fut Melchior Suter, travailler de concert dans le Haut-Valais.

Et dans quelles conditions ? Vivant d'aumônes, ils souffrirent de l'indigence et eurent l'occasion de jeûner et de faire pénitence. Les églises étaient dans un état pitoyable, vides et délabrées ; pas de missels, pas de chasubles convenables, pas de livres ni pour les prières, ni pour l'enseignement, pas même de chapelet. Les prêtres séculiers s'adres-

(1) Grüter, p. 109-110.

(2) P. Isidore Rudaz, II p. 182. (Archiv. prov.).

sèrent à Lucerne pour en avoir. Les Missionnaires n'étaient pas même soutenus par les autorités, dont la plupart étaient peu catholiques, plutôt disposées à les accuser d'être des espions et de chercher à les asservir (1).

Malgré tout, nos Missionnaires travaillèrent si bien et avec tant de dévouement qu'en 1606, M. Suter, curé d'Ernen, écrivait au Supérieur de la Province suisse, de bien vouloir conserver à la Mission du Valais le P. André qu'on menaçait de rappeler : « Qu'on envoie cent autres, écrivait-il, le P. André ne sera pas remplacé » (2).

Une lettre de ce bon P. André au colonel Rud. Pfyffer, du 29 octobre 1604, nous fait voir quelle était la mentalité de certaines gens à l'égard des Missionnaires et les affronts que ceux-ci eurent à souffrir. Peu avant l'arrivée des prêtres lucernois, le P. Maurice, de Savoie, exerçait, à Loèche, le ministère pastoral avec beaucoup de zèle. Pour se débarrasser de lui, ses ennemis apportèrent devant le juge un sac rempli d'habillements de femme, en soutenant qu'ils appartenaient au P. Maurice. Bien qu'on devinât de suite le but de cette accusation, l'affaire ne fit pas moins beaucoup de bruit et paralysa presque totalement l'activité du Père. Et cependant, malgré tant de travers, le Haut-Valais fut transformé, et en 1607 on vit beaucoup de ses enfants accourir jusqu'à Thonon pour gagner l'indulgence du Jubilé (3).

En 1628, à la prière des cantons catholiques et surtout du canton de Lucerne, la Province suisse envoya en Valais une *nouvelle escouade* de Missionnaires : le P. Bêat de Stans, le P. Désiré, valaisan, encore clerc, le P. Massé, de Muri, le P. Isaac et le P. Pierre, tous deux ressortissants de Baar, (Zoug), et le P. Pie de Waldkirch. Le P. André fut désigné

(1) Grüter, p. 125-126.

(2) P. Adrien Imhof : Blätter... Bd III, p. 145.

(3) Hist. des Miss., p. 170.

comme Supérieur de la Mission. Grâce au dévouement de ces Missionnaires, l'hérésie perdit ses dernières positions au profit de la vraie foi catholique (1) .

Mais l'année suivante déjà réservait une dure épreuve à la Mission. La peste faisait de nombreuses victimes en Valais. *Le P. Béat*, qui n'avait pas hésité à prendre la place des ecclésiastiques que la maladie avait atteints ou que la peur avait mis en fuite, mourait à Sion, le 7 juin 1629, victime de sa charité. Il était originaire de Stans, de la famille Grüniger et était entré dans l'Ordre à Fribourg-en-Brisgau en 1613 (2).

C'est peut-être pour combler ce vide que, le 23 mars 1630, le P. Procureur Général écrivait au P. Provincial suisse d'envoyer un confesseur en Valais.

3. Deux provinces rivales.

Mais les Capucins de Savoie, qui tenaient à conserver le Valais à leur Province, ne voyaient pas de bon œil augmenter le nombre des confrères de la province suisse.

Cette question fut débattue au Chapitre de la Province savoisiennne, où il fut décidé de pourvoir à tout le Valais et de renvoyer les Pères de la Province suisse. La question fut ensuite portée à Rome devant la Sacrée Congrégation, où il fut décrété « que chaque Provincial devait avoir ses Missions dans sa Province et non dans une autre ; que le Valais appartenait à la Province de Savoie et non à la Province suisse ».

En suite de ce décret, le Père Jean-Marie, Général, passant en Suisse pour se rendre au Chapitre provincial de

(1) Chronic. p. 109.

(2) Chronic. p. 130.

Constance, le 12 avril 1630, avait donné l'ordre au P. Colomban, Provincial suisse, de ne plus envoyer de Pères en Valais et de rappeler ceux qui y étaient. Les Pères suisses se le tinrent pour dit et rentrèrent dans leur Province. Mais le Nonce, qui avait dépensé plus de 30.000 florins pour cette Mission du Valais (1), en apprenant leur retour, fut fort irrité et menaça de les suspendre de leurs fonctions sacrées, s'ils ne repartaient de suite pour le Valais. Les Missionnaires, qui avaient quitté leur Mission par obéissance, supplièrent le Nonce de ne pas aller contre les décisions du P. Général et de ne pas mettre la brouille entre eux et leurs confrères de Savoie.

Rien n'y fait. Le Nonce les suspend. Les Pères en appellent à Rome et déclarent au Nonce qu'ils ne peuvent pas aller contre les décisions des Cardinaux et du Général. Les raisons qu'ils alléguaient pour avoir quitté le Valais étaient:

- 1) L'ordre du P. Général et de la Sacrée Congrégation :
- 2) Le P. Philibert, Provincial de Savoie, les avait menacés du bras civil, s'ils ne voulaient pas se retirer de plein gré ;

- 3) Le péril de l'hérésie en Valais était conjuré ; les dignes curés de l'endroit pouvaient suffire à la tâche.

Le Père Provincial suisse, de son côté, voyant que les Pères de la Savoie abordaient souvent à Sion, non dans l'hospice où logait le P. André de Sursée, mais dans des maisons particulières, pour revendiquer la Mission du Valais, avait résolu de la leur laisser ; d'autant plus qu'il y avait eu 23 décès dans la Province suisse (2) et que la Mission des Grisons demandait de nouveaux ouvriers. Il ne lui était possible de correspondre à cette demande qu'en renonçant au Valais.

(1) Chron. p. 142.

(2) P. Isidore, II, 186-187 (Archiv. prov).

Le P. André, longtemps missionnaire dans le pays, était du même avis et, vu son âge de 65 ans et les circonstances, il demandait son retour dans sa Province.

De son côté, Mgr Hildebrand Jost, Evêque de Sion, écrivait au P. Provincial suisse, en date du 6 juin 1631, et « le priait de ne plus envoyer de Pères suisses en Valais, mais de laisser ce pays aux Pères Savoyards, pour ne pas amener des confusions et des dissensions qui pourraient mal édifier, provenant du fait qu'il y avait des religieux tantôt d'une Province et tantôt d'une autre. Sion n'accordera pas, du reste, ajoutait-il, aux Pères suisses la permission de construire un couvent, comme elle vient de l'accorder aux Pères de Savoie, à qui elle est tant redevable » (1).

En effet, le Vénérable Chapitre et le Conseil général de la ville de Sion avaient décidé de construire un couvent aux Pères Capucins de Savoie, qu'on croyait versés dans les deux langues, ayant, du reste, bien mérité du pays depuis 30 ans.

En 1633, le Chapitre général des Capucins ratifia le tout et fixa la Furka comme limite entre les deux Provinces ainsi qu'il avait été convenu et arrêté par les représentants des deux Provinces suisse et savoyarde.

Le Nonce, de sa part, après différentes explications intervenues entre lui, le Père Provincial suisse et le Père Général, permit aux Capucins suisses d'abandonner la Mission du Valais, mais à la condition que les Pères de Savoie s'en chargeassent immédiatement.

En 1634, tout Sion, Evêque, Chanoines, habitants, et plus encore le Haut-Valais (2), demandent à grands cris à la Province de Savoie de leur fournir des Pères sachant

(1) P. Isidore, II, p. 188. (Archiv. prov.).

(2) P. Furrer. Manuscrit, (Couv. des Cap. Sion).

les deux langues. La Savoie est obligée de recourir à la Suisse pour avoir des Pères de langue allemande. Le Père Provincial et l'Evêque de Sion viennent, à leur tour, prier le Provincial suisse de mettre à leur disposition des prédicateurs allemands pour desservir le Valais. Mais la Province suisse fait maintenant la sourde oreille.

Toutefois, après dix ans, en 1645, Adrien III de Riedmatten revint à la charge. Il supplia le P. Sébastien d'Uri, Provincial, de lui envoyer un prédicateur allemand avec un autre confrère pour entendre les confessions, alléguant que c'était un devoir de sa charge de fournir des prédicateurs capables à son diocèse, de bien vouloir avoir égard à sa piété pour notre Ordre, de faire une exception en sa faveur. « La Province de Savoie, disait-il, n'était pas pourvue de prédicateurs allemands... »

Le Père Général lui-même, mis à contribution, ordonnait d'envoyer à Sion, pour 2 ans, le P. Pélage (12 mai 1646).

Ne pouvant que difficilement se priver des services du P. Pélage, la Province suisse envoie à Sion les Pères Albertin et Florian.

Le P. Provincial de Savoie remercie, mais il demande un autre Père à la place du P. Florian et de préférence le P. Pélage qui avait reçu pour cette Mission l'obédience du Père Général le 12 mai écoulé.

Ainsi, la province de Savoie continuait à desservir la partie allemande du Valais au moyen de confrères appartenant à la Province suisse. Lorsqu'elle ne pouvait l'obtenir directement du Provincial suisse, le Supérieur de Savoie faisait intervenir l'Evêque, comme dans les années 1649, 1678, on s'adressait au Père Général. Et quand celui-ci suppliait le Provincial suisse d'envoyer, pour l'amour de Dieu, des prédicateurs et des confesseurs allemands au Valais, il obtenait toujours gain de cause.

La Province de Savoie, en retour, à cause de la pénurie des religieux, envoyait en Suisse, tantôt trois jeunes clercs, en 1648, tantôt deux ou trois confrères pour apprendre l'allemand. Cet échange de confrères et de services dura jusqu'aux jours où les deux couvents du Valais passèrent à la Province suisse (1766) (1).

Adrien IV de Riedmatten, soucieux du bien des âmes, faisait appel aux Pères suisses, sans négliger de recourir aux Pères de la Savoie qui comprenait toujours le Haut-Valais dans la Province.

Informé du succès que les Pères avaient obtenu dans leur pays, le val d'Aoste et le Bas-Valais, il obtint du Provincial (1648) qu'ils vinssent aussi donner leurs exercices spirituels dans le Haut-Valais qui en avait grandement besoin. Pour la partie allemande, il pria d'envoyer le P. Désiré Plaschy de Loèche et le P. Ignace également du Valais (2).

(1) Chron. et P. Isidore, II, p. 193, 154.

(2) Hist. des Missions, p. 225; Grenat, p. 313, Archiv. de Valère, tir. 42.

Fruits des Missions

1. Pendant la grande croisade contre le protestantisme.

Si nous jetons un petit coup d'œil rétrospectif sur la grande croisade des premiers Capucins en Valais, nous constaterons qu'ils ont transformé le pays au point de vue religieux. Leurs successeurs, entrés dans leurs voies, n'auront qu'à suivre le sillon tracé dans des alternatives de revers et de succès.

Au second Jubilé de Thonon que le P. Chérubin avait obtenu du Pape du 1^{er} mai au dernier jour de juin 1607, on eut soin d'appeler des confesseurs français et allemands, car on vit accourir en foule des fidèles du Haut et du Bas-Valais. Ces mêmes Valaisans, ecclésiastiques et séculiers, qui paraissaient si froids et si indifférents lors du premier Jubilé en 1602, se signalaient au deuxième pèlerinage par leur piété et leur ferveur (1).

Ils s'étaient tellement attachés à leurs Missionnaires que, plus tard, ils accouraient jusque dans le Chablais et le Faucigny pour les écouter et demander le réconfort de leurs bons avis. Ils y demeuraient même des mois entiers auprès d'eux, tant était grand leur désir de perfection.

Ces campagnards valaisans à qui l'intérêt matériel ne laissait jadis pas assez de temps pour assister à la Messe les dimanches, on les vit, après le passage des Pères, assidus aux prédications, aux catéchismes et aux autres exer-

(1) Hist. des Miss. p. 171.

eices de la Mission. Pour satisfaire leur piété, d'aucuns quittaient leurs travaux, leur commerce, abandonnaient même leurs récoltes, leurs demeures des semaines et même des mois entiers pour suivre les messagers de la foi.

Des boiteux, des paralytiques, des infirmes se faisaient porter à l'église, des nourrices s'y rendaient leurs enfants sur la tête, sur les épaules ou dans leurs berceaux. Il y eut des serviteurs et des servantes qui renoncèrent à leur salaire, quittèrent même leur maître pour pouvoir assister plus librement aux exercices de la Mission (1).

2. Sous l'épiscopat d'Adrien IV (1646-1672).

Mgr Adrien IV de Riedmatten écrivit au P. Chérubin de Bourg-St-Maurice en Tarentaise, qui était alors Gardien du couvent de St-Maurice en Valais, trois lettres, l'une en 1645 et les deux autres en 1646. Il remercie et félicite lui et son compagnon du bien que leurs Missions errantes ou volantes, comme on les appelait, avaient procuré à son diocèse. « La dévotion renaît, écrivait-il, les églises sont réparées, les confréries érigées, les sacrements fréquentés, les erreurs, les superstitions et les abus abolis et extirpés, grâce au zèle des Missionnaires. »

Ce digne Prélat eut d'abord de la peine à faire admettre les Pères dans quelques paroisses et quelques villes du Valais. Il dut même user de rigueur. Ayant appris que l'Evêque voulait faire venir en Valais des Pères de Savoie, plus spécialement voués à la vie de Missionnaires, pour donner des exercices spirituels, attaquer l'erreur et extirper l'hérésie, certains messieurs influents, imbus des vieux préjugés semés par la Réforme et probablement encore protes-

(1) Hist. des Miss. p. 204.

tants secrets, agirent vivement pour entraver ce projet en voie de réalisation.

Mais l'énergique Prêlat passa outre. Le 18 octobre 1648, les dévoués Missionnaires entraient de nouveau dans le Diocèse pour y opérer bientôt de nombreuses et éclatantes conversions et renouveler l'esprit des paroisses.

Les hauts personnages qui, pendant trois ans, avaient si vivement travaillé à les faire exclure, furent eux-mêmes vaincus par la sainteté, le zèle tout apostolique de ces saints et savants religieux, dont ils devinrent les amis et les protecteurs empressés. Les premiers prédicateurs qui vinrent alors furent les Pères Honoré de Chambéry, Désiré de Loèche, Maxime, Alexandre, Théodule et Albert.

« Ornés de toutes les vertus et d'une éminente instruction, dit l'Evêque de Sion (1), ils ont extirpé le vice, rendu la paix aux consciences et opéré un bien immense dans mon diocèse » (2).

Après quelques jours de prédication et de catéchisme, le peuple y prenait goût à tel point, qu'il regardait les Missionnaires comme des anges ou des envoyés du Ciel. On aurait voulu les recevoir dans les paroisses avec les honneurs dûs aux Prélats, mais nos Pères le refusèrent constamment. Ils ne purent cependant pas empêcher le peuple de se porter au-devant d'eux et de se jeter à genoux sur leur passage.

Aussi, on conçoit la douleur qu'occasionnait leur départ. Dès que le Supérieur de la Mission montait en chaire pour le dernier exercice et faire les adieux, l'église retentissait de lamentations. C'était comme s'il avait prononcé un arrêt de mort ou la perte de leurs biens. On s'opposait à leur sortie de l'église ; les hommes tombaient à leurs pieds

(1) Archiv. de Valère : Adrien IV, t. 47-162.

(2) Grenat, p. 313.

pour les retenir ; les femmes et les enfants se prosternaient jusqu'à terre et pleuraient si amèrement que le cœur le plus insensible et le plus dur en aurait été touché. Ce deuil augmentait à mesure qu'approchait l'heure du départ. Ils ne pouvaient se résigner à quitter les Missionnaires et s'obstinaient à les suivre partout. Les prêtres eux-mêmes et les personnes de qualité ne différaient pas du peuple. Il fallait toute l'autorité des Missionnaires pour les obliger à se retirer chez eux. Le changement opéré dans les âmes était immense. Pour mieux l'apprécier, il faut tenir compte de la profonde dépravation de doctrine et de mœurs où les avaient plongés l'ignorance et l'hérésie. Ils revenaient de loin !

Ils commettaient les fautes les plus abominables sans scrupule comme aussi sans réflexion. L'ignorance et le vice avaient rendu ce peuple stupide et sans intelligence. Entichés de leurs coutumes dépravées ils étaient dans une situation morale pire que l'esclave. L'intempérance, la luxure, la vengeance, la magie, toutes sortes de superstitions sévissaient parmi eux d'une manière effroyable. L'erreur et la corruption étaient si générales que nos Missionnaires furent parfois obligés de faire abjurer publiquement l'hérésie à toute une paroisse. On a extirpé des maisons des particuliers plus de 2000 livres hérétiques, vrai tissu d'erreurs et de superstitions. La plupart étaient des in-folio et écrits en latin, français, allemand, italien. Ils furent brûlés par les Missionnaires. On en brûla plus de 500 l'année 1657.

A Leytron, la Mission fut prêchée en 1650. Voici un fait typique, qui nous fait voir à quel point les Missionnaires savaient inculquer dans les cœurs l'horreur du péché.

Un jeune garçon avait entendu dire aux prédications et aux catéchismes des Pères que, pour ne pas retomber dans le péché, il fallait fuir les occasions, éviter les personnes,

les lieux mêmes où l'on avait péché. Sa mère lui commanda un jour de se rendre en tel endroit pour affaire. Il s'excusa et avoua qu'il avait commis quelque péché en ce lieu et qu'il avait promis à Dieu et aux Missionnaires de ne jamais plus y retourner. Sa mère le pressait de s'y rendre. Pour vaincre ce scrupule, elle lui demanda si les Pères de la Mission n'avaient pas ordonné aux enfants d'obéir à leur mère. Le pauvre garçon, ne sachant à quoi se résoudre, s'adressa à Dieu et le pria en pleurant et gémissant, en présence de sa mère, de lui faire la grâce de mourir plutôt que de l'offenser. En achevant ces paroles, il expira. (1).

Ceux qui avaient été le plus opposés à la réception des Missionnaires dans les villes et les paroisses, furent les premiers à reconnaître leur aveuglement. Ils demandèrent pardon et avouèrent que, sans la Mission, ils étaient perdus. Ils brûlaient ce qu'ils avaient adoré.

3. Hommages posthumes.

La vue de ce changement a amené Mgr Adrien V de Riedmatten (1672-1701, et le premier magistrat du Valais à déclarer dans une lettre, datée de Sion en 1678, que Dieu s'était servi des Capucins pour assujettir le pays à son Eglise au commencement de ce siècle, comme aussi pour détruire le vice, dompter la tyrannie du démon, y faire fleurir la vertu et prospérer le royaume de Jésus-Christ.

De l'aveu des Missionnaires, le peuple valaisan semble avoir été plus touché de la grâce et témoigné plus de regret qu'aucun autre. Il y eut des pénitents si repentants, si pleins de componction, qu'ils auraient voulu se confesser publiquement ; d'autres se remettre entre les mains de la justice pour être punis exemplairement ; d'autres éclataient

(1) Hist. des Miss. p. 227.

en sanglots et s'imposaient eux-mêmes des pénitences rigoureuses. Ils s'acquittaient si consciencieusement de la restitution que plusieurs tombèrent héroïquement dans la pauvreté la plus extrême plutôt que de retenir le bien mal acquis. Ils préféraient s'exposer au danger de mendier leur pain que de perdre le ciel. Que dire de la réconciliation ? Elle s'est faite presque partout publiquement, ou dans les églises, sur les cimetières, dans les maisons de ville ou de commune. On vit des pères demander pardon à leurs enfants, des maris à leur femme, des maîtres à leurs serviteurs, des mauvais exemples qu'ils avaient donnés. « Je ne m'étends pas davantage, dit le chroniqueur (1), les merveilles que Dieu y a opérées sont si rares, si inouïes, que j'en suis moi-même surpris en les couchant par écrit ».

(1) Hist. des Miss. p. 229.

SECONDE PARTIE

L'Etablissement

L'ETABLISSEMENT

I

Couvent de St-Maurice

1. St-Laurent (1607-1637).

En considération des glorieux travaux et du zèle infatigable des Capucins et des succès qu'ils obtenaient dans le pays, le R^{me} de Grilly, Abbé de St-Maurice, et son Chapitre, aidés d'Antoine de Quartéry et de plusieurs autres notables, décidèrent de construire un hospice pour ces bons religieux. C'était en 1607, la troisième année d'Adrien II de Riedmatten. Cet hospice fut établi près de la vieille église de St-Laurent, à l'endroit où anciennement avait existé une maison de moines Basiliens, selon les uns, des filles du Carmel, selon d'autres (1).

En 1612, cette résidence fut transformée en couvent régulier (2). D'après Bérody (3) une nouvelle construction en 1612 serait devenue le couvent de St-Laurent. Il s'agira probablement d'un agrandissement ou d'un nouvel aménagement.

En tout cas, l'Abbé et le Chapitre de l'Abbaye de St-Maurice accordèrent officiellement, en 1611, aux Capucins l'usa-

(1) de Rivaz, p. 11.

(2) Hist. des Miss. p. 183.

(3) Bérody, p. 28.

ge de la vieille église de St-Laurent ainsi que d'un verger attenant, avec charge de l'entretenir. Ils se réservaient une chambre. En cas de départ des Capucins, tout devait revenir à l'Abbaye qui y remettrait un Recteur (1).

D'après le manuscrit du P. Herménégilde (2), l'Abbaye donnait à cette époque, chaque semaine, au couvent de St-Laurent deux prébendes de pain et deux de vin. C'étaient quatre miches de gros pain et huit pots de vin. Cela a continué jusqu'à l'époque de l'Abbé d'Odet. On chercha à faire continuer cet usage, mais inutilement, vu que c'était une aumône spontanée et qu'on ne pouvait pas prouver qu'elle fut due ni par promesse ni par aucun engagement. On appelait cette aumône double prébende parce qu'apparemment, c'était la double portion de pain et de vin qu'un chanoine recevait par semaine au temps où ces religieux vivaient séparés dans leur domicile privé en ville.

Mais de nouvelles tribulations vinrent inquiéter les Capucins de St-Laurent. Le voisinage d'un marais pestilentiel et les débordements du torrent de Vérolliez (appelé aujourd'hui le Mauvoisin) finirent par rendre ce lieu inhabitable (3).

« Là, dit le chroniqueur, les religieux étaient presque tous et toujours valétudinaires. Il y en avait souvent 10 à 12 d'alités » (4). Nous voyons par ces chiffres que le nombre des Missionnaires a considérablement augmenté en quelques années.

Ne pouvant plus subsister, les Capucins prirent le parti d'abandonner ce lieu pour retourner en Savoie (5) ; d'autres disent, d'après la tradition de la famille de Quartéry, pour aller se fixer à Monthey (6).

(1) Archives de l'Abbaye, t. 63.

(2) Couv. des Cap., St-Maurice, p. 5

(3) de Rivaz, p. 12.

(4) P. Herménégilde, p. 4.

(5) de Rivaz, p. 12.

(6) Notice sur Antoine de Quartéry, de Rameau, p. 14.

Ayant définitivement quitté St-Laurent, ils remirent les clefs de la maison au R^{me} Abbé qui en avait la propriété, prirent la croix, leur bâton, le bréviaire et leur ceinture et traversèrent la ville de St-Maurice. « On les laissa passer sans résistance, continue le chroniqueur, car ces religieux, tout bons qu'ils fussent, au lieu d'être utiles et commodes, étaient très incommodes et inutiles, parce que malades sans fin. Il fallait même envoyer du monde pour les secourir et les soigner ne pouvant le faire d'eux-mêmes. On était content d'en être débarrassé ; nonobstant on les regrettait sincèrement par rapport à leur vertu et grand zèle pour le soutien de la religion catholique » (1).

Antoine de Quartéry se trouvait absent de St-Maurice au moment de leur départ. Mais les Capucins le rencontrèrent en chemin, vis-à-vis du marais de Massongex. Notre pieux chevalier, désolé d'une pareille résolution, touché de leur dénûment et se souvenant du dévouement de ces religieux envers le catholique Valais, fit tant d'instances et de promesses qu'il les décida à rebrousser chemin et les reconduisit à St-Maurice dans sa propre maison (2).

En attendant qu'on fit de nouveaux arrangements, ils habitèrent une maison ayant appartenu à M^{me} Pernette Blanc (ou Franc) et qui, par droit d'héritage, avait passé au R^{me} Abbé et à ses frères. Elle fut remise aux Capucins. Pour plus de commodité, le chevalier et capitaine de Quartéry leur donna ensuite une maison voisine qu'il avait achetée de V^{ve} Jeanette Greyloz. Ceci se passait en 1637, la veille de Noël. La communauté des Capucins avait alors pour Gardien le P. Sigismond de St-Maurice, frère du chroniqueur Bérody, cité ici, et pour Fabricénius le P. Jean-Baptiste de la Roche, un des définiteurs provinciaux (3).

(1) P. Herménégilde, p. 4.

(2) de Rivaz, p. 12; P. Herménégilde, p. 4.

(3) Bérody. p. 156.

Quand même Antoine de Quartéry n'aurait pas ramené les Capucins de Massongex, il est probable qu'ils ne seraient pas allés plus loin qu'à Monthey, où ils avaient, à cette époque, de puissants protecteurs dans les familles de Vantéry, de Payerne, du Fays, etc.. Ce fut par Monthey que les Capucins entrèrent en Valais et commencèrent leur Mission. Toujours depuis cette époque, les Montheysans les ont aimés et estimés. « Ils souhaitent d'en avoir dans leur bourg, encore à présent », dit le manuscrit du P. Herménégilde (1) en 1772. D'après le nécrologe que le P. Herménégilde (2) a vu à la sacristie et eut entre les mains en 1770, dix capucins seraient morts durant le temps de leur résidence à St-Laurent.

2. Deuxième construction (1637-1693).

Avec l'agrément de M^{gr} l'Evêque et du R^{me} Abbé, (3), le 24 juin 1639, à l'approbation et aux applaudissements des magistrats du pays, réunis à Sion, les Capucins obtenaient la permission de construire un nouveau couvent en ville de St-Maurice, vers les maisons ci-dessus indiquées qu'ils habitaient provisoirement. Le 28 juillet, la commission envoyée par les hauts magistrats, vint visiter l'emplacement. Elle était composée d'Angelin Probus, Hans-Gabriel Werra, Etienne Kalbermatten et Etienne Courten, gouverneur de St-Maurice (4).

Pour faciliter la construction du nouveau couvent, Antoine de Quartéry céda le terrain nécessaire dans l'endroit où il se trouve aujourd'hui (5). Le couvent fut bâti attenant

(1) p. 4.

(2) p. 7.

(3) Hist. des Missions, p. 192.

(4) Bérody, p. 169.

(5) de Rivaz, p. 12.

à une église ou chapelle déjà existante et qui fut convenablement restaurée. L'église du nouveau couvent fut commencée en 1640 et la première pierre bénite par l'évêque Adrien III de Riedmatten (1).

Un vieux manuscrit trouvé par le P. Herménégilde (2) dit : « Antoine de Quartéry céda généreusement un lambeau de son pré, depuis le Rhône jusqu'au coin, non de la chapelle, mais de l'église qui touchait alors la voie publique et de la largeur de notre verger. Le reste de cet emplacement et du jardin fut payé par des aumônes ».

Une croix en bois, signe de la future construction du couvent, fut selon l'usage de l'Ordre, plantée en ce lieu, le 15 août 1639. Après les Vêpres de ce jour, la croix fut bénite par l'Abbé, puis portée en procession solennellement par les RR. PP. Capucins dans le jardin qui venait de leur être adjugé pour recevoir la construction du couvent et celle de l'église. Etaient présents à cette cérémonie, l'Abbé de St-Maurice, Antoine de Quartéry, donateur du fonds, André Moussy, Abbé de l'antique monastère de Sixte, M. Bernard Genoud, religieux, l'illustre baron de Vallon et sa suite, venus à St-Maurice en pèlerinage au tombeau des S.S. Martyrs, ainsi qu'un grand concours de fidèles de la ville et des environs (3). La cloche fut bénite le III^e dimanche d'août 1642, par l'Abbé d'Odet (4), et l'église consacrée par Adrien IV de Riedmatten, le 30 novembre 1656 (5).

On prit de l'ancien couvent de St-Laurent tous les matériaux qu'on put utiliser, excepté l'église et les murailles de l'enclos. Les autres murs furent démolis pour servir à ériger le nouveau couvent. L'Abbaye reprit le fonds et l'église (6).

(1) Grenat, p. 313.

(2) p. 6.

(3) Bérody, p. 170.

(4) Bérody, p. 175-190.

(5) Grenat, p. 313, (Archiv. de Valère Tir. 48).

(6) P. Herménégilde, p. 6., (Archiv. du couv. de St-Maurice).

Le buste en marbre noir du généreux donateur, Antoine de Quartéry, (1576-1641) fut placé dans l'église entre la chapelle, où il voulait être enterré, et la porte d'entrée. Il se voit encore, mais considérablement défiguré par l'incendie de 1693 et par des vandales modernes (1).

Cette chapelle, dédiée à Notre-Dame, dans l'église du couvent, était en construction en 1641, quand mourut Antoine de Quartéry, Capitaine royal, Chevalier apostolique, Bourgeois secret de Fribourg, Ami de S. François de Sales, Protecteur de la foi et des Capucins en Valais, leur Bienfaiteur et Fondateur à St-Maurice, le 31 août 1641, à l'âge de 65 ans et demi.

Il avait dit dans son testament : « Si les RR. PP. Capucins de St-Maurice ont terminé la construction de la chapelle qui doit être érigée en leur église, je désire y être inhumé, revêtu de l'habit de religion de S. François ». De fait, la dite chapelle n'étant pas achevée, il fut enterré dans le tombeau de famille, sous le clocher de l'Abbaye (2).

Outre son pré, Antoine de Quartéry donna encore une grosse somme pour construire le couvent et légua à perpétuité par un acte authentique malheureusement perdu dans l'incendie de 1693, la fontaine de sa cour (3). Cette eau servit à alimenter le couvent jusqu'à l'installation de l'eau de l'Abbaye.

Les descendants de ce grand bienfaiteur ont marché sur ses traces et continué à protéger les Capucins. Cette branche de la famille de Quartéry a malheureusement disparu. Le dernier rejeton mâle s'est éteint en 1880. C'était Edouard de Quartéry, major dans l'armée du Pape. Il fut le grand-père de nos deux confrères le P. Louis et le P. Barnabé de Cocatrix et le grand-oncle du P. Augustin de Stockalper.

(1) de Rivaz, p. 13, et Abbé Rameau : notice.

(2) Notice Rameau et papiers de famille.

(3) P. Herménégilde, p. 6.

3. Le couvent actuel (1693-1929).

En 1693 le couvent des Capucins fut incendié avec toute la ville de St-Maurice.

Voici, d'après les notes du P. Herménégilde (1), le récit de cette épouvantable catastrophe. Il l'a copié fidèlement d'un manuscrit, datant du 17 août 1696, du P. Pacifique de Vouvry, Gardien de ce couvent. Ce récit, dit le P. Herménégilde, est conforme à ce que j'ai entendu de nos magistrats qui l'avaient, par tradition, de leurs ancêtres.

Ce fut en l'an 1693, le lundi 23 février, vers les 10 heures du jour, qu'éclata l'incendie. Adrien V de Riedmatten était Prince-Evêque ; Pierre-François Odet, fils du curial Angelin, qui rebâtit l'Abbaye après le grand désastre, était Abbé de St-Maurice, et Jos. Kalbermatten de Sion, était gouverneur de l'endroit.

On avait négligé de faire une petite réparation au four qui se trouvait dans l'enceinte de l'Abbaye. C'est là que commença ce terrible incendie. Un vent violent, qui se heurtait contre les rochers et formait des tourbillons, dispersa le feu en tous sens et contre toute résistance. Bien qu'on ne manquât pas d'eau, vers les 2 h. de l'après-midi, toute la ville était en feu.

L'incendie se propagea avec tant de violence qu'on l'aurait cru attisé par la colère divine. Il détruisit une grange sur les rochers vers le château, passa à la chapelle sur le pont, qui fut brûlée, traversa le Rhône et consuma des granges, sur le territoire de Berne, appartenant à des messieurs de St-Maurice ; oui, des flammèches furent portées jusqu'au Pallud et mirent le feu à la ferme, pleine de bétail, de M. le curial Claude Odet.

(1) p. 10 et suiv.

Un des chanoines qui voulait sauver le saint Ciboire du tabernacle de leur église, fut enseveli, le Ciboire en main, par la chute d'une voûte. Toutes les cloches disparurent sans qu'on pût retrouver une once de métal. Toute l'Abbaye aurait disparu, si l'on ne s'était porté à son secours.

Le feu, ou mieux dit, la divine Providence, n'épargna que la maison d'Angelin Odet, curial, père de l'Abbé, la souste soit la douane habitée par M. de Preux, la maison d'école qui était un vieux château, l'église paroissiale et la cure. Tout le reste fut consummé.

Le château contenait une provision, soit un magasin de poudre. Le feu y pénétra vers minuit et fit sauter une bonne partie des murailles. Heureusement qu'elles n'écrasèrent pas le pont en tombant.

L'hiver était fort rude. L'on peut juger de la misère et de la désolation où furent plongés les habitants en quelques heures et des gémissements qui retentissaient en voyant leurs provisions et leurs demeures réduites en cendres. Plusieurs furent ruinés. D'autres se retirèrent en Savoie et en Suisse. On n'osait caresser l'espoir de voir jamais St-Maurice se relever de ses cendres.

Quant à notre couvent, le feu fut communiqué aux bardeaux du toit par les granges voisines. Il y avait de l'eau au couvent. On aurait peut-être pu se défendre. Mais pendant que leur demeure brûlait, les bons Capucins étaient tous accourus défendre l'Abbaye où le feu avait d'abord éclaté. Aussi put-il aisément accomplir son œuvre dévastatrice. On ne put sauver que le tabernacle, les vases sacrés, les voiles, les pavillons du tabernacle, les chasubles et une légère partie des livres de la bibliothèque ainsi que du linge de la sacristie.

On chargea ce que l'on put sauver sur un char et on le conduisit à Monthey, le lendemain, chez le noble Antoine de Vantéry, capitaine général et châtelain de l'endroit.

C'était un grand bienfaiteur du couvent, digne émule d'Antoine de Quartéry.

Où se réfugier maintenant ? On pensait que jamais plus le couvent ne se relèverait. En attendant que les Bourgeois de St-Maurice pussent respirer et prendre une décision au sujet de ces religieux que le zèle, la charité et le bon exemple avaient rendus chers et recommandables, Antoine de Vantéry leur offrit sa maison. Il ne croyait pas qu'on les aurait retenus à St-Maurice dans un tel chaos de misères et de confusion. C'est pourquoi il voulut les attirer à Monthey et fixer leur résidence à Outre-Vière, un peu sur la hauteur où la terre est très fertile. Les Capucins, pour le cas où on les aurait laissés partir de St-Maurice, y auraient été très bien placés, quoique un peu à l'ombre en hiver et trop éloignés du bourg pour visiter les malades. M. de Vantéry jugeait qu'ils étaient, du reste, tout aussi à leur place à Monthey qu'à St-Maurice, car dans cette dernière ville, il y avait déjà une communauté d'ecclésiastiques pour aider dans le ministère. C'est pourquoi il offrit deux cents pistoles de sa bourse pour bâtir un couvent à Monthey.

Cette proposition si charitable, si généreuse, fut cependant mal interprétée par certains esprits qui accusèrent le châtelain de Vantéry d'agir par haine contre St-Maurice. Mais la suite des événements prouva qu'on avait préjugé de ses intentions.

Les bourgeois de St-Maurice résolurent donc de garder les Capucins. En attendant que le couvent fut rebâti, M. de Preux les reçut chez lui et leur abandonna une aile de sa maison. C'est là aussi que se réfugia le gouverneur, pendant qu'on restaurait le château.

Les Capucins y demeurèrent jusqu'en décembre, c'est-à-dire neuf mois. M. de Preux les nourrit charitablement les premières semaines jusqu'à ce que le peuple des paroisses voisines leur eut apporté le nécessaire à leur subsistance.

Les trois ou quatre premières nuits après le désastre, une demi-douzaine de religieux couchaient dans une cave sous la cuisine du couvent. Les dalles de la cuisine avaient rendu deux services : celui d'arrêter l'incendie et celui de fournir la chaleur nécessaire à ce local où se réfugiaient les six religieux qui se cramponnaient à leur couvent et qui allèrent cependant plus tard rejoindre les autres confrères chez M. de Preux. Il est probable que la famille religieuse, ne pouvant plus mener une vie claustrale bien régulière, fut diminuée par le retour de quelques religieux en Savoie. La prudence le demandait, afin de n'être pas trop à charge à leur bienfaiteur, M. de Preux, qui les favorisa au-delà de toute expression. Un tel exemple de générosité infusa, sans doute, dans le cœur de ses descendants, les nobles et charitables sentiments que nous leur connaissons à l'égard de l'Ordre des Capucins.

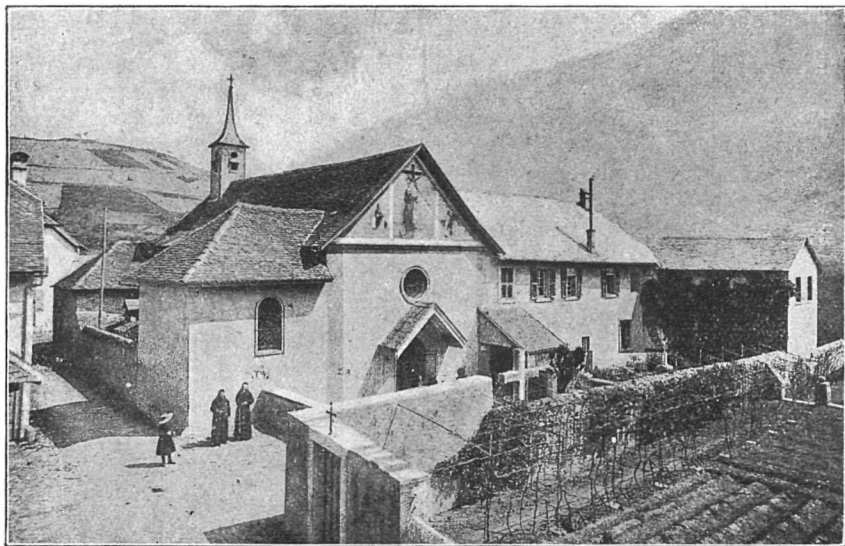
De la demeure de M. de Preux, les Pères allaient dire la Messe, prêcher, entendre les confessions tantôt à la chapelle St-Laurent, tantôt à l'Abbaye ou à l'église paroissiale. Ils se rendaient également dans les environs partout où on les demandait.

Réflexion faite, on résolut de reconstruire le couvent des Capucins non à Monthey, mais à St-Maurice et à la même place. En voici les raisons :

1° L'enclos, les fondements, les principaux murs existaient encore et n'avaient pas été détériorés au point de falloir tout recommencer.

2° Il y avait de l'eau. La source avait été donnée par les de Quartéry.

3° Les bourgeois de St-Maurice réclamaient comme un droit la faveur de garder le couvent des Capucins. Les Capucins, de leur côté, avouaient qu'ils devaient à la ville de St-Maurice cette marque de reconnaissance. Tout de suite, on se mit à l'œuvre. M. Antoine de Vantéry se montra un



Le couvent des Capucins de St-Maurice (Valais), le premier couvent de l'Ordre en Suisse romande

des bienfaiteurs les plus empressés et les plus généreux pour lancer cette entreprise et pousser l'ouvrage à bonne fin.

Comme les Capucins se plaignaient de n'avoir pas assez de place dans l'ancien couvent, on résolut de l'agrandir. On plaça la sacristie et la chapelle de la Sainte Vierge qui s'avançaient du côté du couvent, (vers l'entrée actuelle) de l'autre côté, c'est-à-dire, à l'ouest de l'église. On s'adressa à l'Etat qui paya l'expropriation d'une grange et d'un jardin pour refouler la voie publique qui longeait l'église. L'histoire conserva les noms d'un certain nombre de bienfaiteurs qui ont contribué à la reconstruction : Jean-Etienne de la Place (de Platea) de Sion et le grand bailli Jos. Ant. de Courten firent construire la voûte de l'église.

La ville de Sion paya le maître-autel 30 pistoles, c'est à dire, « la moitié trop » dit le chroniqueur et fit apposer son écusson.

Les balustres du chœur de la chapelle portent les armes de Fago, la chaire, celles de Mgr Adrien V de Riedmatten. Le bénitier, le banc de la famille de Quartéry, la voûte de la sacristie, chacune de ces choses porte les armes du bienfaiteur qui l'a donnée. L'autel de la chapelle de la Sainte Vierge fut donné par Pierre-François de Preux, ancien gouverneur de St-Maurice et placé le 22 mars 1695.

Ant. de Vantéry donna le grand tableau de la cène et celui de l'Annonciation sans compter l'argent qu'il fournit pour réparer le couvent. La famille de Quartéry donna le portement de croix.

Lorsqu'on transféra l'ancienne chapelle de la Sainte Vierge qui se trouvait vis-à-vis de la petite chapelle actuelle, on eu soin de transporter les corps des religieux qui y avaient été inhumés au nombre de sept, entre les années 1642 à 1691. Parmi tous ces corps décomposés, il

s'en trouva un entièrement conservé, couché au milieu des autres, la tête tournée contre l'autel, mais sans aucun autre signe distinctif. Planche, corde, habits, tout était pourri ; mais la chair était restée intacte, blanche comme de la cire et ne répandant aucune odeur. On fit appel à bien des familles pour en trouver le nom, mais inutilement. On transporta ce corps avec les dépouilles des six autres dans la chapelle actuelle, au commencement de novembre 1694 ; mais on le plaça à part, vers le midi, contre la muraille, un peu plus bas que le confessionnal. On le déposa comme on l'avait trouvé : on le couvrit d'une planche avant d'y jeter la terre.

Le 5 septembre 1697, on en fit l'exhumation. On le trouva moins bien conservé que la première fois. Ses membres étaient tous joints en leur ordre naturel, mais les chairs s'étaient rétrécies et jaunies. On le mit dans un cercueil en bois qu'on déposa au même endroit, dans la chapelle de la Vierge.

Les religieux présents à la translation des corps de l'ancienne à la nouvelle chapelle, conjecturèrent que ce corps, si merveilleusement conservé, devait être celui du R. P. Ignace Furrer de Viège, mort l'an 1657. Il avait été prêtre séculier, curé de Rarogne (1620-1623), curé de Viège (1623-1624), Doyen de Valère (1625-1630), Vicaire général de l'Evêque Hildebrand Jost (1627-1629), puis exilé à cause de son dévouement à l'Evêque en 1630. Il entra chez les Capucins et fit profession à la fin de la même année et mourut au service des pestiférés à St-Maurice en 1657. Homme savant, zélé, il était grand observateur de la sainte Règle et de la régularité religieuse.

On mura l'ancienne chapelle qui portait les armes des de Quartéry et des Francs, en y laissant un enfoncement pour le confessionnal du fond de l'église, à droite en entrant. Le local transformé devint au rez-de-chaussée le

parloir actuel et l'entrée du couvent et au palier supérieur la bibliothèque. La nouvelle porte du couvent est ornée du battant de l'ancienne, daté de 1647, donc taillé 50 ans auparavant par les ouvriers d'Antoine de Quartéry. C'était là un moyen de rappeler à la mémoire de ceux qui entrent le souvenir du grand bienfaiteur des Capucins.

La grande difficulté dans cette reconstruction était la pénurie des ouvriers ; car tout le monde construisait à St-Maurice. La ville fut assez rapidement relevée de ses ruines, vu que le feu avait laissé intacts de solides fondements, surtout là où les maisons avaient des terrasses et des voûtes. Ce qui porta à multiplier ces dernières dans la construction, principalement à l'Abbaye où tout fut voûté.

Le jour de la Ste Catherine, 25 novembre, de la même année 1693, les Capucins revinrent dire la Messe dans leur église, ajustée, selon les moyens, en attendant les nouveaux autels. Cinq jours plus tard, la veille de S. André, les Pères sortirent de l'appartement de M. de Preux pour revenir au couvent, où il n'y avait encore qu'une cuisine avec son poêle. Cette pièce servit tout à la fois de grenier, de cave, de réfectoire et de dortoir. Les Capucins couchèrent dans ce local, à terre, sur des paillasses, durant tout cet hiver qui fut très rigoureux. Malgré tous les efforts et tous les secours des bienfaiteurs, il fallut trois années entières pour reconstruire et mettre à point ce que le feu avait détruit en quelques heures.

Le couvent fut achevé en 1696. La même année Adrien V de ce nom et 6e de l'illustre famille de Riedmatten, consacra l'église et les deux autels.

Les deux grands baillis de Platéa et de Courten avec les gouverneurs des deux districts de Monthey et de St-Maurice, Jean-François de Riedmatten, de Loèche et Jean-François Allet accompagnèrent constamment Mgr l'Evêque de Sion durant son séjour à St-Maurice, du vendredi

au mardi. Ils le reconduisirent au château épiscopal de Sion. M. Pierre-François Odet, Abbé de St-Maurice, accompagné de ses Chanoines et de presque tous les curés des deux gouvernements, (St-Maurice et Monthey), assista Sa Grandeur dans l'acte de la dédicace qui eut lieu le 5 août. Les notables du district, de nombreux amis et bienfaiteurs du couvent prirent part à cette fête.

Lundi eut lieu la consécration de quatorze pierres d'autels portatifs et la confirmation d'un grand nombre de personnes. Le Prince-Evêque dîna au château, soupa à l'Abbaye et s'en retourna mardi matin visiblement satisfait.

« La fête fut des plus belles, sans aucun défaut ni mauvais mots, dit le manuscrit, et la table fut bien servie ».

La place gagnée par le déplacement de la sacristie permit d'agrandir l'ancien réfectoire où l'honorable dizain de Sierre, à l'instigation de son Capitaine Pierre-François de Preux, ancien gouverneur de St-Maurice, a fait construire le fourneau en pierre « du Valais d'en haut » l'an 1696. Sur le réfectoire où se trouvait autrefois une cellule et l'ancienne bibliothèque, on fit sept cellules et plus tard, l'infirmerie actuelle.

En rapprochant de l'église l'ancienne porte d'entrée du couvent, on gagna une belle place qui se prêta dans la suite à bien des abus, paraît-il, et qui, depuis 1868, est devenue le cimetière actuel.

C'est le sixième cimetière des Capucins à St-Maurice. Dix religieux furent enterrés à St-Laurent, sept à l'ancienne chapelle de la Ste Vierge (le parloir actuel), vingt et un dans la nouvelle chapelle, vingt et un dans le corridor qui longe le mur de l'église, de la chapelle à la sacristie, dix dans le couloir qui se trouvait entre ce corridor et la route et vingt enfin dans le nouveau cimetière aménagé par le P. Joseph-Alexis May, en 1868. Le P. Louis, enseveli en 1928, est le dernier de cette sombre nomenclature.

Couvent de Sion

1. Opposition et refus.

Après l'avènement d'Adrien II de Riedmatten au siège épiscopal de Sion, et surtout après la visite du P. Paul de Césène, les Capucins furent autorisés à rentrer dans le diocèse de Sion où ils occupèrent leur poste de Missions (1).

Mais le temps arriva où il fallut songer à fournir à nos Missionnaires un couvent dans le centre du pays. Ce qui fut facilement accordé à St-Maurice n'arriva que difficilement à Sion. « L'esprit huguenot qui régnait et dominait dans cette ville, faisait que les gens n'étaient guère disposés à trouver un local ou un terrain pour construire une capucinière » (2).

Mais lors de ses visites pastorales qui n'avaient pu se faire depuis bien des années, Monseigneur l'Evêque de Sion s'était rendu compte de la bonne disposition des esprits et du changement prodigieux opéré dans les paroisses par les Missionnaires. Il s'empressa d'en rendre compte au Pape.

Celui-ci lui répondit par l'entremise du cardinal Borghèse, le 10 mars 1607. Il l'engage à remplir le plus tôt possible la promesse qu'il avait faite depuis longtemps de construire un couvent de Capucins à Sion. « Car, disait-il, si pendant le peu de temps qu'ils ont passé, ces religieux vous ont

(1) Furrer I, p. 318 : Geschichte von Wallis.

(2) Archiv. de la Bourg. de St-Maurice par le Chne de Rivaz, fol. 507. P. Isidore II, p. 212.

rendu de si grands services, que ne devez-vous pas attendre de leur résidence fixe dans votre ville épiscopale. C'est là un bon moyen, à côté de bons prêtres, de déraciner complètement l'hérésie du pays » (1).

Mais la question n'avança pas pour autant. L'opposition protestante était encore trop puissante dans la capitale.

Est-ce en désespoir de cause d'arriver à établir un couvent à Sion, est-ce une manœuvre des hérétiques pour éloigner les Capucins de la capitale ou une autre cause encore, toujours est-il qu'à un moment donné on voulait les établir à Géronde. Le 23 mars 1619, le Pape Paul V écrivait à l'Evêque de Sion pour le charger de confier aux Capucins, qui exerçaient le ministère pastoral dans la contrée, le couvent des Pères Carmes de Géronde sur Sierre, et de répartir ceux-ci dans d'autres maisons de leur Ordre (2).

Mais ce projet n'a jamais été mis en exécution.

Le 24 janvier 1623, le Nonce suisse reçut de la Congrégation de la propagande, nouvellement érigée, sur les conseils du P. Chérubin (3), un décret qui lui ordonnait d'agir auprès du Procureur Général des Capucins pour faire augmenter le nombre des Missionnaires en Valais. L'ordre fut communiqué au Procureur qui chargea le P. Diègue, Préfet des Missions, de donner suite à cette demande.

En exécution de ce décret, on obtint des seigneurs de la ville de Sion qu'ils recevraient quelques prédicateurs Capucins pour prêcher et entendre les confessions. Mais ils ne consentirent point à leur accorder, pour le moment, ni couvent ni hospice. Les Capucins durent loger comme ils purent dans une maison séculière. Ils y produisirent cependant de si beaux fruits de salut que M. Jean Sertorius,

(1) Bull. capt. v. p. 136. — Truchet, p. 278.

(2) Bull. cap. V, p. 140.

(3) Hist. des Miss. p. 81-82.

Doyen de la cathédrale de Sion, affirmait dans une lettre, adressée au P. Benoît de Rion, datée de Sion le 21 avril 1623, qu'il n'y avait pas 300 communicants dans la ville à l'arrivée de ce prédicateur et qu'à la fin de son carême, il y en eut plus de 1500. Le Doyen fait ensuite l'éloge de leur prédication, note en particulier la conversion de six des principaux bourgeois qui ont abjuré l'hérésie (1).

2. Un hospice.

Sion manquait toujours de couvent de Capucins. Il existait cependant un hospice, habité par deux ou trois Capucins de la Province suisse, qui exerçaient leur ministère à Sion et dans la partie allemande du canton. Le P. André de Sursée travaillait, par intervalle, dans le pays, dès l'année 1604. Supérieur de la Mission allemande du Valais en 1628, il habitait encore l'hospice en question vers 1630.

L'Evêque de Sion désirait un instant procurer une résidence aux Capucins, en dehors de la capitale. En effet, Hildebrand Jost, se trouvant à Rome, écrivit à Sion, pour qu'en son nom, les Chanoines engageassent les Capucins missionnaires à résider à Loèche, et qu'on assistât, des revenus de l'Evêché, tous ces religieux occupés dans le diocèse. A son retour de Rome, il écrivait encore, le 10 octobre 1630, du Grand St-Bernard, où il était arrivé, qu'il voulait réserver la cure de Leytron aux Capucins, afin de les assister, comme dans le même but, il avait accordé aux Jésuites le Prieuré de St-Pierre-des-Clages (2) .

En 1631, on se décida enfin à construire un couvent dans la capitale. On stipula que la nouvelle construction serait

(1) Hist. des Miss. p. 185.

(2) Grenat, p. 261.

destinée aux Pères de la Province de Savoie, qui travaillaient depuis trente ans dans le pays (1).

En effet, le P. Philibert, Provincial de Savoie, était entré en pourparler avec le Nonce suisse, afin de procurer à nos Missionnaires un établissement dans la ville de Sion. Il avait envoyé, en 1623, dans le pays, le P. Charles que Sion désirait avoir et l'avait chargé de pourvoir à l'établissement d'un couvent dans cette ville (2).

Host Lors de sa visite en Valais en 1631, le P. Provincial supplia (Mgr Adrien IV de Riedmatten,) d'en faire la proposition aux seigneurs de la ville.

3. Attitude des catholiques sédunois.

L'Evêque et les Chanoines étaient d'accord ; mais il y avait de grands obstacles à surmonter de la part de quelques seigneurs hérétiques, partisans irréductibles des Bernois et des Genevois. Ils s'opposaient à l'introduction des Capucins et suscitaient des obstacles que l'on croyait insurmontables. Jamais on n'aurait pu vaincre ces difficultés sans l'énergique volonté des seigneurs catholiques, encouragés et soutenus par l'Evêque et les Chanoines de la cathédrale. Ceux-ci firent assembler le conseil général de la ville, qui décida à la majorité des voix, de donner asile aux Capucins à Sion. Ce point acquis, les conseillers firent une apologie pieuse et savante à la fois pour justifier la décision du conseil. Ils démontrèrent avec zèle et prudence au magistrat suprême, qu'il était absolument nécessaire de recevoir les Capucins dans la capitale. La tranquillité de l'Etat, l'intérêt de la religion catholique, l'honneur et la réputation du pays l'exigeaient. Il était, du reste, reconnu

(1) Chronic. prov. p. 110.

(2) Grenat, p. 261.

qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace pour extirper l'hérésie qui était une source permanente de division. Le meilleur moyen enfin de se justifier auprès des cours catholiques des soupçons injurieux d'hérésie dont on les flétrissait, c'était précisément de recevoir dans la cité épiscopale les religieux qui avaient travaillé, durant 30 ans avec un zèle infatigable, à étouffer l'hérésie et à conserver intacte et pure la foi dans le Haut et le Bas-Valais.

Parmi les signatures de cet éloquent et vigoureux plaidoyer et parmi les bons catholiques qui se signalèrent par leur zèle dans la circonstance, on cite spécialement les illustres familles de Montheys, de Riedmatten, de Kalbermatten, de Preux, de Supersaxo, de Valden. Le dévouement et la générosité que les membres de ces familles ont déployés les feront toujours regarder comme les défenseurs de la religion et les puissants protecteurs des Missionnaires Capucins qui n'ont ménagé ni efforts ni peines pour l'affermir.

Après la décision du conseil général de la ville, les chanoines, qui avaient offert depuis longtemps une place à bâtir pour notre couvent, la cédèrent par un acte authentique, daté du 1^{er} juin 1631.

« En considération des fruits abondants que les Capucins ont produits depuis 30 ans pour le salut des âmes, surtout dans la partie inférieure du Valais, comme aussi pour s'assurer des aides dans le ministère pastoral, le Chapitre, de commun accord avec l'évêque et après la décision prise par les nobles citoyens de Sion, de les recevoir chez eux, donne aux Capucins un pré, au fond duquel se trouve un rocher, attendant à la route de Savièze, pour y construire couvent, jardin et tout ce qu'il faut à l'usage de ces Pères, mais avec l'expresse condition que si jamais, ce que Dieu nous préserve, les Capucins venaient à quitter ce lieu, tout

reviendrait au Vénérable Chapitre, comme si la donation n'avait jamais eu lieu » (1).

L'Evêque bénit la croix et la fit dresser sur le fond donné par le Chapitre au commencement de juin 1631 (2).

Les principaux seigneurs de la ville se chargèrent de la construction et la poussèrent avec tant d'activité que le bâtiment fut bientôt à même de pouvoir loger les religieux (3).

(1) Archiv. du Couv. et du Chapitre de Sion.

(2) Chron. p. 109.

(3) Hist. des Miss. p. 189

Couvent de Brigue

1. Couvent éphémère.

On songea à établir une troisième maison de cet ordre en Valais, afin de multiplier le bien spirituel. A l'instigation du baron Gaspard de Stockalper, le 3 mai 1659, on bénissait la première pierre du couvent des Capucins de Brigue. Aussi généreux que riche, le baron avait fait les frais, ainsi qu'il en avait manifesté le dessein. Les autorités de Brigue avaient agréé la construction d'un couvent aux Rds Pères, le 18 novembre 1656, aux conditions suivantes :

- 1) Ils seront au nombre de six et autant que possible de langue allemande, qui est la langue de la contrée. Ils ne se mêleront ni des affaires spirituelles, ni des affaires temporelles de la république valaisanne.
- 2) On leur construira un couvent en un lieu sain et commode pour desservir la contrée et surtout Glis et Naters.
- 3) Les religieux se contenteront de ce qu'on leur apportera à la porte et ne feront pas de quête à domicile.
- 4) Ils ne recevront pas des donations testamentaires.
- 5) Le dizain peut les renvoyer (ou s'ils font bien) en augmenter le nombre et eux-mêmes peuvent aussi s'en aller si bon leur semble.

La permission de l'Evêque et du P. Général fut requise et obtenue. Le couvent fut construit. Les frais s'élevèrent à 32.000 francs de notre monnaie actuelle.

Comme le couvent de Brigue dépendait de la province de Savoie, il ne put être fourni en sujets allemands ; c'est ce qui le fit tomber assez promptement pour cause d'inutilité (1).

Mais voici que dès 1660, le bruit courait que l'Alsace allait former province à part et se détacher de la province suisse. Celle-ci, amputée de plusieurs couvents, pourrait enfin envoyer quelques-uns de ses religieux dans le Valais qui, du reste, avait toujours regretté le départ des Capucins suisses.

Ce bruit était parvenu aux oreilles d'un M. Jacober, docteur médecin, conseiller à Sarnen et père temporel des enfants de S. François en Suisse (2). Comme il s'intéressait vivement à la diffusion de l'Ordre, il proposa en 1725, à l'Evêque de Sion d'introduire des Capucins suisses dans le Haut-Valais. L'Evêque accueillit cette proposition avec bienveillance, mais le rendit attentif aux difficultés auxquelles elle se heurtait. Il était à craindre qu'on indisposerait les Pères de Savoie. Monseigneur lui conseilla donc de porter l'affaire devant le Chapitre général. Il pouvait l'assurer que, pour sa part, il optait pour les Pères suisses, s'il n'y avait pas de difficultés de leur part (3).

Mais quelque dix ans s'écoulèrent sans faire avancer la question.

Sur ces entrefaites, le Dr Jacober, qui avait conservé des amis en Valais, depuis les jours où il y pratiquait la médecine, s'aboucha avec le colonel Schinner d'Ernen. Celui-ci avait entendu raconter de ses ancêtres comment, le 11 août 1603, le peuple d'Ernen réuni sur le cimetière au nombre de 500, avait, de concert avec les délégués des cantons ca-

(1) Grenat, p. 314.

(2) Grenat, p. 377.

(3) P. Adrien Imhof, p. 147 : Walliser Blätter, Bd III.

tholiques, appelé de tous ses vœux les Capucins pour lutter, sous leur direction, contre toute innovation et faire front aux ennemis de la foi. Il écrivait le 5 avril 1734 au Dr Jacober de bien vouloir obtenir de l'Evêque et des Supérieurs de l'Ordre deux Pères Capucins et un Frère pour Ernen. On les chargerait du service de l'orgue, de la messe matinale et de l'instruction de la jeunesse, à côté des autres fonctions ecclésiastiques. Le curé Walpen, qui avait été jadis novice chez les Capucins, se déclara d'accord et promit d'aller à Sion trouver l'Evêque, après Pâques, pour régler la situation. Mais voici que l'Evêque tomba malade et mourut. L'affaire arrêtée traîna tant qu'un prêtre séculier occupa la place de chapelain à Ernen.

Le Dr Jacober jeta alors les yeux sur Münster. Il espérait avoir plus de succès. Le Doyen de Werra l'assura officiellement que l'Evêque saluait son entreprise et se déclarait d'accord, si les habitants de Münster le voulaient et si le Nonce ne s'opposait pas. Mgr Blatter écrivit lui-même, 16 septembre 1734, au Dr Jacober pour lui proposer d'entrer en relation avec le capitaine de Riedmatten, afin que celui-ci cédât aux Capucins la somme qu'il avait réservée pour la Mission des Jésuites en ce lieu. M. de Riedmatten accueillit la proposition avec beaucoup de prévenance. Il écrivit encore, 16 septembre 1736, au Dr Jacober qu'il voulait prêcher d'exemple en demandant lui-même un Père comme chapelain à Brigue dans sa maison où il demeurerait la plus grande partie de l'année. Cette initiative mit le Dr Jacober dans une grande joie. Ses plans semblaient enfin se réaliser. En même temps, le 20 mai 1736, le P. Provincial suisse demandait très poliment au Provincial de Savoie, s'il était vrai, comme le bruit courait, que les Pères savoyards voulaient abandonner à d'autres les missions du Valais, et s'ils s'opposeraient à la création dans le Haut-Valais, d'un hospice pour deux ou trois de ses Pères. Mais

il fut répondu que les Pères de Savoie n'avaient pas du tout l'intention de quitter le Valais. Quant à la question d'un hospice, on en parlerait au Chapitre provincial. Au Chapitre, l'octroi fut vertement refusé.

2. La chapellenie de Brigue.

Malgré tout, la Définition de la Province suisse résolut d'envoyer au capitaine de Riedmatten à Brigue, deux Pères, au lieu d'un Père et un Frère. Deux bons prédicateurs, pensa-t-elle, étaient appelés à faire beaucoup de bien à cette partie du Valais. M. de Riedmatten fut plutôt embarrassé de cet excès de condescendance. Il fit savoir qu'il n'était pas opportun d'introduire plus d'un Père et d'un Frère pour commencer, mais qu'il se promettait bien de faire augmenter ce nombre avec le temps. Il fallait procéder lentement. Il aurait aussi été très satisfait si le P. Aumônier avait pu le seconder dans sa correspondance en langue française et italienne.

Le P. Provincial, qui était alors le P. Benno de Stans, tâcha de le satisfaire de son mieux. Il demanda en même temps à l'Evêque de Sion la permission d'introduire ce Père avec son compagnon à Brigue. Il demanda pour ceux-ci l'autorisation de prêcher et la juridiction dans le pays, si l'on avait recours à ses services. Mais quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre de l'Evêque : « qu'il ne pouvait pas donner son consentement avant que la question fût réglée à Rome ». Les Pères de Savoie prétendaient en effet, que le P. Général ne pouvait pas permettre que des religieux de deux différentes Provinces travaillassent au même endroit.

Le capitaine de Riedmatten remarqua de suite qu'on avait circonvenu l'Evêque. Il soupçonnait quelques manœuvres, non seulement des Pères Savoyards, mais encore d'au-

tres religieux. Loin de se décourager, il s'adressa au P. Bonaventure, Général de l'Ordre, à Rome. Celui-ci délivra de suite, le 14 novembre de la même année 1739, des obédiences pour le P. Oswald de Zoug et le Frère Noë de Næfels. Dès que Rome eut parlé, l'Evêque ne tarda plus à donner son consentement, malgré l'opposition des Savoyards.

Le Dr Jacober écrivit alors à l'Evêque pour le remercier de tout cœur. Les deux confrères, le P. Oswald et le Frère Noë, furent reçus à bras ouverts par le colonel de Riedmatten à Brigue et par Monseigneur à Sion. Sa Grandeur les hébergea dans son palais. Ils ne parurent au couvent des Pères de Savoie qu'au soir pour souper. Ils y furent reçus amicalement ; mais on eut soin de ne pas toucher au point délicat.

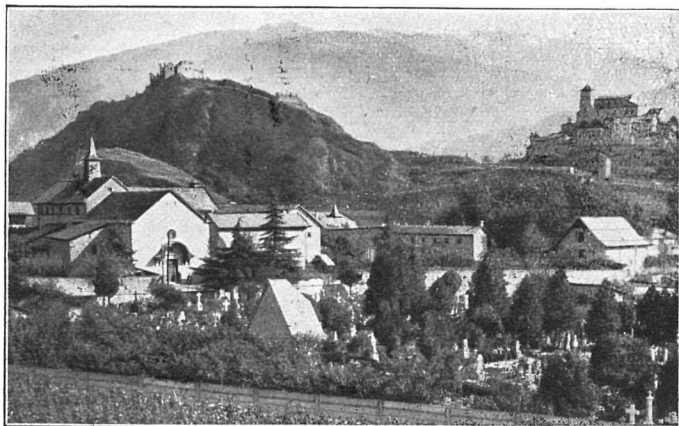
Le colonel de Riedmatten, heureux de posséder les Capucins, écrivit au Dr Jacober pour le féliciter de son entreprise et se féliciter de leur commune victoire. Il se promettait de n'être pas trop à charge aux deux religieux et de faire, à temps propice, augmenter leur nombre pour le plus grand bien des âmes.

M. Schinner d'Ernen écrivait pareillement au Dr Jacober pour lui donner des nouvelles des Capucins, le 2 avril 1740 et lui disait combien le sermon du P. Oswald à la saint Joseph, à Viège, avait plu aux fidèles. Le Père avait dû y retourner pour le lundi de Pâques, vu que le jour de la solennité il prêchait à Glis.

Mais cet enthousiasme n'était pas partagé par les autres religieux de Brigue. Ceux-ci désiraient voir les Capucins bien tranquilles chez M. de Riedmatten. Ils conspiraient même avec les Pères de Savoie pour les exclure de leur champ d'activité. Le P. Oswald l'avait bien remarqué. Voilà pourquoi, le 9 avril 1740, il écrivait au P. Michel, son

compatriote, secrétaire général à Rome, de prier le P. Benno, Provincial, de bien vouloir à son retour de Rome, passer par le Valais.

De fait, à Rome, le P. Sébastien, Provincial de Savoie, remit un écrit au Définitoire général, où il demandait qu'on interdît le Valais aux Capucins suisses. Il appuyait sa demande sur sept arguments que le P. Benno, Provincial suisse, se chargea de réfuter. Mais les Savoyards revinrent à la charge. L'argument principal était que les Suisses allaient contre la volonté de l'Evêque. Le P. Oswald démontra que cela n'était pas vrai, au moins pour ce qui regardait sa personne.



Le Couvent des Capucins de Sion (Valais)
A l'arrière plan la colline de Tourbillon (à gauche) avec les ruines du château féodal
et (à droite) l'antique cathédrale de Valère



Les résidences de Conches

Sur ces entrefaites, le P. Oswald prêcha la saint Jacques, patronale de Fiesch. De là il se rendit à Ernen, chez M. Schinner, qui soupirait après la venue du P. Provincial. Il y rencontra beaucoup de sympathie sans toutefois pouvoir saisir la mentalité de la population à leur égard. A Lax, M. Pierre Mangold offrait 500 livres, de son vivant, pour un établissement de Capucins en ce lieu et en réservait encore 300 après sa mort. Tout cela faisait que le Père Oswald était attiré dans la vallée de Conches et se dégoûtait de son poste de chapelain.

Dans l'exposition des faits et gestes d'Ernen et Lax, je suis le P. Adrien Imhof (1). Deux chroniqueurs ont, entre autres, relaté ces faits. L'un est anonyme et grand partisan des habitants d'Ernen qu'il défend à outrance, tandis qu'il fonce sur les Capucins à coups redoublés. L'autre manuscrit est signé du notaire Jean Imhof, juré et ancien châtelain de Niedergestlen et Lœtschen. Il date du 12 mai 1756. L'auteur, à la fin du récit, proteste de sa sincérité et de la vérité de ce qu'il écrit. Ce dernier chroniqueur est plus favorable aux Capucins.

Le P. Provincial, qu'on attendait, arriva. Il se rendit de Sion à Lax. Il trouva cette commune divisée d'opinions en ce qui regardait l'établissement des Capucins. Les anciens étaient pour les admettre ; les jeunes prétendaient qu'il ne convenait pas de congédier M. l'abbé Venetz pour faire place aux Capucins. Ils finirent par dire qu'ils discuteraient la question et en donneraient la réponse à la prochaine entrevue.

(1) Blätter aus der Walliser Geschichte, p. 144, Bd.

1. Résidence à Ernen.

Peu édifié de cette manière d'agir des Laxois, le P. Provincial alla se plaindre aux habitants d'Ernen. Il avait travaillé à Rome contre les agissements des Pères de Savoie, afin de leur assurer les services de ses religieux et maintenant il se voyait indignement éconduit. Il priaît, en conséquence, les autorités d'Ernen de bien vouloir se réunir et délibérer s'il ne leur serait pas possible de recevoir les Pères, pour quelques temps du moins, afin de n'avoir pas l'air d'avoir complètement échoué dans son entreprise.

Sur le désir du R^d Père, les membres de la commune furent convoqués à Ernen. Le délégué de Lax déclara que la majorité de sa commune ne voulait pas de Capucin. Pour ne pas congédier le P. Provincial de cette façon, Ernen s'ingénia à trouver un pied-à-terre pour ses religieux. M. Jost offrit la moitié de sa maison avec le jardin à Nieder-Ernen; M. Schinner mit à leur disposition sa maison et son jardin à Ernen, à Hengart-dessus. Ces offres permirent aux bourgeois d'Ernen de s'entendre et de tomber d'accord pour recevoir les Capucins chez eux, à bien plaire, mais à la condition que toute la paroisse consentit. Ce consentement fut en effet donné à l'unanimité. On jugeait que les Capucins seraient de plus grande utilité à Ernen, à l'église-mère, que dans une filiale, d'autant plus que la bourgeoisie s'offrait à fournir aux religieux tout le nécessaire.

Voici les conditions auxquelles la bourgeoisie attacha la réception de deux Pères et un Frère. Elles datent du 22 septembre 1740.

- 1) Une fois par mois, les Pères feront l'office pour les trépassés. En été, les jours de semaine, ils diront une messe matinière; les dimanches et fêtes, ils diront une messe basse après l'office paroissial.

- 2) Ils ne pourront recevoir aucune donation testamentaire, mais seulement des donations entre-vifs et des honoraires de messes qui devront être acquittés dans le pays.
- 3) Il ne leur sera pas permis de quêter, parce que la bourgeoisie s'offre à leur fournir le nécessaire.
- 4) Après chaque année écoulée, il sera libre aux Capucins de se retirer et à la bourgeoisie de les congédier.
- 5) L'approbation de l'Evêque du diocèse est réservée.

Le P. Provincial emporta avec lui ce projet à Stans, où le 5 oct. il apposa sa signature, suivie de celle de la définition. Un exemplaire de cette convention fut renvoyée à Ernen.

Le jour même de cette entente, l'autorité bourgeoisiiale d'Ernen, sur le conseil de l'Evêque du diocèse, écrivit au P. Général de l'Ordre pour lui faire part de la convention qui venait d'être conclue avec les Capucins de la Province suisse. La lettre manifestait la satisfaction que la population éprouvait de posséder des Pères de langue allemande plus aptes à leur rendre service que ceux de la Savoie. Ils étaient, du reste, éloignés de 15 heures du couvent le plus rapproché de cette dernière Province. Ils lui promettaient, pour finir, de montrer la plus parfaite bienveillance à l'égard de ses confrères.

Afin de donner plus de poids à cette lettre, le Définitoire provincial suisse adressa au P. Maximilien, Définitéur général, un rapport sur les travaux accomplis en Valais entre 1603-1740 par les Capucins suisses et lui recommandait de prendre la défense de la Province. Il fut répondu à la curie générale par l'entremise du P. Michel (de Zoug) qu'il y avait tout espoir de liquider le conflit avec les Savoyards et que le Père Maximilien défendrait énergiquement les intérêts de la Suisse.

En même temps, le P. Oswald apprenait du curé d'Ernen,

de Mgr Blatter et du P. Général lui-même que le P. Provincial de Savoie ne voyait aucune difficulté à ce que les Capucins suisses s'établissent en Valais. C'est là-dessus que l'Evêque leur accorda son approbation.

Toutes les formalités étant remplies, en novembre arrivèrent à Ernen le P. Gaudence comme Supérieur, le P. Oswald et le Frère David. Ils logèrent dans la maison offerte par le magistrat Schinner. On leur donna un Père temporel qui pourvoyait à leur entretien. Les revenus de la chapelle d'Ernenwald, cédés par l'Evêque, avec les libéralités de la Bourgeoisie d'Ernen devaient y suffire.

On vivait mutuellement satisfait, quand, malheureusement, le capitaine de Riedmatten, un grand bienfaiteur des Capucins, vint à mourir en 1741. Le P. Stanislas de Zoug qui avait remplacé son compatriote, le P. Oswald, chez M. de Riedmatten à Brigue, vint rejoindre ses confrères à Ernen et y rester depuis le printemps jusqu'en automne, sans faire mine de s'en aller. Son intention était d'aider ses confrères dans leurs travaux apostoliques. Car, conformément au plan de MM. Jacober, de Riedmatten et Schinner, ils avaient en vue d'étendre leur activité aux paroisses environnantes et d'arriver à se construire un couvent.

Mais les adversaires des Capucins de Brigue et de Conches remarquèrent fort bien que ceux-ci gagnaient du terrain et s'efforcèrent de les confiner dans la seule paroisse d'Ernen. Pour atteindre ce but, ils mirent tout en œuvre. Ils poussèrent les gens d'Ernen à se tenir à la lettre du contrat et à faire disparaître le troisième Père.

La commune d'Ernen, qui avait hébergé le troisième confrère, sans mot dire, pendant plus d'une demi-année, fit soudain savoir aux Capucins que la présence de ce troisième Père parmi eux était une violation du contrat et qu'elle ne le tolérerait jamais.

Les Capucins manifestèrent à M. Schinner le désir de rester tous les trois ou bien de s'en aller tous. A la prochaine assemblée communale, 4 septembre 1741, M. Schinner présenta une motion pour garder les trois Pères. Elle fut rejetée. On résolut de s'en tenir plus ferme que jamais au contrat. Là-dessus, voyant qu'il n'y avait pas d'espoir de gagner le Haut-Valais à leur cause, les Pères écrivirent à leurs supérieurs provinciaux une lettre où ils exposèrent leur pénible situation. Ils sollicitaient la faculté de se retirer honorablement maintenant, afin de n'être pas obligés de fuir honteusement plus tard.

La proposition des Capucins de s'en aller ou de rester tous les trois aurait été faite aussi à M. le curé Walpen. Celui-ci, brisé par l'âge et les infirmités, désirait les garder tous pour le soulager dans ses fonctions sacrées. Il s'offrit à payer lui-même le vin du troisième Père et promit d'engager le village de Steinhaus de subvenir aux besoins du Père si la bourgeoisie d'Ernen consentait à le garder. Le Père, de fait, resta quelque temps encore à Ernen.

Une circonstance vint favoriser les Pères Capucins. Au mois d'avril 1742, une fièvre maligne emporta le curé, son domestique, sa servante, le bailli Schinner, sa sœur, le châtelain Sigristen et nombre d'autres bienfaiteurs des Capucins. Ceux-ci se dévouèrent généreusement durant l'épidémie. En reconnaissance, la bourgeoisie d'Ernen les laissa tranquilles pour un certain temps.

Au mois d'août 1742, les Pères Oswald et Stanislas furent remplacés par les Pères Reginald de Zoug et Didace de Fribourg.

En automne, arriva de France le nouveau curé, Marcel Schinner. Les Capucins lui offrirent leurs services et le curé les accueillit avec beaucoup de bienveillance. « On se promet réciproquement plus de beurre que de pain », dit la méchante chronique anonyme. De fait, cette belle harmonie

ne dura guère. L'année suivante, (1743) il y avait déjà des frottements entre séculiers et réguliers. Des parents défiants auraient écouté aux portes des malades et entendu un Père engager le moribond à faire une donation envers sa communauté. Puis le supérieur se serait mis à quêter importunément. Ce qui aurait indisposé les gens.

En 1744, le P. Gaudence, supérieur, fut remplacé par le P. Victorin de Zoug. Mais ce changement ne correspondit pas à l'attente qu'on s'était imaginée. Le nouveau supérieur commença son administration en exigeant un rendement de compte de M. Schinner. Les rentrées s'élevaient à 658,25. Il avait dépensé la plus grande partie de cette somme pour les Pères et remit le reste au capitaine Sigristen, nouveau Père temporel.

Le 1^{er} mai, le peuple se réunit pour élire les députés à la diète. Les Capucins, résolus de quitter Ernen pour se rendre à Lax, firent proposer à l'assemblée d'avoir à se décider, dans la quinzaine, s'ils voulaient, oui ou non, leur construire un couvent. S'ils n'étaient pas décidés à le faire, ils quitteraient Ernen où des ennemis tramaient leur expulsion. Ceux-ci avaient même répandu des écrits contre eux ; ils interprétaient tous leurs actes en mal. Ce qui les attirait à Lax, c'était le fait que M. Venetz était décédé et qu'ils désiraient occuper la chapellenie ; ils en avaient obtenu la permission de l'évêché. L'assemblée d'Ernen répondit que le terme, laissé à leurs délibérations, était trop court. Il fallait attendre jusqu'après la diète, vu qu'en attendant les Capucins étaient logés convenablement.

2. Résidence à Lax.

Qu'arriva-t-il ? Pendant que les députés siégeaient en diète et que le peuple assistait aux Rogations, les gens de Lax vinrent à Ernen, et en deux jours ils transportèrent

Capucins, victuailles, meubles et bagages à Lax, avec des chevaux et des traîneaux.

A leur retour de la diète, les députés furent plus étonnés de la manière de procéder dans cette affaire que du départ des Capucins. Ils prirent, d'accord avec la bourgeoisie d'Ernen et consort, les résolutions suivantes :

1) de faire rendre les objets que ceux de Lax avaient emportés ;

2) de s'opposer énergiquement à l'établissement des Capucins à Lax comme étant contraire aux intérêts de l'église paroissiale et contraire aux dispositions des Abscheids de 1577 et 1613. On résolut de recourir à l'Evêque et au bailli. Celui-ci conseilla à ceux d'Ernen de reprendre chez eux les Capucins. L'Evêque leur écrivit de laisser les Capucins vivre d'aumônes à Lax jusqu'en automne. Il s'occuperait alors de liquider cette question.

Ceux d'Ernen ne furent pas satisfaits de cette décision. Ils réunirent 10 juges, de Brigue, Mörel, Münster pour liquider l'affaire des Capucins. Mais le bailli François-Joseph Burgener les déclara incompetents dans cette affaire qui relevait du tribunal ecclésiastique. Toutefois ce tribunal laïc ne donna pas moins tort aux Laxois sur toute la ligne. Nouveau recours à l'Evêque qui les renvoie à l'automne.

Le 8 septembre 1744, le Nonce intervint pour soutenir les Capucins contre les gens d'Ernen. De longues explications eurent lieu. Le Nonce, pour finir, inclinait à laisser partir les Pères. Mais ceux-ci et les Laxois lui annoncèrent que plusieurs communes, et même des gens d'Ernen, désiraient les garder. Comme ceux d'Ernen réclamaient d'urgence le départ des Pères, ils furent cités à comparaître devant le Nonce. Ceux-ci se refusent, alléguant que cette citation était contraire aux lois du pays, par lesquelles personne ne pouvait être attiré hors du pays en première instance.

Ces explications interminables entre les communes d'Ernen, de Lax, l'Evêque, le bailli et le Nonce durèrent deux ans. Voyant que leurs démarches entre les Laxois et les Capucins n'aboutissaient à aucun résultat, les entêtés habitants d'Ernen prirent un parti extrême. Ils se coalisèrent avec ceux de Müllibach, Nieder-Ernen, Binn, Ausser-Binn, Steinhaus, Belwald pour marcher sur Lax, afin de forcer cette population à congédier les Capucins. Ils arrivèrent à Lax au nombre d'environ 200 hommes armés d'épées, de fusils et de toutes sortes d'instruments : échelles, haches, crocs.

Comme il s'agissait de sévir contre des personnes consacrées à Dieu, on eut soin d'indiquer à ceux qui allaient prendre part à cette expédition d'un nouveau genre, toutes les précautions à prendre pour ne pas encourir l'excommunication qui s'attache à quiconque porte une main violente sur un prêtre.

Le 14 janvier 1746, la troupe entière marche sur Lax. Le juge Fabien Schinner entre dans le logis des Pères et les prie de se retirer de bonne grâce. Ceux-ci répondent qu'ils ne peuvent quitter leur poste sans lettres d'obédience de leurs supérieurs. Les autorités s'interposèrent. Mais comme on ne pouvait amener les religieux à quitter leur maison, les partisans d'Ernen dressèrent des échelles, montèrent sur le toit, armés de haches et de crocs. La cheminée vole en morceaux ; elle est précipitée dans la cuisine. Le toit est découvert. Ardoises et poutres tombent à droite et à gauche ; les fenêtres volent en éclats. Les religieux délogés veulent prendre la direction de la montagne. On les oblige à dévaler vers la plaine. Une escorte de 20 fusiliers les accompagne jusqu'à la frontière de la commune. Valentin Guntern de Fiesch se vanta ce soir-là, au souper, servi à la maison de commune à Ernen, d'avoir accompagné le Père Supérieur et de l'avoir consolé en lui reprochant tous les

méfais des Capucins durant 5 ans et en l'accablant d'injures. Le Père n'avait rien répondu, sinon qu'il fallait pardonner à lui et à ses confrères. Il l'avait congédié, à la frontière, en l'invitant à se comporter ailleurs un peu mieux qu'il ne l'avait fait à Conches. Puis les fusiliers s'en retournèrent et les Pères se rendirent à Grengiols.

Les envahisseurs, après la sortie des religieux, pénétrèrent dans la maison, brisèrent vitres, fenêtres, portes, serrures afin de la rendre inhabitable. Quelques objets de piété furent portés à la chapelle, d'autres foulés aux pieds. Ils pénétrèrent ensuite dans la cave, profitèrent du vin et des fromages qui s'y trouvaient et pillèrent le reste. Vers les 4 heures du soir, le cortège s'éloigna au milieu des cris et des insultes à l'adresse des Laxois et des Capucins et se dirigea sur Ernen, où un souper fut servi à la salle de commune, aux applaudissements de tous ceux qui étaient présents. Le curé Schinner et le chapelain Niederberger participaient à cette fête et écoutaient édifiés les récits des actes héroïques de leurs ouailles.

Fabien Schinner arriva une petite heure avant les Pères à Grengiols. Sachant que ceux-ci voulaient s'arrêter là, il engagea le conseil de l'endroit à ne pas les recevoir, mais à les expédier plus loin, comme des coquins et des vauriens. On refusa de suivre son conseil. On hébergea les religieux quatre à cinq jours, d'où ils partirent pour Niederwald.

L'Evêque jeta l'interdit sur tous ceux qui avaient pris part à cette expédition contre les Capucins. Il défendit aux prêtres et aux Jésuites des environs de les absoudre. La fête de la Purification se passa sans que les congréganistes pussent recevoir les sacrements. Les deux Schinner, le curé d'Ernen et le recteur de Fiesch furent cités à l'évêché pour donner des explications. Le magistrat Mangold s'y rendit aussi et expliqua les choses de façon à excuser les uns et

les autres. Quel en fut le résultat ? Ceux d'Ernen durent réparer les dommages causés, tandis que les Capucins avaient à se rendre au couvent de Sion, en attendant la décision du Nonce.

Or, voici que de Lucerne deux messagers vinrent apporter au bailli, de la part du Nonce, une sentence d'excommunication. Le bailli refusa de la communiquer, alléguant son incompétence. La lettre fut remise à l'Evêque ; mais comme elle n'était pas adressée à son nom, Monseigneur refusa de la faire transmettre. Il s'ensuivit que l'excommunication ne fut pas publiée ; l'on en resta à l'interdit de l'Evêque.

3. Le départ des religieux.

Peu après, 24 janvier 1746, l'Evêque retira aux Capucins, qui n'avaient pas jugé à propos d'aller à Sion, leur juridiction. Après avoir séjourné de janvier à la fin juin à Niederwald, les Pères Capucins rentrèrent en Suisse. Le village de Bodmen, le 1^{er} décembre de la même année 1746, avait demandé à héberger les Capucins, l'Evêque s'y opposa. Il pria même le Nonce de ne plus prêter l'oreille à de telles supplications.

D'après la chronique du partisan d'Ernen, le Provincial suisse aurait lui-même désapprouvé la manière d'agir de ses trois religieux. « Ils ne demandaient conseil qu'après avoir fait les sottises », aurait avoué au curé de Mörel (Gertscher) un Père venu à la fin de leur séjour à Niederwald pour enquêter sur les lieux.

On peut résumer l'histoire de ces démêlés en quatre points :

I. Le Dr Jacober avant tout, puis MM. de Riedmatten et Schinner ensuite, ont trop insisté pour faire venir les Capucins et à en augmenter le nombre.

II. Les Pères Capucins de leur côté, sont aussi allés trop vite en besogne.

III. Les adversaires des Capucins, que des décrets pontificaux nous empêchent de dénoncer plus clairement, se sont efforcés dès le commencement d'entraver l'œuvre des Pères Capucins de la Suisse et de les empêcher de s'établir dans le pays et d'y faire du ministère comme dans le reste de la Suisse. Ils avaient un but ; et ils l'ont atteint.

IV. Les fidèles de la paroisse d'Ernen se sont prêtés à faire ce que l'on voulait faire d'eux. Une fois aveuglé et fanatisé, le peuple va aux extrêmes.

Cette curieuse équipée des Conchards, qui toujours se sont vantés de leur catholicisme autant que de leur bravoure, a donné lieu à cette épigramme, qui est devenue un dicton valaisan : « Conche se dit catholique, mais chasse les Capucins », *Gomesia catholica, sed expulit capucinos*.

4. Autres tentatives infructueuses.

Il y eut encore plusieurs fois des tentatives d'établir les Capucins dans le Haut-Valais, sans jamais aboutir. En 1860 on offrit un hospice pour les Capucins à Goppisberg. On leur assurait 400 fr. en argent, puis le bois, maison et jardin, le lait, etc. Il ne fut pas donné suite à cette demande.

En 1867, une nouvelle offre est faite pour recevoir trois Pères à Viège ou à Glis. L'entretien et les moyens de sustentation restaient à convenir. Lorsque l'année suivante la question fut proposée à l'Evêque, celui-ci sans la réprouver, se permettait de douter du succès de l'entreprise. Il confia à M. Mengis, doyen d'Ernen, le soin de traiter avec le P. Provincial. Il n'en résulta rien.

En 1913, une nouvelle proposition vint de Viège. Mais les

négociations restèrent en chemin et n'aboutirent à aucune conclusion.

En attendant le couvent de Sion compte toujours un certain nombre de Pères allemands qui vont porter régulièrement aux paroisses du Haut-Valais le bienfait de leur apostolat.

Démembrement des Provinces

1. Evolution.

Le Valais, allié à la Confédération, voyait son nationalisme grandir. Il devenait de plus en plus suisse.

La langue, les us et coutumes particulières à la Suisse rapprochaient de plus en plus les habitants du Valais de ce dernier pays et les détachaient peu à peu de la Savoie qu'ils regardaient comme un pays étranger. C'est ce qui explique la sympathie et les préférences grandissantes des Valaisans pour les Capucins de la Province suisse.

A maintes reprises déjà, la Suisse avait fourni des aides aux Missionnaires savoyards, surtout pour la partie allemande du canton. Mais les temps allaient venir, où le Valais romand à son tour devait recevoir des Pères de la Province suisse.

Les Supérieurs des Capucins suisses trouvèrent du reste des encouragements et de puissants appuis auprès des autorités du pays et même parmi les religieux valaisans qui avaient fait profession dans la Province de Savoie (1).

Il nous reste de cette époque une note du P. Joseph qui écrivait à un autre confrère, sous le Provincialat du Père Pélage, élu en 1661. Il est dit : « La Province suisse tend à s'élargir du côté du Valais. Les Valaisans, du reste, ont regretté le départ des Capucins suisses. Ils les redemandent à cause de leur nationalité. A la séparation de l'Alsace de

(1) Chron. provinc. p. 488 et suiv.

la Province suisse, qui ne manquera pas d'arriver, il faudra jeter le trop plein de la Province sur le Valais, si les Pères de Savoie sont d'accord » (1).

Sur ces entrefaites parut un homme qui s'employa activement à faire triompher la cause de la Province suisse en Valais. C'était le Dr Jacober, médecin de Sarnen. Il avait habité le Valais auquel il ne cessa de montrer son attachement. Il jugeait à propos que cette terre du Valais, du Haut-Valais surtout, qui avait été arrachée à l'hérésie calviniste par des Capucins suisses et conservée par leurs soins à la foi catholique, devait être attribuée à la Province suisse.

En 1725, le roi de France travaillait à séparer les couvents des Capucins d'Alsace de la Province suisse. Malgré les objections soulevées par les cantons catholiques, il fit renvoyer tous les Pères et les Frères qui n'étaient pas du pays. C'est alors que le Dr Jacober écrivit à l'Evêque de Sion, François-Joseph Supersaxo, pour lui proposer de substituer les Capucins suisses aux Capucins savoyards.

L'Evêque de Sion répondit que c'était bien son désir ; mais que ce changement se heurtait à de nombreuses difficultés. On pourrait difficilement amener la partie supérieure du Valais à construire un couvent. Quant à exclure des deux couvents existants les Pères de Savoie, ce serait se heurter à des résistances soit de leur part, soit de la part des séculiers. La Province suisse, de son côté, ne pourrait fournir des Pères français en suffisance pour occuper les deux couvents, tandis que quatre à cinq Pères allemands suffissent à la besogne. On risquerait, en outre, d'offenser le duc de Savoie, roi de Sardaigne. Au reste, les mérites de ces Pères sont notoires, depuis les jours où le pays,

(1) P. Isidore, p. 194 : extrait des archiv. provinc. & Chron. prov. p. 457, 488.

menacé de l'hérésie qui a envahi les cantons voisins, fut sauvé par eux.

Après avoir obtenu cette réponse de l'Evêque de Sion, le Dr Jacober écrivit, sans autre, au P. Martinien, Provincial suisse, que l'Ordinaire de Sion et les Valaisans préféreraient les Capucins suisses aux Savoyards ; qu'il aurait suffi d'avoir l'assentiment du duc de Savoie pour arriver à ce changement.

La question ne traîna pas moins en longueur. Il fallait mettre d'accord les Pères de Savoie, l'Evêque de Sion, la République du Valais, le Nonce apostolique et le R^{me} Père Général.

La manière, du reste, dont avaient été traités les précédents Missionnaires dans le Haut-Valais, le peu de reconnaissance qu'ils avaient recueillie et finalement leur renvoi du pays pesaient toujours comme un pénible souvenir.

Sur ces entrefaites le Haut-Valais avait reçu des Capucins suisses à Brigue en 1739, à Ernen en 1740.

Ces acomptes, accordés au Haut-Valais, n'empêchaient pas la question du changement de Province de suivre son cours. La présence des Pères suisses en Valais tendait plutôt à en faire hâter le dénouement. Deux Pères valaisans demandaient, en 1765, au plus fort de la mêlée, à faire partie de la Province suisse. Le Supérieur suisse s'engageait à les accepter, pourvu que les formalités fussent remplies.

Vers 1765, on parlait de constituer une custodie indépendante pour le Valais, Fribourg et les autres parties de la Suisse française. La question fut un moment agitée entre Mgr Ambuël, Evêque de Sion, et les représentants des deux cantons. Elle ne reçut pas de solution.

2. Intervention de l'Evêque et de l'Etat.

La même année 1765, le gouvernement du Valais intervint et proposa à l'Evêque de congédier les Pères de Savoie et de créer des couvents suisses. On discuta la proposition. Elle parut juste. Vers la fin de cette année, l'Evêque de Sion pressentit celui de Lausanne. Celui-ci l'approuva et fit part de la nouvelle décision au gouvernement de Fribourg qui s'en déclara satisfait. Mgr de Montenach s'offrit à faire des démarches auprès de la province suisse (1).

L'Evêque de Sion, de son côté, proposa au P. Provincial suisse l'incorporation intégrale des deux couvents du Valais à la Province suisse et promit de l'assister en tout. Il soumit ensuite la question au Nonce, puis au Souverain Pontife qui chargea le P. Procureur de l'Ordre de la faire traiter au chapitre général.

Les Savoyards s'efforcèrent d'empêcher cette séparation en faisant intervenir l'ambassadeur de France.

Le P. Provincial de Savoie suppliait le P. Provincial suisse de leur laisser les deux couvents du Valais. Celui-ci répondit qu'il se comportait passivement dans toute cette question, mais il engageait en 1766, les Savoyards à réfréner leurs langues qui s'abandonnaient à des imprudences.

Tout se passait à huis-clos jusqu'au jour où l'Evêque de Sion eut exposé officiellement l'affaire au Pape et proposée à la Diète de 1765. Les patriotes furent d'avis que l'Evêque fit lui-même les démarches voulues.

La séparation fut prononcée par l'Evêque le 15 avril 1766 à Sion, et à St-Maurice la semaine de Quasimodo de la même année.

(1) P. Isidore, II, p. 195. Archiv. prov. & Chronic, p. 488.

L'acte d'union des deux couvents à la Province suisse fut signé à Sion le 12 octobre (1766) par les deux commissaires délégués de la même Province. Par le cinquième article de cet acte, la ville de Sion s'engage à faire les frais de réparation et de manutention des toits du couvent de la ville (1).

Le bref apostolique, accordé de vive voix le 8 février 1766, ne fut publié qu'en janvier 1767 par Olément XIII (2).

A la diète suivante vinrent à Sion, de la Savoie, un Définiteur, un Custos, un Conseiller avec un Gardien pour demander des indemnités. Mais la Diète décida tout simplement de les renvoyer du Valais.

Comme les Savoyards ne cessaient d'accabler les Valaisans d'ordres et de citations, l'Evêque de Sion fit hâter l'exécution de ses décisions. Le Ministre général de l'Ordre, de son côté, déclara que la séparation avait été faite d'une manière légitime et imposa le silence aux Savoyards. Enfin ceux-ci, en 1768, reconnurent les nouvelles limites et promirent leur bonne amitié. (3)

Les motifs principaux, allégués pour détacher les deux couvents de la Savoie et les unir à la Suisse, étaient les suivants :

- 1) Unir les forces catholiques de la Suisse contre les hérétiques.
- 2) Les Pères suisses connaissant mieux nos mœurs, nos us et coutumes et notre caractère seront plus à la portée de nos populations et partant leur feront plus de bien.
- 3) La Province de Savoie ne possédait pas suffisamment de Pères connaissant l'allemand, qui est la langue d'une grande partie du canton.

(1) Grenat, p. 409 ; Archiv. de Valère, t. 43.

(2) Bull. Cap. 8, p. 366.

(3) Chron. prov. p. 489.

Autres motifs secondaires : les Pères de Savoie ne s'occupaient guère que des retraites et des grandes Missions. Ils refusaient de remplacer les curés, de desservir les paroisses et de s'adonner aux simples missions du dimanche, etc.

On avait groupé, à un moment donné, au couvent de Sion, les vieillards et les impotents. Il avait plus l'air d'un hôpital de la Province de Savoie que d'un couvent de Missionnaires. On y avait aussi installé une fabrique de drap pour la Province de Savoie. 1)

Le pays devait être fort mal desservi par les Capucins de ce temps là.

3. L'agrément du pays.

La séparation prononcée, les Pères suisses prirent possession des deux couvents avec d'autant plus de joie qu'ils en avaient été longtemps refoulés.

On laissa aux confrères la liberté de s'incorporer à la Province suisse ou de rentrer dans les couvents de Savoie.

La famille réunie en Chapitre entendit la lecture des conditions fixées et acceptées par l'Evêque de Sion en son nom et comme délégué des Patriotes et de la Province suisse. Par suite, quinze confrères, tous Valaisans, optèrent pour le couvent de Sion (2).

A *St-Maurice*, et dans le Bas-Valais, longtemps gouverné par le Haut-Valais, les Pères suisses n'étaient pas vus d'aussi bon œil qu'à Sion. C'est pourquoi on fut plus tenace

(1) P. Isidore II, p. 211, cité du P. Herménégilde : archives du Couvent de St-Maurice.

(2) Id. p. 196 : archiv. prov.

à défendre les Pères de Savoie. Une lettre vigoureuse écrite par Mgr Ambuël aux Messieurs de St-Maurice, nous en fournit la preuve. Le Prélat affirme que c'est pour de bonnes raisons qu'il a remercié les Savoyards. Il regrette amèrement les murmures et les plaintes outrées qu'ils ont fait parvenir à Rome et à la Nonciature.

Messieurs de St-Maurice répondirent, le 3 mai suivant (1766), qu'il n'était pas juste d'attribuer à tout le Conseil le fait de quelques-uns de ses membres. D'autre part, ils regrettaient sincèrement les Pères savoyards. On ne saurait les empêcher de témoigner leur estime et leur reconnaissance à l'occasion de leur départ.

Au reste, un Prélat si doux et si affable ne saurait prendre ombrage de leurs sentiments à l'égard des Pères savoyards sans préjudice pour l'affection filiale qu'ils devaient à lui-même. Ils aimeraient mieux n'avoir pas de Capucins que d'en avoir qui n'auraient pas leur confiance.

On ne sait si cette lettre polie et respectueuse a pu donner satisfaction au bon Evêque Ambuël (1).

Les Messieurs de *Monthey*, très attachés aux Capucins, s'étaient, paraît-il, en cette occasion, laissés tromper par des semeurs de discordes et étaient enclins à admettre une erreur qu'on faisait circuler à cette époque. Le gouvernement du Valais, d'accord avec l'Evêque et les Chanoines, aurait obtenu du Pape Clément XIII, par l'intermédiaire du Nonce en Suisse, que les couvents de Sion et de St-Maurice fussent démembrés de la Province de Savoie, pour user de représailles envers le duc de Savoie qui avait fait attribuer, par le Pape, à l'Ordre de St-Maurice et Lazare (en Savoie) tous les biens que le St-Bernard possédait en Italie,

(1) P. Isidore II, p. 195, 196, 213. Archiv. de la ville de St-Maurice, fol. 507.

lors de la séparation des religieux valaisans de cette congrégation, d'avec les valdôtains.

L'Evêque de Sion a dû réagir fortement contre ces suppositions et ces allégations gratuites. Monseigneur écrivait donc, le 28 avril 1766, à Messieurs de Monthey :

« Me croiriez-vous si peu affectionné à ma patrie, si contraire à vos intérêts et si éloigné des devoirs du bon pasteur, que de vous enlever, sans de fortes raisons, des ouvriers évangéliques auxquels vous paraissez si fort attachés, et de leur en substituer d'autres qui ne vous paraissent moins capables que par un aveugle préjugé ? Que ne puis-je, Messieurs, vous faire lire dans mon cœur ! Vous ne désapprouveriez pas si indécemment ma conduite ; vous ne croiriez pas si facilement ceux qui vous persuadent que je n'ai entrepris la séparation des RR. PP. Capucins qu'avec précipitation, sans discernement, sans raison plausible... Vous me rendriez, au contraire, la justice de croire que je n'ai point agi dans cette affaire en aveugle, par prévention, avec passion et ressentiment, mais par les motifs les plus forts, les intentions les plus droites et les vues les plus pures ; que la modération, la charité et le soin de leur réputation ont été mes guides. Cependant, n'exigez pas de moi que je vous fasse connaître en détail mes raisons. Leur exposition en serait longue. Qu'il vous suffise de savoir que je les ai examinées avec attention et les ai fait examiner par les plus éclairés et les plus prudents que je connaisse dans le pays et que tous ont conclu à une indispensable convenance et à une espèce de nécessité.

« J'avais appris avec plaisir qu'on commençait chez vous à revenir du premier feu. Mais voici qu'on rallume un incendie qui allait s'éteindre. Il n'est pas difficile d'en deviner la cause et les moteurs et de voir que vous n'êtes que les échos d'autrui. Défiez-vous des mauvais conseils ; repo-

sez-vous avec confiance sur moi, votre Evêque. Je n'ai en vue que de vous assurer des religieux bons, modestes, retirés, édifiants et zélés » (1).

La bourgeoisie de Monthey ne délivra pas moins aux religieux savoyards, à l'occasion de leur départ, en 1766, par écrit, un beau témoignage de leur zèle, de leur dévouement et de leur activité dans le pays (2).

4. Epilogue.

Il en coûta beaucoup aux Pères de Savoie d'abandonner une terre qu'ils avaient arrosée de leurs sueurs. Aussi défendirent-ils leurs droits jusqu'à la dernière limite. Ce n'est pas sans émotion non plus que le pays les vit partir. Toutefois si, absolument parlant, cette mesure n'était pas très délicate à l'égard de religieux à qui nous étions redevables de si grands bienfaits, il faut avouer cependant que tôt ou tard l'événement devait se produire. La situation politique du pays, ayant évolué, rendait intenable la position des couvents savoyards en Valais. Ce n'était que sagesse et prudence de remplacer des religieux étrangers par des compatriotes d'égal mérite. D'ailleurs, les deux couvents étaient déjà pourvus, en majeure partie, de confrères valaisans qui aspiraient à la séparation des Provinces.

On ne tarda pas à St-Maurice à traiter les Capucins suisses à l'égal des Savoyards. Le peuple bas-valaisan ne fut ni moins respectueux ni moins généreux à leur égard (3).

La même année, 1768, le 6 juin, l'Evêque annonce que la restauration du couvent de St-Maurice venait d'être décrétée.

(1) Grenat, p. 408.

(2) Archiv. du Couv. de St-Maurice.

(3) P. Isidore II, p. 195, 196 et archiv. de la ville de St-Maurice, fol. 507.

tée dans l'assemblée du pays. Il suppose que les citoyens de St-Maurice contribueront à ce travail en prenant à leur charge les matériaux, les charrois et la main d'œuvre. L'Etat et le dizain de Sion, qui ne comptent que pour un septième dans le pays, supporteront la grande partie des frais. Le bailli de Roten, dit-il, est bien disposé à contribuer à la restauration des deux couvents du Valais. « Ces ouvriers de la vigne du Seigneur, écrit l'évêque, méritent bien d'être sustentés convenablement au temporel par ces rejets qu'ils ont cultivés avec tant de soins au spirituel » (1).

En confiant les deux couvents du Valais aux religieux suisses, l'Evêque de Sion, dans une lettre du 15 septembre 1766, leur recommandait la fidélité à observer les règles de l'Ordre. Il demandait aux Capucins de continuer leurs quêtes, de prêcher durant l'Avent et le Carême, de s'aider pour les autres missions, de mettre dans les deux couvents des religieux soit valaisans soit suisses, mais, à Sion, des confrères sachant les deux langues, de ne pas s'immiscer dans la politique, de remettre leur administration à un Père spirituel et d'observer les autres choses qu'ils avaient promises.

Pour que l'Ordre puisse mieux se développer, MM. les députés permirent d'établir un noviciat à Sion (2).

En 1781, l'Evêque demande et obtient de Rome, pour l'espace de quatre ans, d'ériger la Mission du Valais en Préfecture apostolique avec tous les pouvoirs relatifs pour mieux ramener les égarés sur le bon chemin (3).

(1) Chron. p. 489.

(2) P. Isidore, p. 195.

(3) Chron. p. 490 et Archiv. du Couv. de Sion.

Suppression et rétablissement des couvents (1798-1814)

1. L'invasion française.

En 1798 eut lieu l'invasion des Français en Valais. Notre pays passa sous la domination française, sous le nom de Directoire.

Cédant à la force armée, tout le pays se soumit, quoique à contre-cœur. Le Haut-Valais, les Conchards à la tête, refusèrent d'accepter cette nouvelle constitution et se soulevèrent. Le gouvernement, l'Evêque, les Chanoines, les hommes influents, tous s'employèrent à les détourner d'une pareille entreprise, où ils devaient nécessairement sombrer sous le nombre et la force.

Rien n'y fit. Les Conchards, armés sommairement, voulaient à tout prix se battre. Ils se mirent en marche. Ils avaient pour aumôniers, entre autres, le P. Second et le P. François, du district de Loèche. Ils s'avancèrent jusqu'à Martigny, où ils rencontrèrent l'ennemi et furent refoulés. Sion fut livré au pillage et à la rapacité des soldats français et vaudois du général Lorges.

Le couvent de Sion fut envahi à son tour d'une manière assez barbare. Tout fut pillé et mis à sac. Le P. Cyprien Riondet, de Monthey, Vicaire du couvent, fut blessé, les autres religieux furent terrorisés par des menaces de mort pendant une journée entière. Le P. Venustus de Fribourg,

Gardien du couvent, fut sommé sous peine de mort, de leur montrer tous les objets du couvent (1).

Le Haut-Valais désarmé, le pays vaincu et épuisé, les troupes se retirèrent.

Une fois l'ordre rétabli, on nomma un préfet national et l'on prêta serment à la nouvelle constitution appelée Directoire helvétique. L'Evêque avait déclaré sagement qu'on pouvait prêter serment à la nouvelle constitution en toute conscience. La religion était sauvegardée; il ne s'agissait que d'une nouvelle forme du régime civil.

Les Haut-Valaisans se soulevèrent de nouveau. La cocarde de la Sainte Vierge au chapeau, ils s'avancèrent jusqu'à Vernayaz, se disant combattre pour la religion. Là, ils rencontrèrent l'armée française qui arrivait. Ils se retirèrent jusqu'au bois de Finges. Sur la route, les gens du Haut-Valais faisaient main basse sur tout ce qui était à leur convenance et surtout sur les chevaux qui paissaient dans la campagne. Un Capucin, qui les avait accompagnés dans cette expédition, témoin de leur indiscipline et de leurs excès et indigné de leur conduite, leur représenta, en vain, qu'il ne convenait pas à des hommes qui prétendaient se battre pour la religion, de commettre des iniquités pareilles, de se souiller et de se déshonorer par des injustices criantes. Il leur prédisait une défaite complète à cause de leurs rapines. Voyant que ses exhortations étaient vaines, il ne voulut plus s'exposer à être conduit derechef à Berne, comme l'année précédente, et il quitta l'armée pour se réfugier en Souabe (1). En effet, l'année précédente, il avait dû comparaître devant le tribunal militaire à Berne, accusé d'avoir poussé ses gens à la révolte. Mais il se disculpa facilement et démontra qu'il n'avait suivi les insurgés

(1) *Chronica*, p. 540 et *Grenat*, p. 470.

(2) *Chronique Carrupt* : L. Ribordy : *Documents... du Valais*, Sion 1885, p. 84.

que pour leur servir d'aumônier et leur administrer les secours de la religion. Il fut vite congédié (1).

En poursuivant les insurgés hauts-valaisans, l'armée française avait reçu l'ordre de ne pas entrer en ville cette fois, vu que Sion s'était opposée à ce soulèvement. Mais en passant près du couvent des Capucins, quelques malfaiteurs de l'armée Lollier, frustrés des jouissances qu'ils espéraient se procurer en ville, réclamèrent du P. Gardien du couvent une somme d'argent qu'il était dans l'impossibilité de leur donner. Sur son refus, il reçut un coup de baïonnette qui le conduisit au tombeau, après quatre ans de souffrances (2).

A cette époque (1799) le couvent de Sion comptait 17 religieux et celui de St-Maurice 11 (3).

2. Napoléon Bonaparte.

En 1811, par décret de Napoléon, le Valais devint le Département du Simplon. Comme l'on chassait les religieux de France et d'Italie, on craignait pour les couvents du Valais. L'Evêque les prit sous sa protection. De même les députés intercédèrent en faveur des religieux, surtout en faveur de l'Abbaye de St-Maurice. Le député de Val d'Illiez se posa en défenseur des Capucins qui avaient des Missions fondées dans cette paroisse. Grâce à ces interventions on ne les molesta point pour le moment. On promit de conserver les couvents dans leur situation actuelle.

Le P. Provincial des Capucins vint, à la grande joie des confrères, visiter les deux couvents du Valais. Il exhorta les religieux à rester calmes et à ne fournir aucun prétext-

(1) Grenat, p. 500 et Ribordy, p. 84.

(2) L. Ribordy, p. 87.

(3) Nécrologe de Savoie, XVIII, note.

te à leur expulsion. Par mesure de prudence, il envoya quand même les novices de Sion à Fribourg et à Schwytz. Le préfet du Département fut d'avis que les deux Pères Gardiens des couvents du Valais, convoqués au Chapitre provincial du 3 août, s'y rendissent.

Mais voici qu'en 1812, toutes ces promesses s'évanouirent. Un décret de Napoléon supprimait tous les couvents, en leur allouant, toutefois, une pension, pour ne laisser subsister que le St-Bernard et l'Abbaye de St-Maurice, réunis sous le même Supérieur.

Les religieux de nos deux couvents passèrent, les uns à la partie allemande de la Province, les autres, sur le conseil de l'Evêque et du Nonce, obtinrent la dispense de se séculariser et restèrent dans le pays. Parmi les jurassiens, un seul resta en Valais. Les religieux furent autorisés à vendre les ustensiles des couvents pour le prix qu'ils pourraient en obtenir.

Le P. Provincial reçut paternellement ceux qui venaient à lui et les répartit dans les différentes communautés de la Province. Durant ces temps de trouble, le Supérieur ne cessait de recevoir, de la part des confrères dispersés, des lettres de plainte et de gémissement. Les séculiers, de leur côté, lui firent parvenir de nombreuses lettres de commisération et de sympathie à l'endroit des confrères persécutés (1).

Le P. Cyprien Riondet de Monthey (2) nous a laissé un récit de la dispersion et de la rentrée des religieux pendant la tourmente napoléonienne. Nous la transcrivons ici.

Depuis leur séparation de la province de Savoie et leur rattachement à la Province suisse, les deux couvents de

(1) Chron. p. 552.

(2) Archives de nos couvents de Sion et de St-Maurice.

Sion et de St-Maurice s'étaient maintenus inaltérablement dans la pratique de la vie religieuse. La révolution et l'invasion françaises de 1793 et 1798 n'avaient ralenti ni le zèle des religieux ni la générosité des fidèles à leur égard. Le Valais changea plusieurs fois de régime sans qu'on n'eût jamais songé à leur suppression, jusqu'en l'année 1812. Bonaparte avait, en 1810, envoyé en Valais le général Berthier pour s'emparer du pays et le joindre à son empire sous le nom de Département du Simplon. Le 3 janvier 1812, il porta un décret qui supprimait toutes les corporations religieuses à l'exception de celle du Mont St-Bernard. Ce décret fut intimé aux Capucins le 17 janvier, à Sion, par M. Isaac Derivaz, membre du conseil de Préfecture, et à St-Maurice par M. Joseph Denucé, directeur des Postes.

On laissa aux religieux un mois de temps pour tirer parti des denrées qu'ils avaient. Quant au mobilier du couvent et de la sacristie, il fut vendu au plus offrant dans une enchère publique au profit du gouvernement.

3. Départ des religieux.

Les Capucins de Sion, où le P. Herménégilde était Gardien, et le P. Joseph-Alexis, Vicaire, quittèrent le couvent le 14 janvier 1812. Leur départ fut l'objet d'un deuil public. A leur passage, en ville et dans les paroisses, les gens sortaient des maisons, pleuraient, se lamentaient et leur témoignaient les plus vifs regrets.

A Martigny, ils entrèrent chez l'aubergiste Morand qui leur offrit un rafraîchissement. Aussitôt les gens de leur connaissance de s'attrouper pour faire leurs adieux et pleurer sur leur sort. M. le Prieur Murith les invita à dîner. Ils acceptèrent avec reconnaissance.

A St-Maurice, où le P. Faustin était Gardien et le P. Casimir, Vicaire, les religieux, sur les instances des Messieurs

de cette ville, ne partirent que le 24 du mois. La bourgeoisie de cette localité leur remit en cadeau 25 louis et leur fournit des chars pour les conduire, eux et leurs effets, jusqu'à Bulle.

Les communes du district de Monthey envoyèrent presque toutes un délégué dans le but de témoigner leur reconnaissance aux Capucins pour les services rendus et leur offrir avec des condoléances, des secours en argent. A Monthey, on fit une quête en leur faveur.

A Sion des personnes de distinction firent en faveur des Capucins des démarches auprès du préfet Locard. On le pria de faire des représentations à l'empereur pour qu'il prit en considération l'affliction générale et le sort des Capucins qui n'étaient point à charge à l'Etat. Mais M. Locard, qui remplissait la fonction de Préfet en l'absence de M. Derville-Marlichard, ne voulut pas s'intéresser à cette question. Tout ce qu'il fit, pour échapper aux plaintes et aux récriminations, fut de promettre qu'il travaillerait à leur procurer la possibilité de rester dans le Département. Car il savait que pour conserver leur état religieux, ils passeraient en Suisse.

De fait, le 19 janvier, arrivèrent au couvent M. le Préfet, accompagné de M. Rouiller, secrétaire général, Joseph de Lavallaz, maire de la ville et plusieurs autres employés du Département. Ils avaient invité Monseigneur l'Evêque à se joindre à eux. Tous engagèrent les religieux à rester dans le diocèse. S'ils sortaient, disaient-ils, ils seraient notifiés. Si la révolution éclatait en Suisse, ils perdraient le droit à la pension qu'on leur promettait. Ils seraient obligés, peut-être, de fuir dans des pays plus éloignés. Ils eurent soin d'ajouter que ce n'était pas pour cause d'inconduite ou d'insubordination qu'ils devaient s'en aller, mais seulement par l'effet du système que l'empereur avait adopté de ne pas souffrir des congrégations religieuses dans ses

Etats. Mgr Joseph-Xavier de Preux, de son côté, promit de recourir au Nonce suisse, Testaferrata, et de nous obtenir la permission de rester dans le diocèse et de porter le costume ecclésiastique. Ce qui nous fut accordé et intimé le 9 février.

Cette permission du Nonce jeta les religieux dans une grande perplexité. Fallait-il passer en Suisse pour vivre en communauté, selon leur état religieux, ou bien demeurer privés de la vie claustrale en restant dans le pays, où leurs services étaient si nécessaires, à cause de la pénurie de prêtres ?

Monseigneur et tous leurs amis les invitaient à rester chez nous. Mais, à se séculariser momentanément, il y avait des inconvénients. D'aucuns n'auraient pas manqué de leur faire le reproche de relâchement et d'indiscipline et même de scandale. Cependant, l'espoir secret d'une contre-révolution ainsi que la volonté de maintenir l'Ordre de S. François dans le pays, détermina sept religieux à demeurer en Valais. Ils se mirent à la disposition de Monseigneur l'Evêque de Sion. Ce furent les Pères Jérémie, Cyprien, David, Chrysogone et Théodule du couvent de Sion, et les Pères Justin et Samuel du couvent de St-Maurice.

Monseigneur fut au comble de la joie en apprenant cette détermination. Il s'empressa de témoigner aux Pères ses dévoués compatriotes, sa satisfaction et son estime. Il arrivait ainsi à combler des vides que la pénurie de prêtres avait occasionnés dans son diocèse. D'autre part, cet acte de dévouement, qui devait plutôt attirer des inconvénients à leurs auteurs, fut providentiel : les religieux, restés dans le pays, après le départ du colonel Symbschen, le 12 mai 1814, facilitèrent la rentrée des Capucins dans leurs couvents valaisans.

4. Le retour.

On pria, du Valais, le P. Provincial de faire des démarches pour obtenir le retour des religieux à Sion et à St-Maurice. Mais le P. Provincial ne donna pas suite à ces sollicitations, car il attendait la demande expresse de l'Evêque et du gouvernement.

L'Etat cependant n'étant que provisoire et obéré de dettes, n'osait décréter le rétablissement des religieux. Il se déclarait incapable de fournir des secours pour réparer les deux couvents. Les contributions de guerre ainsi que les fréquents changements de gouvernement avaient appauvri l'Etat et les particuliers. C'est pourquoi le gouvernement valaisan conseillait d'attendre encore.

L'Evêque, de son côté, avait besoin des Pères pour desservir les différents postes qu'il leur avait confiés. Il ne jugeait pas à propos de changer cette situation. Quelques-uns même prétendaient que les Capucins avaient fait leur temps dans le pays. Le péril de l'hérésie n'était plus imminent. D'autre part, il y avait assez d'autres religieux en Valais. A quoi bon les rappeler ?

Un jour, le P. Cyprien Riondet exposait ces idées au président du district de Monthey, Louis Dufay, dont la famille était depuis des générations grande bienfaitrice de l'Ordre. Il lui manifestait son peu d'espoir de voir renaître les couvents des Capucins. Le président fut d'avis qu'il ne fallait pas attendre plus longtemps pour porter la question devant les dizains respectifs. Il se mit lui-même à la tâche avec son compatriote, le P. Riondet. Par sa présence, par ses lettres et ses sollicitations, il fit tant, qu'en septembre, tous les dizains, en-deça de la Raspille, étaient d'accord pour demander à l'Etat le retour des Capucins dans leurs deux couvents.

« C'est alors que j'écrivis, dit le P. Cyprien, à tous mes confrères défroqués de se trouver tous ensemble à Sion le 27 septembre ». Ils se présentèrent à Monseigneur et au gouvernement pour les prier de ratifier les vœux des dizains et leur permettre de rentrer dans leurs couvents. Manquait encore le consentement des dizains allemands, mais l'Etat voulut bien se charger de l'obtenir, sûr qu'ils ne feraient pas opposition à un projet qui devait leur être bien cher aussi. Le Conseil d'Etat eut une conférence, le même jour, avec l'Evêque. Sa Grandeur se chargea elle-même de faire les démarches auprès du P. Provincial. Dans une prochaine séance, le gouvernement demanda officiellement au P. Provincial le retour des Capucins dont il n'avait que difficilement supporté la suppression.

L'Etat accepta également les conditions que celui-ci fixa, à savoir :

- 1) que les couvents seraient rendus intégralement ;
- 2) que les confrères sécularisés dans le pays, rentreraient les premiers ;
- 3) que les quêtes se feraient différemment d'autrefois et que le revenu des quêtes de la laine reviendrait à la Province ;
- 4) que les ustensiles, etc., des deux couvents et les frais occasionnés par l'émigration seraient supportés par le gouvernement.
- 5) qu'ils recevraient gratuitement le bois nécessaire.

Les affaires marchèrent si rapidement que le P. Provincial, qui commençait à désespérer de la situation des confrères en Valais et voulait les rappeler en Suisse, put expédier aux confrères les lettres d'obédience pour rentrer dans leurs couvents, le 2 novembre 1814. Quatre Pères et un Frère rentrèrent dans le couvent de St-Maurice, ayant le Père Herménégilde de Porrentruy pour Supérieur. La Province

avait tant souffert depuis la Révolution de 1793 et subi tant de pertes parmi les religieux que les deux couvents furent déclarés hospices, c'est-à-dire, qu'ils renfermaient trop peu de religieux pour former une communauté proprement dite. Ils redevinrent couvents au Chapitre provincial suivant.

Le P. Erasme de St-Gall, dernier Provincial avant la suppression, fut de nouveau le premier qui leur fit la visite canonique, après leur rentrée. Plus la douleur avait été grande au temps de la Révolution et de l'épopée napoléonienne, plus la joie fut débordante à la Restauration de 1815 (1).

Le premier qui arriva au *couvent de Sion* fut le Père Théodule Felley de Bagnes. Il avait, durant la suppression, été rattaché à la cure de St-Séverin, Conthey. Il entra au couvent déjà le 20 octobre 1814.

Le cloître était dans un état lamentable. Portes arrachées, serrures brisées, cellules spoliées, ce n'était que ruine et dévastation ! A l'église, les autels avaient été détruits, les confessionnaux enlevés, le caveau avec les tombes des confrères découvert. Le chœur était plein de gerbes de paille. A cette vue le bon religieux ne pouvait retenir ses larmes.

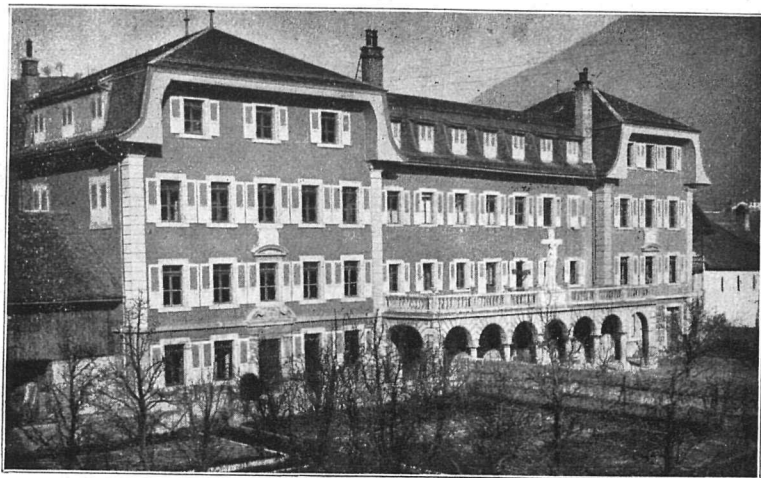
Mais grâce à Dieu, à la munificence de Monseigneur l'Evêque de Sion, Joseph-Xavier de Preux, et des autres bien-faiteurs, les Supérieurs eurent vite fait de le remettre en état convenable.

Mgr de Preux consacra les quatre autels en date du 27 novembre 1814 (2).

Le P. Cyprien fait spécialement ressortir certains détails de leur rentrée au couvent de St-Maurice. Tout était dans un état de délabrement épouvantable. Depuis trois ans on

(1) Archiv. des Couv., et Chronic. p. 552.

(2) P. Isidore III, p. 737.



Le Scolasticat des Capucins, à St-Maurice (Valais)

n'avait plus mis ni engrais ni travail au jardin, ni taillé les arbres. Les toits dégradés n'avaient plus subi de réparation. A l'intérieur, tout avait disparu jusqu'au dernier clou. Le couvent avait servi d'hôpital à des soldats italiens, atteints de fièvre nerveuse.

Une chose cependant fit grand plaisir aux religieux : l'église était restée intacte. Elle n'avait pas été profanée. On y avait simplement fait un dépôt de grains et l'on avait eu soin de tenir la porte fermée. Autels et tableaux se trouvaient encore à leur place. Le tabernacle seul avait quelque peu souffert. Des enfants s'étaient introduits par le passage de la chaire qui donnait sur le péristyle ; ils avaient mutilé plusieurs petites statues, emporté d'autres et gâté certaines sculptures.

M. André Gagnon avait acheté pour la somme de 6 louis les buffets et l'alcove de la sacristie ; mais il ne les avait pas déplacés, dans l'espoir d'un prochain retour des religieux. Il en fit la remise immédiate en rabattant un louis et demi.

Quant aux ornements d'église, voici ce qui arriva :

Lors de la suppression des couvents, l'Evêque de Sion avait supplié l'empereur de pouvoir distribuer les objets du culte aux paroisses les plus pauvres de son diocèse. Il avait obtenu l'autorisation de le faire. En conséquence, le 15 août 1812, il chargeait M. le Chanoine Galley, curé de St-Maurice, de dresser l'inventaire de la sacristie des Capucins de ce lieu et du couvent de Collombey, dont les objets avaient été déposés chez les Capucins de St-Maurice et de les répartir entre les paroisses les plus pauvres dans l'ordre suivant :

Revereuilaz, Outre-Rhône, Massongex, Vétroz, Bovernier, Fully, Port-Valais, Leytron, Saxon, Muraz.

Ce travail ne causa pas peu de soucis et d'embarras au curé de St-Maurice, mais il exécuta fidèlement la tâche im-

posée. Toutefois les difficultés furent bien plus grandes encore en 1814, quand il fallut récupérer ces différents objets, dispersés dans les paroisses. Ce n'est qu'après demandes réitérées du P. Gardien, plaintes auprès de Monseigneur et ordres répétés de sa Grandeur que ces objets rentrèrent au couvent, et encore, dans un état défectueux (1).

La cloche avait été vendue au profit du gouvernement. Elle ne fut pas rendue. Il fallut en faire fondre une nouvelle. On fit une quête dans la ville de St-Maurice. Elle ne produisit que 8 louis. Les finances de la bourgeoisie et des particuliers avaient été épuisées par les guerres et les révolutions.

L'intérieur du couvent fut aménagé par le comte Jacques de Quartéry. Il fit donner une couleur au réfectoire, y remplaça les tableaux, en ajouta deux qu'il apporta de sa maison. Il fit aussi tapisser les six chambres du côté du jardin et raconta qu'il était parvenu à empêcher la vente des vases en pierre qui servaient à mettre l'huile et le beurre. Tous les autres meubles durent être rachetés ou procurés à neuf.

Le ministre de l'intérieur sous l'empire, avait décrété que la Bibliothèque serait transportée à Sion. Les livres concernant la hiérarchie ecclésiastique seraient remis au Séminaire épiscopal. Les autres formeraient un commencement de Bibliothèque publique qu'on voulait établir à Sion. Heureusement que le triage ne fut pas fait. Les livres avaient été déposés à l'Evêché, d'où les Capucins les firent reconduire à St-Maurice à leurs frais.

(1) Archiv. du Couv. de St-Maurice.

De nos jours

Depuis le passage de Napoléon et l'entrée du Valais dans la Confédération suisse, nos couvents n'ont pas subi de trop fâcheux contre-temps. Les religieux ont pu mener une vie régulière conformément à leur état.

Durant la tourmente de 1848, alors que l'évêché, le chapitre de Sion, le grand séminaire, la maison du Grand-St-Bernard, l'Abbaye de St-Maurice et tant d'autres fondations ecclésiastiques furent malmenées et spoliées, nos couvents ne paraissent pas avoir été sérieusement inquiétés. Il n'y avait rien à prendre.

1. Le Scolasticat.

Mais un mal pire que la persécution affligeait notre Province. C'était la pénurie de vocations. Il fallait réagir contre l'esprit du siècle qui étouffait dans le cœur de la jeunesse les sentiments de piété et de générosité qui sont à la base d'une vocation à la vie franciscaine. La nécessité d'un juvénat devenait de jour en jour plus évidente. La partie allemande de la Province remédiait au mal et cultivait ces vocations séraphiques par l'entremise du collège de Stans. Une institution analogue était tout indiquée dans la partie française.

Sur l'initiative du P. Jérémie Bornet de Nendaz, qui représentait la partie française comme Définiteur, une péti-

tion, datée du 31 juillet 1879 (1), circula dans les couvents de la Suisse romande, fut signée par presque tous les Pères et remise au Définitoire, à l'occasion du chapitre provincial de cette année. Elle attirait l'attention des Supérieurs sur la nécessité de créer un institut pour favoriser les vocations et les priaît d'entreprendre au plus tôt des démarches dans ce sens. Elle assurait que cette initiative rencontrerait presque partout la sympathie et l'appui du clergé séculier.

Le nouveau Provincial, qui n'était autre que le P. Bernard Christen, qui fut, plus tard, 24 ans Général de l'Ordre, vit de suite l'importance de cette démarche et l'approuva. On mit la confiance en Dieu et la main à l'œuvre. On choisit pour emplacement le couvent de St-Maurice, la cité des glorieux martyrs thébéens. Sous la direction du P. Sébastien Fragnière, Gardien du couvent, des granges furent expropriées, le travail commencé et poussé activement. En automne 1880, douze élèves entraient dans la nouvelle maison avec le P. Emile Bérard comme Directeur.

Cet humble début n'empêcha pas l'œuvre de grandir et de prospérer. Le nombre des élèves alla s'augmentant. Sous la direction du P. Augustin de Stockalper, (1898-1914), ce nombre avait doublé. Il fallut songer à un agrandissement. Grâce aux bienfaiteurs qu'il sut intéresser à l'œuvre, principalement dans les cantons du Valais et de Fribourg, le P. Augustin fit élever la maison d'un étage et en réorganisa l'intérieur. La maison pouvait maintenant contenir 36 élèves. Néanmoins, elle se trouva bientôt insuffisante. En effet, les vocations à notre Ordre s'annonçaient toujours plus nombreuses. Dans nos couvents, le travail du ministère pastoral, loin de diminuer, prenait des proportions toujours plus grandes. Les bons services des Capucins étaient toujours plus recherchés. La Province suisse, d'autre part, ve-

(1) Chron. prov., p. 620 et Archiv. du couvent de St-Maurice.

nait de prendre deux Missions à l'étranger : l'une au Tanganika, l'autre aux îles Seychelles. Il fallait multiplier les ouvriers évangéliques et par conséquent élargir la pépinière d'où sortent les nouveaux Missionnaires.

Le P. Directeur actuel, le P. Gabriel-Marie Charrière, procéda à de nouvelles constructions. En 1922, sous le Provincialat du P. Othmar Landolt, avec sa permission et son appui, une nouvelle aile s'ajouta à l'ancienne maison. La nouvelle bâtisse permit d'aménager une petite chapelle. Il y avait place maintenant pour 55 élèves. Cependant ce n'était pas encore suffisant. D'autant plus que la cuisine et la lingerie allaient être confiées à des Sœurs de Baldegg. Grâce à une nouvelle et dernière construction, l'institut peut héberger 70 élèves.

Le Scolasticat est placé, comme toutes les autres maisons de la Province, sous la haute direction du P. Provincial des Capucins. La direction immédiate en est confiée au P. Directeur à qui incombe le soin de pourvoir au développement intellectuel et ascétique des élèves, à la discipline et à l'administration de la maison. Un vice-Directeur l'aide dans le travail de l'éducation et de la surveillance des jeunes gens.

Le premier temps du Scolasticat, les Pères du couvent et le P. Directeur faisaient la classe aux élèves. Mais il est difficile de mener à bien deux tâches différentes : celle de professeur et celle de missionnaire. On envoya désormais les scolastiques fréquenter les cours du Collège de l'antique et royale Abbaye. C'est dans ce florissant institut qu'ils puisent pendant six ans l'instruction requise pour être admis au noviciat.

Autant que faire se peut, le Scolasticat lui-même tâche de promouvoir le côté intellectuel par des séances déclamatoires, par des représentations théâtrales et cinématographiques, et, à l'occasion, par des conférences scientifiques.

Depuis des années, les deux PP. Directeurs donnent, après Pâques, des leçons à un cours préparatoire en faveur des aspirants au Scolasticat.

Les installations de la maison correspondent aux exigences modernes de l'hygiène.

Le règlement partage judicieusement le temps entre l'étude, les exercices de piété, le travail manuel et le temps libre. Malgré l'agrandissement de la maison, l'atmosphère du Juvénat reste toujours familière et fraternelle. Le prix médiocre de la pension, rendu possible par les contributions des couvents de la partie française et de la Province, permet à maints enfants de la montagne de s'engager dans la vie religieuse.

Depuis 1924, une rubrique est ouverte dans la petite Revue Romande du T. O., pour recevoir la chronique du Scolasticat. Elle est destinée à faire connaître l'œuvre parmi les populations catholiques et à tenir les nombreux et généreux bienfaiteurs au courant de l'activité de la maison. La Providence a béni notre œuvre, mieux dit, notre pépinière scolastique. On peut aujourd'hui parler d'une éclosion de fleurs de notre Juvénat. En 1927, il comptait le nombre réjouissant de 70 élèves.

Les Pères de la Suisse française se recrutent, depuis 1906, uniquement d'anciens élèves du Scolasticat. Mgr Justin Gummy, évêque de Port-Victoria, dix Missionnaires à l'étranger, d'éminents Missionnaires et professeurs dans le pays, sont sortis du Scolasticat. Puissent les bénédictions d'en-Haut continuer à se répandre sur ce séminaire séraphique.

Nos jeunes candidats, après avoir achevé leur rhétorique et l'année du noviciat, suivent deux ans les cours du Lycée de Stans, d'où ils sortent munis du diplôme de maturité fédérale. Ils reprennent ensuite à fond la philosophie thomiste avant de suivre, dans différents couvents, des maîtres spécialisés dans les diverses branches de la théolo-

gie. Ce n'est qu'après 14 ans de formation intellectuelle et religieuse qu'ils commencent le ministère de la prédication et du confessionnal auprès du peuple qui les honore ensuite du nom de Père.

2. Les couvents actuels.

Pendant que le couvent de St-Maurice voyait grandir son Juvénat, le couvent de Sion gémissait d'être trop à l'étroit. Après avoir été maison du noviciat (1), il était devenu maison d'études, c'est-à-dire qu'il abrite, outre les Pères et les Frères qui composent la communauté, le cours de III^e année de philosophie. Le nombre de ces jeunes recrues augmente d'année en année, principalement depuis que la Province s'est chargée des deux missions d'Afrique. Cet accroissement a amené la Province à agrandir le couvent de Sion, en 1919.

Au point de vue matériel, nos deux couvents ont subi, durant ce dernier siècle, des transformations considérables par l'installation de la lumière électrique, du chauffage central et de l'eau des hydrants. Autant de choses indispensables à l'hygiène et au progrès.

Nos anciens Pères ne connaissaient pas ce confort. En 1825, le P. Gardien du couvent de St-Maurice dit que l'usage était à cette époque de réciter les Matines à 4 h. du soir, même à 3 h. $\frac{3}{4}$ de l'après-midi, « pour n'avoir pas à allumer les chandelles qui n'éclairent pas assez certains yeux myopes » (2).

Le chauffage était des plus primitifs. Il y avait un seul grand « fourneau » au réfectoire. Du plafond de cette salle

(1) Plus haut, p. 198.

(2) Archiv. du Couv. de St-Maurice.

commune des lucarnes communiquaient avec les cellules : système malsain, malodorant et fournissant peu de chaleur. Quant à l'eau potable, une source avait été donnée au couvent de St-Maurice par de Quartéry (1). Plus tard, le couvent fut alimenté, comme la ville elle-même, par la source de l'Abbaye, puis par l'eau de la Grotte des Fées et maintenant par celle du Jorat qui arrive au couvent plus fraîche que partout ailleurs en ville.

Le couvent de Sion n'était alimenté jadis que par l'eau du puits ou citerne d'une contenance d'environ 142.000 litres, qui se trouve toujours en bon état au péristyle du cloître. En 1787, la commune de Grimisuat lui fit don d'une source située au fond de Champlan (2), et qui alimente encore le couvent conjointement avec l'eau des hydrants de la ville.

L'un et l'autre couvent est sustenté par le revenu des travaux manuels et spirituels des confrères et par les aumônes des bienfaiteurs, selon les prescriptions de la Règle de S. François d'Assise (3). Voilà pourquoi le Capucin passe périodiquement dans les paroisses recueillir les aumônes des fidèles. Comme il est défendu aux religieux de S. François d'entasser des provisions et de faire des emplettes pour un temps considérable, le quêteur se présentera plusieurs fois l'année, à la porte des bienfaiteurs. Mais il est toujours le bienvenu.

Elle est admirable la Providence de Dieu qui pourvoit aux besoins de nos couvents ! Nous ne possédons rien et ne pouvons rien posséder en propre. Cependant nous formons de grandes communautés de 12-40 membres. La Providence pourvoit à nos besoins par l'entremise de nos bienfaiteurs.

(1) Ci-dessus, p. 156.

(2) Archiv. du Couv. de Sion.

(3) Règle, ch. V et VI.

Ce sont tantôt l'Etat, tantôt les communes, le plus souvent les particuliers, parfois les plus modestes. qui viennent à notre aide. Et cela dure chez nous depuis plus de 300 ans.

3. La vie du Capucin.

Depuis leur rentrée dans les deux couvents du Valais en 1814, les Capucins ont pu mener une vie régulière, conformément à leur état religieux. Cet état de vie est une manière de vivre que l'ascèse appelle une vie mixte.

Un jour S. François, notre fondateur, était à se demander s'il devait se vouer uniquement à la vie de prière, d'immolation et d'union intime avec Dieu, ou s'il devait aussi se vouer à la prédication, au salut des âmes : à la vie active ou à la vie contemplative. Ce n'est qu'après avoir prié et fait prier, après avoir reconnu clairement la volonté de Dieu sur lui, qu'il se relâcha de l'oraison pour la prédication (1).

Mais il aimait toujours revenir à sa première occupation, à la prière, à la méditation. Quoi qu'il entreprit pour le salut du prochain, il ne manquait pas de le recommander d'abord à Dieu dans une profonde prière. « Ceux-là, disait-il, font un mauvais calcul qui donnent tout à la prédication et rien à la dévotion ». Il interrompait souvent ses travaux apostoliques, pendant un temps plus ou moins long, afin de s'adonner à la contemplation dans quelque ermitage solitaire (2).

Formés à son école, les Frères devaient passer de la prière à la prédication, puis quitter le monde au plus tôt, revenir de la prédication à l'oraison le plus rapidement possible.

(1) P. Hilarin Felder : *L'idéal de S. François*, II, p. 148.

(2) Idem.

Cet usage des premiers jours de l'Ordre s'est transmis jusqu'à notre époque et est encore fidèlement observé dans nos couvents. Voilà pourquoi durant la semaine, si l'on excepte les périodes des grands travaux qui les tiennent plusieurs jours hors de leurs cellules, nous trouvons les enfants de S. François au couvent, adonnés à l'étude et à la vie contemplative. Tandis que le samedi et la veille des fêtes, nous les voyons, ainsi qu'une nichée qui prend l'air, s'envoler dans toutes les directions. Il ne reste au couvent que les Pères strictement nécessaires. La prière de l'office se tait dans les petits couvents. Les Missionnaires Capucins s'en vont, après avoir demandé à genoux la bénédiction du Supérieur, entreprendre un travail plus difficile et plein de responsabilités. Vous les rencontrez sur les routes de la plaine et sur les chemins de la montagne, le plus souvent à pied, parfois à cheval, en voiture, même en auto et en chemin de fer. C'est le rôle de la vie active qui commence.

A côté des travaux du ministère qui paraissent davantage aux yeux des fidèles et qu'on se plaît parfois à étaler dans les journaux, le Capucin remplit d'autres tâches plus intimes, plus silencieuses et plus cachées, mais tout aussi fécondes et tout aussi fructueuses : ce sont les tâches imposées par la *vie contemplative*. Cette vie contemplative est faite de prières, d'immolation et d'union à Dieu.

La vie de prière et d'union à Dieu est ordonnée par la Règle de l'Ordre (1) qui prescrit l'office divin selon l'ordre de la Sainte Eglise romaine, deux heures de méditation par jour et fait de l'oraison une occupation quasi continuelle. C'est jour et nuit qu'il faut louer Dieu dans nos couvents, disent nos Constitutions (2). Voilà pourquoi jusque vers l'année 1830, tant que les forces purent suffire, l'office de

(1) Règle, chap. III, V, X.

(2) Const. O. M. C., chap. III.

nuit était en vigueur dans nos couvents. Il a fallu toute l'activité fiévreuse des temps modernes, la pénurie des vocations et autres malheurs des temps pour amener notre Province à se désister de cet usage de l'Ordre.

Maintenant, dès cinq heures du matin, le Capucin est au chœur, où il stationne une grande partie de la matinée. Là se succèdent tour à tour, selon l'ordre établi, l'Angelus, la litanie des Saints, la méditation, l'office divin, les messes. Comme s'ils regrettaient de n'y avoir pas stationné assez longtemps, les religieux reviendront à l'église sept fois le jour, soit pour dire l'office canonial, selon les sentiments exprimés par le saint roi David, « sept fois le jour ma voix s'élève vers vous pour chanter vos louanges », soit pour faire les autres prières ou exercices de l'Ordre.

Pendant que les Pères et les Clercs récitent l'Office divin d'après la liturgie de la sainte Eglise romaine, les Frères récitent un certain nombre de « Pater noster », selon l'ordre déterminé pour l'office des Frères. C'est la prière de l'Eglise, prière imposée aux prêtres et aux religieux et sur laquelle l'Eglise compte pour triompher de ses ennemis et pour sanctifier ses enfants.

Outre cette prière commune, les Constitutions de l'Ordre (1) recommandent instamment différentes dévotions particulières, bien propres à entretenir dans l'Ordre l'esprit de ferveur du séraphique Père : les diverses pratiques de piété, les oraisons jaculatoires, la visite au Saint Sacrement, la récitation du Rosaire, le Chemin de la Croix, diverses litanies et dévotions franciscaines.

Il y a tant d'intentions diverses qui sollicitent les prières du Capucin ! Il doit d'abord prier *pour lui-même*, pour sa propre sanctification. Religieux, il doit tendre à une plus haute perfection que le commun des fidèles. Il a besoin de

(1) Const., Append. I, § 1.

plus de grâces, de plus de force, de plus d'exercices spirituels. Il voit s'étendre devant lui la voie par où ont passé ses devanciers qu'il doit suivre et imiter le plus fidèlement possible, depuis ces vénérables, ces bienheureux, ces saints franciscains jusqu'à saint François, jusqu'à Jésus-Christ, le prototype de toute sainteté. Sa tâche est belle mais ardue. Il a besoin de beaucoup prier.

Il voit aussi les dangers auxquels il est exposé dans les travaux des Missions et des quêtes et dans les différentes situations où le devoir le conduit. Il voit les travaux nombreux et onéreux qui pèsent sur ses épaules et dont il aura à rendre compte. Pour ne pas travailler en vain, il doit prier beaucoup.

Il doit prier *pour les bienfaiteurs*, selon l'instance recommandation du Père et selon les prescriptions de l'Ordre. Nous ne possédons rien, mais Dieu nous nourrit par l'entremise de nos bienfaiteurs. Ce sont eux qui nous ont entretenus dans le pays plus de 300 ans et nous entretiennent toujours. Ils ont droit à nos prières et à toute notre reconnaissance.

De plus leur piété envers notre Ordre, le bon cœur, la générosité, l'esprit de foi avec lesquels ils donnent, les vœux et les souhaits qui accompagnent leurs aumônes, les regrets de ne pouvoir donner davantage, toutes ces choses sont autant de recommandations qui, partant du cœur, vont au cœur et nous engagent à prier pour eux avec plus de zèle et plus de ferveur.

Aussi tous les jours dans nos couvents, la Messe principale à laquelle toute la communauté assiste, appelée Messe conventuelle, est célébrée pour les bienfaiteurs. Dans toutes nos prières du bréviaire et de l'Ordre, avant et après les repas, nous rencontrons la rubrique : « Prions pour nos bienfaiteurs ». Ils sont pour ainsi dire de la famille. Ces bienfaiteurs ne nous traitent-ils pas, eux aussi, comme des

membres de leur famille ? « Le Capucin, dit le Chanoine Grenat, en terminant un chapitre de l'Histoire du Valais, le Capucin est encore aujourd'hui, comme il y a près de trois siècles, l'ami et le confident du peuple Valaisan, qui lui doit la conservation de sa foi et le reçoit à son foyer comme un membre chéri de sa famille » (1).

Il doit prier *pour les pécheurs*. Malgré leurs égarements, ils restent toujours nos frères. Ils sont, comme nous, destinés à la gloire du ciel. Il en est qui sont nos bienfaiteurs. Ils conservent encore ce vestige de religion qui consiste à « donner quelque chose aux Capucins ». Ne mangeons pas inconsciemment le pain des pécheurs, disait notre Père S. François.

Il doit prier *pour l'Eglise militante et souffrante*.

L'Eglise a toujours attendu et attend toujours encore de l'Ordre de S. François aide et secours pour combattre ses ennemis, pour alimenter la vie des âmes et propager dans le monde l'esprit de Jésus-Christ. Comment le fera-t-il, si ce n'est par beaucoup de prières et de sacrifices ?

L'Eglise souffrante tourne aussi vers nous ses mains suppliantes et fait entendre ses cris et ses plaintes. Au nombre de ces habitants du purgatoire qui comptent sur nos prières, il n'y a pas que nos parents et nos confrères, mais aussi nos nombreux bienfaiteurs qui nous ont aidés pendant leur vie et qui ont droit à nos suffrages jusque dans l'éternité. Combien d'âmes recommandées à nos prières ! A tout instant, les fidèles viennent sonner à la porte ou nous arrêter en chemin pour nous recommander des êtres chéris qui viennent de décéder ou pour nous remettre des Messes en faveur de leurs chers disparus.

A l'heure actuelle cependant, les tâches de *la vie active* semblent l'emporter sur celles de la vie contemplative.

(1) Grenat, Hist. du Valais, p. 155.

Les Capucins ont toujours été et sont encore chez nous l'armée de réserve dans le champ de bataille de l'apostolat. Ils sont ces pêcheurs de la seconde barque, prêts à venir au secours de ceux qui sont dans la première, les pasteurs ordinaires, quand ceux-ci leur font signe de venir à leur aide, c'est-à-dire, quand ils les appellent à leur secours dans les travaux du ministère. Après s'être abreuvé lui-même aux sources pures de la prière, de la méditation et de l'étude, le Missionnaire Capucin expose aux fidèles l'enseignement chrétien d'une manière simple et à la portée de tous, selon les recommandations de sa Règle (1). Après avoir trituré la nourriture des âmes dans la solitude, il la communique aux fidèles en chaire et au confessionnal. C'est ce que les premiers Capucins ont fait et ce que leurs successeurs font encore dans leurs missions ordinaires des dimanches et fêtes, des 40 Heures et des Pâques, des retraites et des grandes Missions et dans les autres circonstances particulières. Il est même des localités, comme Monthey, St-Maurice et Sion qui ont, depuis les jours de la grande croisade, tenu à conserver un Capucin comme prédicateur attitré de l'endroit.

Il y a, dans le pays, des corvées qui reviennent chaque année régulièrement et exigent une plus grande somme de travail et de dévouement.

Ce sont d'abord les *Quarante-Heures*. Elles sont maintenant, recommandées par le droit canon (2). Elles forment chez nous, peut-on dire, la retraite annuelle des fidèles. Au milieu des soucis, des occupations et des préoccupations qui absorbent leurs pensées, leurs désirs et toute leur activité, les fidèles ont besoin ça et là, aussi bien que les prêtres, les religieux et les religieuses, de rentrer en eux-mêmes, de

(1) Chap. IX.

(2) Can. 1275.

se recueillir et de s'occuper plus sérieusement des affaires de leur âme. Ces exercices sont donnés durant la saison morte, au moment le plus favorable. Il y en a de la Toussaint au Carême. Rares sont actuellement les paroisses dans la partie française du canton qui soient privées de ces salutaires exercices. Il est plutôt réjouissant de voir avec quel zèle et quelle ardeur les fidèles s'y adonnent. C'est un beau spectacle que celui d'une paroisse qui accourt aux sacrements toute entière, dans l'espace de trois jours ! Ce sont pour le Missionnaire de pénibles randonnées, mais le bien qui s'accomplit, les communions qui se multiplient, les grâces et les bénédictions qui descendent sur les paroisses et le pays, le dédommagent de ses peines et de ses fatigues.

A peine les Quarante-Heures sont-elles achevées que le Missionnaire doit songer à la *tournee de Pâques*. Ici encore chaque paroisse tient à avoir le Capucin au moins pour un dimanche du temps pascal. C'est l'affaire du P. Gardien de calculer et de combiner les missions de façon à correspondre pour le mieux aux désirs des curés et des paroissiens. Quand les dimanches et fêtes ne suffisent plus, on empiètera sur la semaine. Le Jeudi-Saint, même toute la Semaine Sainte, se prêtent bien à parfaire cette corvée.

On voit alors défiler au confessionnal du Capucin, à côté des chrétiens fervents, les chrétiens relâchés, nonchalants et négligents qu'on stigmatise du nom de « pascatins ». Ce n'est pas tant le zèle et la ferveur qui les poussent, comme aux Quarante-Heures, c'est plutôt le devoir imposé aux chrétiens et le souci de rester encore catholique. Toutefois la grâce de la conversion peut les attendre là. Du reste, il est toujours beau de voir le chrétien renouer avec Dieu, au moins à Pâques, ses sentiments de fidélité.

De suite après les Pâques, parfois durant les Pâques, commencent chez nous des retraites préparatoires à la Com-

munion solennelle. Ici encore, le Capucin va de paroisse en paroisse. Il amène les enfants à faire un bonne retraite. Durant ces jours de recueillement, de prières et de bénédictions, le prédicateur leur rappelle leurs principaux devoirs. Puis il préparera avec eux les belles cérémonies de la communion, du renouvellement des vœux du baptême et de la consécration à la Sainte Vierge. C'est la fête des enfants, la fête des parents, la fête de toute la paroisse. Il faut qu'elle soit belle !

Outre ces travaux ordinaires, qui reviennent chaque année à époque plus ou moins fixe, il y a encore des *travaux extraordinaires* qui réclament le concours de nos couvents.

Citons : la desservance des paroisses. Il arrive qu'un pasteur de paroisse tombe malade. Il faut aller à son secours. S'il meurt, l'autorité diocésaine chargera le couvent de l'intérim. Le religieux, député à cette charge, devenu curé, devra desservir la paroisse.

Un vicaire manque par suite de la pénurie de prêtres. Cependant il est indispensable dans certaines paroisses. On a recours, pour occuper sa place aux services des Capucins. Et tant que les forces du couvent peuvent suffire, le P. Supérieur est toujours disposé à rendre service.

Parmi les travaux extraordinaires, il y a encore les grandes Missions que le Code ecclésiastique recommande de donner tous les dix ans (1), les retraites aux différents groupements paroissiaux, tels que le Tiers-Ordre, les Mères chrétiennes, les Enfants de Marie, la Jeunesse catholique.

Parmi ces associations, le Capucin donnera sa préférence au Tiers-Ordre franciscain. Cette institution ne forme pas seulement l'héritage légué par son fondateur, elle est encore une manière de vivre des plus aptes à ranimer et à entre-

(1) Can. 1349.



Le Père Chérubin de Maurienne

tenir l'esprit chrétien dans les paroisses. Un renouveau de vie spirituelle a été constaté ces 40 dernières années dans nos paroisses valaisannes, par suite de la création des fraternités du Tiers-Ordre. Les Pères Capucins n'ont fait que suivre en cela l'impulsion donnée par le grand Pape Léon XIII qui, entre les années 1883-1886, a donné aux évêques du monde entier, ces célèbres encycliques qui ont été le commencement du mouvement franciscain actuel.

C'est l'esprit de S. François, qui est par excellence l'esprit chrétien, l'esprit de Jésus-Christ, que nous devons conserver intense parmi nous et ranimer au besoin pour sauver le monde.

« J'ai la conviction, a dit Léon XIII, dans une allocution du 12 mars 1886, que c'est par le Tiers-Ordre et la diffusion de l'esprit franciscain que nous sauverons le monde ».

Quelques figures de religieux

Nous croyons correspondre à un légitime désir du lecteur en ajoutant à la fin de cet ouvrage quelques figures plus saillantes de religieux valaisans ou étrangers qui ont illustré notre pays.

1. Etrangers.

Un mot tout d'abord sur les célèbres Missionnaires qui ont sauvé la foi en Valais et l'ont préservé de l'hérésie au commencement du 17^e siècle :

Les Pères Augustin, Sébastien, Maurice et Chérubin.

Le P. Augustin Pelletta d'Asti était un homme de grande intelligence, de beaucoup d'expérience et orné de talents naturels remarquables. Il fut collaborateur du P. Chérubin dans l'œuvre des Missions de Thonon. Il fut pénitencier apostolique à l'occasion du Jubilé de 1602. Il nous est surtout connu comme grand apôtre du Valais pour le salut duquel il travailla et se dépensa sans compter, soit dans le pays, soit à Rome. Il contribua avec le P. Maurice à confondre les ministres protestants à la célèbre conférence de Bex.

Les hérétiques, pour s'en rendre maîtres, le dénoncèrent à l'ambassadeur de France, en Suisse, et l'accusèrent d'être un colonel déguisé et rusé au service de la Savoie et de l'Espagne. Grossière calomnie ! Néanmoins pour éviter des complications diplomatiques et donner satisfaction à la

France, le P. Augustin s'éloigna du Valais. Appelé à Rome par le P. Procureur général de l'Ordre, il y rendit compte de la Mission du Valais. Il fit trois fois le voyage de Turin à Rome pour plaider la cause de la religion catholique et des Missionnaires en Valais. On ignore l'endroit où il mourut. Il a laissé un manuscrit important pour l'histoire de la religion et des Capucins en Valais : « La Relation sincère des travaux apostoliques des Pères Capucins pour la conversion des hérétiques en Valais », écrite en 1616 (1).

Le P. Sébastien de Maurienne. Né en 1571, il entra dans l'Ordre à 17 ans. Religieux zélé, il fut appelé le « chasseur d'âmes ». Il fut un pourfendeur de l'hérésie à Genève et en Valais, où il fit de grandes conversions. Des paroisses entières abjurèrent le calvinisme. Il mourut au couvent de St-Jean de Maurienne, dans son pays natal, en 1634. Sa vie se résume en ces deux mots : un apôtre et un saint. On lui attribue plusieurs miracles.

Il a composé un catéchisme destiné aux gens qu'il évangélisait, pour réfuter les principales erreurs des hérétiques (2).

Le P. Maurice de la Morra, de la province de Gênes, docteur en théologie, professeur dans l'Ordre, fut un prédicateur et un controversiste renommé. En 1596, à la demande du duc Charles-Emmanuel de Savoie, il fut envoyé avec d'autres religieux en Piémont pour travailler à la conversion des Vaudois. En 1601, Clément VIII l'envoie avec le P. Chérubin au bailliage de Ternier. En 1603, nous le trouvons en Valais avec les Pères Augustin d'Asti et Chérubin de Maurienne. Il se distingua à la conférence de Bex. Il travailla surtout dans les dizains de Sion et de Sierre, où il ramena

(1) Nécrologe des Pères de Savoie, p. 299.

(2) Idem, p. 279.

un grand nombre d'égarés dans le giron de l'Eglise. Du Valais il retourna dans les environs de Genève et mourut à St-Julien, en 1613.

Il a laissé la réputation d'un docte religieux, mais d'une humilité profonde, d'une patience et d'une douceur à toute épreuve.

Il édita un Catéchisme ou Doctrine chrétienne et des Commentaires sur les quatre livres des sentences du séraphique Docteur S. Bonaventure.

Il se rendait fréquemment à Genève où il tenait des conversations avec le ministre Th. de Bèze, qui l'estimait beaucoup. A ses exhortations, le célèbre hérétique aurait témoigné le désir de mourir dans le sein de l'Eglise catholique. Il aurait rétracté ses erreurs quelques jours avant sa mort (1).

Le P. Chérubin Fournier de St-Jean de Maurienne. Né en 1566, il a été l'un des grands apôtres du Valais. Supérieur de Thonon, il envoya les premiers Missionnaires en Valais. Il vint les rejoindre lui-même quelque temps après.

Il existe de lui, une Vie, par l'abbé Truchet. Il mourut à Turin en 1610, en rentrant de Rome. On a dit de lui : « En chaire, c'était le bouillant saint Paul ; dans ses relations privées avec les hommes, c'était le doux et aimable saint François de Sales ». Le P. Sigismond Bérody de St-Maurice, a fait, sur le dernier passage du P. Chérubin dans cette ville qu'il avait évangélisée et aimée, la déposition suivante :

Pendant que le P. Paul de Césène parcourait le Chablais et le Valais pour remplir la mission qui lui avait été confiée (2), le Souverain Pontife voulut entendre de la bouche même du P. Chérubin le récit de ce qui s'était passé dans ces deux pays. Celui-ci se rendit à Rome, pour la troi-

(1) Hist. des Miss., p. 168 et 195. Nécrol., p. 309.

(2) Ci-dessus, p. 95 et suiv.

sième fois dans l'espace de dix ans. Il avait comme un pressentiment que ce voyage serait le dernier qu'il ferait dans la Ville éternelle et qu'il confinait au grand voyage de l'éternité. Il prit donc sa route par le Chablais, visita la Sainte-Maison de Thonon et de là se rendit à St-Maurice. Au sortir de cette ville, où il avait reçu de nombreux témoignages d'affection et de reconnaissance, son cœur s'émut et renouvela pour St-Maurice ce que S. François, son glorieux Père, fit pour Assise : il se retourna et bénit la ville et lui prédit que jamais plus elle ne perdrait la foi catholique (1).

Il ne faut pas confondre avec ce dernier son homonyme.

Le P. Chérubin de Bourg-St-Maurice. Entré au noviciat en 1626, celui-ci introduisit en Valais l'usage des « Missions volantes ». Il réforma ou rétablit de nombreuses confréries en Valais et dans la vallée d'Aoste.

Il montrait une grande dévotion à S. Joseph. Les fidèles parlaient de lui comme d'un saint. Beaucoup lui attribuaient leur conversion.

En 1646, le P. Chérubin prédit à Gaspard de Stockalper, chevalier de l'éperon doré, colonel du Haut-Valais et gouverneur de St-Maurice, que Dieu lui accorderait un fils. L'événement justifia la prophétie le 27 octobre de la même année.

Il mourut en grande réputation de sainteté au couvent de St-Maurice où il était Gardien.

Au témoignage du P. Séraphin de Loex, alors de famille à St-Maurice, on eut de la peine à l'enterrer par suite de l'empressement de la foule qui l'entourait. Chacun voulait baiser son corps et demandait en grâce, comme relique, quelque objet, étoffe, morceau de drap, médaille, etc., provenant de lui. On fit la même demande jusqu'en la vallée d'Aoste (2).

(1) Truchet, p. 300.

(2) Nécrol. p. 329 ; Hist. des Miss., p. 202 et 222.

2. Suisses.

Le P. André de Sursée. Originaire de Sursée, il fit ses études au collège suisse de Milan. Un jour, il demandait, à genoux, la bénédiction à l'archevêque S. Charles. Celui-ci lui mit la main sur la tête et lui dit : « Mon fils, étudiez diligemment, afin de pouvoir, en son temps, être utile et rendre service à l'Eglise de Dieu, recueillir beaucoup de fruits dans la vigne du Seigneur et gagner beaucoup d'âmes au bon Dieu ». Ces paroles furent comme un oracle. Revêtu de l'habit de l'Ordre, il brilla, dès le noviciat, par la régularité de sa vie, par l'exemple de ses vertus, par sa prudence et l'intégrité de ses mœurs. A peine avait-il achevé la huitième année dans l'Ordre qu'il fut nommé Supérieur à So-leure, puis plusieurs fois Gardien en divers endroits, maître des Novices, souvent Custos, plus de vingt fois Définiteur et quatre fois Provincial.

Il vint en Valais à deux reprises. La seconde fois, après avoir été Provincial, comme Supérieur de cette Mission. Il y travailla jusqu'à 66 ans.

Il assista au Concile de Constance comme assesseur et théologien à cause de sa prudence et de sa science. Il s'y fit remarquer. Au sein de ses plus grands travaux, il ne négligeait pas les jeûnes et la mortification. Il conserva toujours une tendre piété envers le Saint Sacrement de l'autel et envers la Sainte Vierge, un grand dévouement envers les pauvres et les pestiférés, une grande patience dans les persécutions et ramena beaucoup d'hérétiques à la vraie foi et des pécheurs à une vie meilleure.

Le Nonce lui confia la tâche de ramener à la stricte observance de la Règle les couvents de religieuses de Wonnenstein, de Pfanneregg et de Wurmsbach. Ce qu'il obtint, grâce à son zèle et à sa prudence. Le Nonce appréciant ses services, le chargea de présider à l'élection canonique de

l'Abbé de St-Gall. C'était une entreprise difficile. Mais en peu de jours, le P. André apaisa les discordes, réconcilia les cœurs et y ramena l'union et la concorde. Il rendit des services semblables à bien d'autres couvents de la Suisse.

Vieilli sous le joug des études, des travaux apostoliques, il tomba malade à Stans et s'en alla patient et résigné le 11 février 1633 à Dieu qui l'appelait à la récompense (1).

Le P. François Schindeli est né à Altorf. Poussé par un zèle irréfléchi, il s'était retiré à Rüderthal, près de la chapelle miraculeuse de Notre-Dame, pour y mener une vie érémitique ; mais chassé par la faim, il dut rentrer à la maison.

En 1579, il fut envoyé au collège suisse de Milan pour y faire ses études. Ayant manifesté le désir de se faire Capucin, il fut reçu au couvent de St-Victor, où il prit l'habit et fit sa profession. Envoyé en Suisse, il se distingua comme prédicateur par sa parole suave et persuasive.

En 1602, le peuple d'Uri était divisé par des haines profondes. Voici que le Vendredi-Saint, le P. François, du haut de la chaire d'Altorf, invite les fidèles à la concorde avec tant d'onction que, soulevés par l'accent de sa parole, les hommes des deux partis ennemis s'embrassèrent en signe de réconciliation et d'amitié et vécurent, dès lors, en bons rapports.

A Appenzell en 1604, pendant qu'il prêchait le Carême à Altstätten, un vaste incendie éclata. Le P. François, armé d'une croix en bois, trace un grand signe de croix sur le feu et l'éteint aussitôt, à la grande admiration du peuple qui rend grâce à Dieu.

A la fin de son instruction sur la Passion et des cérémonies du Vendredi-Saint, les Zvingliens arrivent à l'église, tournent les catholiques en dérision et sonnent la grande

(1) Chron. p. 189.

cloche, malgré la défense formelle qui en a été faite. Qu'arriva-t-il ? La cloche éclate en morceaux et les protestants sont obligés de la refondre à leurs frais.

En 1602, il fut envoyé à Rome comme custos au Chapitre général. On l'invita à prêcher aux Suisses de la Garde pontificale. Il le fit avec tant d'élan que le bruit de son éloquence arriva aux oreilles du Pape Clément VIII, qui le fit appeler, loua son zèle, lui proposa de se rendre en Moravie. « Saint-Père, dit le P. François, je choisis et recommande à Votre Sainteté le Valais. Ce pays a besoin d'argent et de bons prêtres ». De retour en Suisse, le Nonce l'envoya en Valais avec le P. André de Sursée. Le Nonce ne dépensa pas moins de 30.000 florins pour cette Mission. Ils y furent d'abord fort mal reçus. Il y souffrirent même la faim. Mais bientôt ils arrivèrent à ramener ce pays à la vraie foi. Après quoi le Nonce et les cantons catholiques confièrent ce pays à de bons ouvriers du clergé séculier et à deux Pères de la Compagnie de Jésus. Alors le P. François retourna dans sa Province. Il mourut à Lucerne, Gardien, Définitéur et Custos, d'une assez grave maladie, à l'âge de 65 ans, après avoir passé 47 ans dans l'Ordre (1).

3. Valaisans.

Fr. Rémy de Fago de St-Maurice fit profession au couvent de Chambéry (Cognin) le 4 juin 1622. Il édifiait son entourage par son esprit de pauvreté, de mortification, de patience et par son amour de l'oraison. Il jeûnait tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge.

D'après la déposition du Fr. Second de St-Maurice, ce Frère fut enterré au couvent de Sion en juillet 1642. Quatre ans après, on ensevelit à côté de lui le V. P. Théodule de

(1) *Chronica Prov.*, p. 140.

Vienne. Un éboulement de terrain mit le corps de Fr. Rémy à jour, de la tête à la ceinture. Lui et le domestique Claude, voulurent se rendre compte de l'état de la dépouille du défunt. Ils enlevèrent la terre et le corps parut dans son intégrité et très bien conservé, à l'exception de la couleur qui était grisâtre. La tête était souple, les chairs molles, la barbe et les cheveux à leur place. L'habit était ferme, le chaquet en chêne et la corde en boyaux n'étaient pas pourris. De plus le corps, exhalait une suave odeur, semblable à celle de la violette : ce qui frappa particulièrement le domestique (1).

Le P. Michel-Ange Yost de Sion. Originaire de Münster, frère de Mgr Hildbrand Yost, évêque de Sion, il était chanoine de Sion en 1607. Entré dans l'ordre, il fit profession en 1623, en juillet. Il mourut à Moutiers en 1629 ainsi que plusieurs autres religieux, en soignant les pestiférés, avec la réputation d'un saint.

Huit à dix jours après sa mort, il aurait apparu au Père Nicolas de Pontamaffrey, étudiant, et lui aurait dit de ne point déplorer sa mort ni celle de ses compagnons, parce Dieu les avait grandement récompensés. Le P. Sigismond entendit leur conversation qui dura à peu près l'espace d'un *Miserere*, sans la comprendre. L'apparition annonça de plus que d'autres religieux, leurs compagnons d'études, mourraient encore de la peste, mais que ni lui (P. Nicolas), ni le P. Sigismond ne seraient de ce nombre. Le fait se réalisa à la lettre (2).

Le P. Sigismond Bérody de St-Maurice. Fils de Jean-François et frère du chroniqueur Gaspard Bérody, il entra dans l'Ordre, après environ sept ans de ministère dans le

(1) Nécrol., p. 340, 205 et Bérody, p. 61 et 182.

(2) Nécrol., p. 299 ; P. Furrer : Walliser Geschichte, p. 361.

clergé séculier. Il fut curé de Vex et de St-Sigismond (St-Maurice). Le P. Exupère de Sion, son compatriote, également prêtre du diocèse de Sion, entra en même temps que lui et tous deux émirent ensemble leurs vœux de religion au couvent d'Annecy, le 14 juillet 1627. Le P. Sigismond fut Gardien du couvent de St-Maurice (Valais) en 1637 et peut-être déjà en 1628.

Il a composé et publié les deux ouvrages suivants :

1^o Vie de S. Sigismond, roi des Burgondes, fondateur de l'antique et célèbre Abbaye de St-Maurice d'Agaune.

2^o Vie de S. Maurice et de ses compagnons, martyrs, et de la découverte de leurs ossements et de leur magnifique translation (1).

Le Fr. Désiré Clerc. Nommé chanoine de la Cathédrale de Sion à peine au sortir des années de l'adolescence, il renonça à cet honneur pour se faire Capucin. Il fit profession le 21 mars 1628 et fut envoyé à Stans.

En 1629, il est emporté le 26 septembre par une épidémie qui ravageait l'Allemagne et la Suisse.

Un signe extraordinaire vint démontrer l'innocence de son âme. Comme les Frères lavaient son corps, selon l'usage, un oiseau d'une grande beauté qui volait autour du couvent, finit par pénétrer par la fenêtre, dans la cellule, où était déposée sa dépouille mortelle et vint se placer sur le front du défunt sans qu'on put le mettre en fuite (2).

Le P. Ignace Furrer de Viège. Il s'appelait dans le monde Pierre Furrer et fut curé de Rarogne (1620-1623), curé de Viège (1623-1624), nommé chanoine, il devint Doyen (1625-1630) et Vicaire général de Mgr Hildebrand Jost (1627-1629).

(1) Nécrol. p. 381.

(2) Chron. p. 134.

Dégoûté du monde et des événements qui divisaient son pays, il résolut de tout quitter pour entrer chez les Capucins. Mais comme il était la colonne du Vénérable Chapitre, l'homme de confiance de l'Evêque et son official, le Nonce l'en dissuada (9 avril 1628) et le pria d'attendre du moins des temps plus calmes pour exécuter son pieux projet. Il se devait présentement, disait le Nonce, en des temps si sombres, tout entier à son diocèse. Le P. Dominique, Provincial de Savoie, à qui il s'était ouvert sur ce point, fut du même avis. Lors même qu'il avait fait, depuis trois ans, le vœu d'entrer en religion, s'il échappait à la peste, il résolut d'attendre.

Entre temps il dirigea le diocèse au spirituel et au temporel durant l'absence de son Evêque et alla le rejoindre à Rome, député par le Chapitre. Il revint avec Sa Grandeur jusqu'au Grand-St-Bernard où il fut séparé de son maître. Il dut attendre sur la montagne pendant que l'Evêque était conduit jusqu'à Sembrancher où il se vit extorquer ses dernières prérogatives de chef temporel.

Pierre Furrer fut ensuite banni à cause de son dévouement à l'Evêque.

Il se rendit alors en Savoie, où il put exécuter son dessein si cher d'entrer chez les Capucins et fit profession dans l'Ordre l'année suivante.

Ayant appris que la peste sévissait dans son pays, il obtint de ses Supérieurs de venir assister les malheureux pestiférés et mourut lui-même en 1657, atteint par cette contagion, victime de son dévouement. C'est ainsi qu'il se vengea chrétiennement de l'injustice de ses compatriotes qui l'avaient envoyé en exil.

Il est enterré à la chapelle de Notre-Dame dans l'église des Capucins de St-Maurice. Son corps relevé après 36 ans, fut trouvé intact et remis dans un cercueil. De nouveau déterré après 3 ans, on le retrouva encore intact, mais les

chairs un peu plus jaunies. On le remit à sa place, entre le confessionnal et le coin de l'autel contre le mur, en attendant la glorieuse résurrection (1).

Le P. François-Joseph Rouiller de St-Maurice s'appelait Hyacinthe dans le siècle. Né en 1736, il fit profession dans l'Ordre en 1752. Il était prédicateur à la chaire de St-Théodule à Sion entre 1766-67 et Gardien du couvent. Il mourut à Rome en 1798.

Sa vie, assez mouvementée, tranche sur celle de ses autres confrères. Nous en faisons mention à cause du rôle qu'il a joué en son temps.

Natif de St-Maurice, il prit une part active, avec son oncle, le P. Galley de St-Maurice aussi, à l'introduction des Pères suisses en Valais pour remplacer les Pères de Savoie. Après avoir été Lecteur à Fribourg, il quitta la province suisse pour se rendre à Paris, au couvent du Marais, province de Normandie, à laquelle il obtint d'être incorporé. Il se faufila dans la cour d'un petit prince allemand, le prince de Holstein-Limbourg, qui lui mit dans la tête l'idée de se faire décorer du caractère épiscopal. Voici comment il se prit pour atteindre son but.

Une de ses cousines, fille d'un marchand de St-Maurice, venait d'épouser M. Sigristen, Banneret de Conches, secrétaire d'Etat, proche parent de Mgr Zen-Ruffinen.

Après s'être fait recommander à l'Evêque par son prince allemand, par son oncle le P. Galley, par son allié, le secrétaire d'Etat, il le fit prier de bien vouloir le prendre pour évêque suffragant, ainsi qu'en ont la plupart des princes-évêques de l'empire d'Allemagne. L'Evêque de Sion n'y voyait pas d'inconvénient. Car il avait été convenu qu'une fois décoré du caractère épiscopal, le P. Rouiller ne serait

(1) Grenat, p. 271 ; et ci-dessus, p. 161.

point à charge à l'Evêque, mais serait pensionné convenablement par le prince allemand. Le Chapitre de Sion n'en devait pas prendre ombrage non plus, vu qu'il ne faut pas confondre cette sorte de suffragant avec le coadjuteur ayant droit de succession. D'ailleurs, après un court séjour en Valais, le Révérendissime Suffragant devait quitter le pays pour se rendre en Allemagne, où le prince, son protecteur, espérait lui procurer une dignité plus lucrative dont celle-ci n'était que la porte.

Le Père vint donc en Valais négocier sa promotion à l'épiscopat. Tout semblait lui promettre une heureuse réussite, lorsque la négociation, tenue secrète jusqu'ici, parvint, on ne sait trop comment, à la connaissance du Chapitre et de l'Etat qui refusèrent absolument de se prêter aux vues de fortune du Rév. Père.

Au reste, dit le manuscrit du Chanoine de Rivaz, d'où ces notes sont extraites, la sincérité historique ne me permet pas de dissimuler que le P. Rouiller était un parfait intrigant. Je l'ai connu à Paris d'abord, agent d'espionnage du comte P..., puis professant le Mesmérisme, ensuite, du temps où il captait la protection du prince allemand, entouré de livres de magie et de cabale ; enfin, après l'affaire manquée de la suffragance, lié avec le fourbe Cagliostro. Il partit quelques années après pour Rome en qualité de second député de la Province de Normandie au Chapitre général de l'Ordre. Les journaux apprirent, bientôt après, qu'il avait été arrêté avec ce fameux aventurier et condamné, pour le reste de ses jours, à une prison perpétuelle dans le couvent des Capucins, dit « des Saints-Apôtres ».

Dans les premières années de la Révolution française, j'ai appris que sa prison avait été commuée en de simples arrêts. Lorsque les Français se rendirent maîtres de Rome en 1788, il recouvra sa liberté.

Nos Capucins valaisans m'assurent qu'il n'en a pas fait mauvais usage et qu'il est mort dans un couvent de Tos-

cane, désabusé, détrompé des illusions de l'ambition qui ont fait le malheur et le déshonneur de sa vie.

On a la lettre que le prince de Limbourg adressa à Pie VI pour obtenir un évêché « in partibus » en faveur de ce P. Rouiller. Elle fait ressortir les nombreux avantages qui en résulteraient pour la religion catholique dans les Etats de ce prince et dans les pays circonvoisins. Le Saint-Père ne pouvait accéder à cette demande que pour autant qu'il serait postulé par un évêque pour suffragant. L'Evêque de Sion avait bien voulu se prêter à cette demande. La lettre au Saint-Siège se trouve dans les archives de la famille d'Odet (1).

Le P. Bonaventure de Preux (Jacques) de Sierre, oncle de l'évêque François-Joseph de Preux Il était officier et fiancé à une demoiselle de Vineis. Pour lui acheter un vêtement de fiancée, il se rendit à cheval à Sion, tomba dans le Rhône ; sauvé, il demanda à entrer au couvent des Capucins de Sion ; il retourna chez son père avec un morceau d'étoffe brune et lui dit : « Voici mon vêtement de fiancé que j'ai choisi : dès aujourd'hui je renonce à mes droits et ne désire que d'être reçu au nombre des enfants de S. François ». Il vécut jusque vers 1754, et mourut en odeur de sainteté (2).

Le P. Félix Pomey d'Ardon fit profession dans la province de Savoie, mais quand les deux couvents du Valais passèrent à la province suisse, il s'incorpora dans cette nouvelle Province. Il fut un prédicateur distingué. Il occupa cinq ans la chaire de St-Nicolas à Fribourg où, pendant le carême, il prêchait tous les jours, le samedi excepté.

(1) Tiré des manuscrits du Chne de Rivaz et relevé dans ceux du Chne Boccard, I, p. 201.

(2) Nécrol., 249, III, 234.

Nommé Gardien à St-Maurice, il tomba malade et ne put plus se rétablir et mourut résigné à la volonté de Dieu le 17 décembre 1777, à peine âgé de 46 ans, après avoir passé 27 ans dans l'Ordre (1).

Le P. Sigismond Furrer ne se distingua pas moins par son zèle pour la vie régulière que par son érudition. Il fut successivement Lecteur, Gardien et Provincial. L'Evêque de Sion l'appela à son Séminaire et lui confia l'enseignement de la théologie pastorale. Il fit partie de différentes sociétés littéraires et surtout des sociétés d'histoire. Il éditait trois volumes de « L'Histoire du canton du Valais » et une brève exposition de la Sainte Règle, en langue allemande. Il mourut à Sion, en 1865, à un âge avancé (2).

Le P. Candide Sierro était originaire d'Hérémence. Désireux de se consacrer à l'œuvre des Missions étrangères, il partit pour le Brésil. Il s'efforçait de fonder des colonies et d'enseigner la religion chrétienne à différentes peuplades, les « Tempe », les « Turinara », les « Amanopas », lorsqu'il tomba dans les embûches dressées par les sauvages et fut tué avec un marchand qui l'accompagnait en 1872 ou 1873 (3).

Le P. Laurent Burgener (Pierre-Joseph) de Saas-Balen, né en 1810. Il est surtout connu par ses écrits. Il a écrit les vies de S. Bernard de Menthon, de S. François de Sales, de S. Maurice, des Saints du Valais, *Helvetia sancta*, Pèlerinages de la Suisse catholique. Il mourut à Sion en 1880 (4).

(1) Chron. p. 522.

(2) Chron. p. 708.

(3) Chron. p. 673.

(4) Chron. Helv. p. 709, et *Blätter aus der Walliser Geschichte*, I, p. 445.

On pourrait prolonger cette liste des religieux qui se sont sanctifiés par les vœux, la vie du cloître et l'apostolat. Ceux même dont la vie est plus cachée et plus humble, et qui n'ont point trouvé de biographes ici-bas, brilleront là-haut d'un éclat particulier dans les annales célestes de la sainteté.

Liste des Pères Capucins valaisans ⁽¹⁾

- Benoît, de *Sion*, p. 1611.
Ambroise, de *Granges*, 1617.
Théodule Barberini, de *Vionnaz*, p. 1619 ; † 1664.
Rémi de Fago (Jean), de *St-Maurice*, n. 1581, p. 1622.
Urbain, de *Loèche*, n. 1584 ; † 1611 ou 1627.
Michel-Ange Yost (Egide), de *Münster* (voir la notice plus haut)
Maurice Cuppi, de *Val d'Illiez*, p. 1624 ; † à Annecy, 1647.
..... Rossier, de *Monthey*, p. 1626 ; auparavant notaire.
Second, de *Monthey*, p. 1627.
Désiré Calchi, de *Loèche*, clerc, (v. notice).
Sigismond Bérody (Guillaume), de *St-Maurice*, (v. notice).
Exupère de Prates (Després), de *St-Maurice* ; prêtre séculier
avant son entrée, p. 1627.
Florien Perren, avant 1600.
Florien de Berringe, n. 1605, p. 1627 ; † 1672.
Bonaventure Immehic, de *Sion* ; † au service des pestiférés, 1629.
Théodule Biderbost (Nicolas), n. 1605 ; p. 1629, † à Schupfheim,
1660.
Gestentian, de *Münster*, 1672.
Ignace Furrer, (Pierre), de *Viège*, (v. notice).
Sigismond de Fago, de *St-Maurice*, n. 1621.
Pierre Luppi, de *Sion*, 1636.
Désiré Plaschi, de *Loèche*, n. 1610, p. 1631 (2).
Alexis Bonvin, de *Sion*, né à *Domodossola*, p. 1636 ; † 1641.
Siméon, de *St-Maurice*, p. 1639.

(1) n. : signifie né ; p. : profession et † mort. — Cette liste ne se glorifie pas d'être complète, mais la plus complète qui existe actuellement.

(2) Fut supérieur de l'hospice de Brigue ; mourut en odeur de sainteté en 1659 et fut enterré à l'église de Glis.

- Anselme Marclay, de *Val d'Illiez*, p. 1639 ; † 1678.
 Chérubin, de *St-Maurice*, 1643.
 Hugo de Magnot (*Ardon*) ou de *Conthey*, 1656, 1670.
 Bassan, 1665
 Jean-Pierre, de *Val d'Illiez*, 1670.
 Sigismond Zurlauben-de la Tour, 1688.
 Angélique, de *Chalais* et *Bourg-St-Pierre*, clerc ; † sous-diacre.
 en 1682.
 Rudolph Imsand (Jacques), d'*Ulrichen*, n. 1644.
 Théodule, de *Sion*, 1697.
 Théodule, de *Conthey*, 1701.
 Nicolas d'*Ernen*, diacre en 1685.
 Hyacinthe Marclay, de *Val d'Illiez*, ordonné en 1679 ; † 1689.
 François-Marie Jossen (Jean (1)).
 Adrien, de *Sion*, prédicateur et pénitencier apostolique en 1676,
 à *Thonon*.
 Eustache Lagger, de *Conches*, né à Oberwald.
 Joseph Défago }
 Michel Défago } étaient frères et à Nice, en 1700.
 Adrien, de *Gampel*, p. 1707.
 Adrien, de *Loèche*, 1750.
 Pacifique de Nucé, de *Vouvry* ; † 1719.
 Pierre Franc, de *Vouvry*, 1691.
 Florentin, d'*Isérables*, 1690.
 Siméon, de *Sion*, 1690.
 Théodoret Quennoz, de *Magnot* ou *St-Séverin*, ordonné en 1701.
 Denis, de *St-Maurice* ou *Monthey*, 1693, 1701.
 Léopold, de *St-Maurice*, 1701.
 Amand, de *Troistorrents*, ordonné en 1688 ; † 1705.
 Matthias, de *Troistorrents*.
 Constantin, d'*Entremont*, diacre en 1703.
 Félix, de *St-Martin*, 1700.
 Angélique Challent, de *Bourg-St-Pierre*, 1694, 1714.
 Raphaël, de *Münster*, 1700.
 Pierre-Maurice, de *St-Maurice*, 1730-1743.
 Joseph-Alexis Udry, de *Sion*, n. 1700 ; p. 1720 ; † 1773 .

(1) Né à Biel en 1637, originaire de Naters, recteur à Sion 1663, chapelain à Loèche, 1665-66 ; curé-doyen de Münster, 1666-73 ; chanoine, 1672 ; profès capucin dans la Province suisse 1673 ; supérieur au Landeron 1687-88 ; mort à Altorf en odeur de sainteté en 1691.

- François-Joseph, d'*Ayent*, p. 1715.
 Jean-Benoît Udrissard, de *Nax*, p. 1719 ; † 1760.
 Fidèle Bruttin, de *Nax*, p. 1721 ; † à Sion, 1758.
 Ignace Riedi, de *Viège*, Gardien à Sion, 1731-35.
 Jean-Damascène Riondet, de *Sion*, n. 1712 ; p. 1729 ; † 1772.
 Louis-Nicolas Charletti, de *St-Maurice*, p. 1731 ; † 1763.
 Basile Masserey, de *Venthône*, n. 1709 ; p. 1733 ; † 1768.
 Paul Bosson, de *Mage*, p. 1739 ; † 1766.
 Florentin Beney, d'*Ayent*, n. 1717 ; p. 1739 ; † 1796.
 Jean Riondet, de *Sion*, n. 1724 ; p. 1743 ; † 1777.
 Bonaventure de Preux, de *Sierre* (voir notice).
 Patrice Krüttli, de *Sion*, n. 1720 ; p. 1742 ; † 1789.
 Pierre-Angélique de Kalbermatten, de *Sion*, p. 1701 ; † 1744.
 Philippe Ballifard, de *Sion*, n. 1709 ; p. 1730 ; † 1780.
 Théodule de Vineis, de *Sierre* ; † 1753.
 Pierre-Antoine Galley, de *St-Maurice*, n. 1726 ; p. 1743 ; † 1795.
 Héliodore Burgos, de *Bagnes*, n. 1720 ; p. 1744 ; † 1804.
 Adrien Willa, de *Loèche*, p. 1750 ; † 1759.
 Théodule Perron, de *Bagnes*, n. 1729 ; p. 1751 ; † 1786.
 Félix Pomey, d'*Ardon*. (voir notice).
 Prosper Krüttli, frère du P. Patrice, de *Sion*, n. 1728 ; p. 1754 ;
 † 1795.
 François-Joseph Rouiller, de *St-Maurice*, (voir notice).
 Désiré Zenruffinen, de *Loèche*, frère de Mgr Melchior, 1736-1796.
 Cyrille Oggier, d'*Albinen*, 1738-1803.
 Sigismond Hugo, de *Loèche*, 1730-1809.
 Sigismond de Combis, de *Gampel*, clerc à Sion en 1761.
 Exupère de Combis, de *Loèche*, 1755-1826.
 Second Lorétan, de *Loèche*, 1753-1821. (1)
 Cyprien Riondet, de *Monthey*, 1754-1830.
 David Oggier, de *Loèche-les-Bains*, 1758-1824.
 Nicolas Dayer, d'*Hérémenche*, 1751-1787.
 Joseph-Alexis Eggo, de *Loèche*, 1761-1840.
 François-Louis Ebner, de *Wiler*, 1759-1834.
 Chrysogone Wissen, de *Grimentz*, 1759-1833.
 Jean-Hector Gottet, d'*Albinen*, 1756 ; † 1800 à Albinen.
 Bonitius Lauiner, d'*Ernen*, 1753-1801.
 Justin Perron, de *Bagnes*, 1757-1837.

(1) Fut aumônier militaire à Paris en 1792 ; bâtit le couvent des Capucins d'Altorf ; mourut à Sion en 1821.

Médard Werlen, de *Münster*, 1763-1827. (12 ans professeur à Andermatt).

Théodule Felley, de *Bagnes*, 1765-1831.

Mathias Rey, de *Montana*, 1789-1844.

Sigismond Furrer d'*Unterbäch*, (v. notice).

Dominique Briguet, de *Lens*, 1790-1847.

Candide Beeger, de *Sierre*, 1791-1857.

Romain Bonvin, d'*Ayent*, 1793-1830.

Eugène Heiss, de *Brigue*, 1798 ; † subite à Mariazell, 1860.

Sébastien Briguet, de *Lens*, 1796-1851.

Blaise Carruzzo, de *Chamoson*, 1794-1851.

Garin Neuraz, de *Val d'Illicz*, originaire de Savoie, 1796-1858.

Isidore Rudaz, de *Vex*, 1800-1868. (1)

Jérémie Lovey, d'*Orsières*, 1791-1836.

Marcel Cornut, de *Vionnaz*, 1802 ; † à Revereulaz 1840, enterré à Vionnaz.

Louis Rey, de *Lens*, 1801-1880.

Léopold Ehrler, de *Brigue*, natif de Schwytz ; 1804-1844.

Léon Duchoux, de *St-Gingolph*, 1802-1830.

Exupère Crettaz, d'*Ayent*, 1806-1860.

David Zurtannen, de *Sion*, 1806-1887.

Pierre-Antoine Venetz, de *Mörel*, 1806-1888 à Lucerne.

Joseph-Marie Penon, de *Sion*, 1809-1856 ; † subite au Landeron.

François-Louis Ebner, de *Wiler*, 1806-1840.

Cyprien Dussex, de *Vex*, 1812-1875.

Théodule Jossen, de *Naters*, 1806-1885.

Célestin Yost, de *Geschenen*, 1799-1848.

Joseph-Michel Bagnoud, de *Lens*, 1802-1865.

Héliodore Ballifard, de *Bagnes*, 1809-1869.

Electe Lorenz, d'*Ulrichen*, 1813-1895.

Laurent Burgener, de *Saas-Balen*, 1810-1880 (voir notice).

Séverin Fumeaux, de *St-Séverin*, 1812-1887.

Romain Constantin, d'*Ayent*, 1817-1851.

Joseph-Alexis May, de *Bagnes*, 1821-1896.

Denis Gay-Balmaz, de *Salvan*, 1820-1892.

François-Louis Rey, de *Chermignon*, clerc, 1818-1850.

Samuel Praz, de *Veysonnaz*, 1824-1890.

(1) Fut directoriste, chroniqueur. Il a laissé 3 volumes manuscrits des « Collections historiques » ; le Catalogue du Clergé de Sion, etc.

Antoine Albrecht, de *Viège*, 1836-1907.
 Garin May, de *Bagnes*, 1837-1895.
 Emile Bérard, d'*Ardon*, 1828-1902.
 Adolphe Constantin, d'*Arbaz*, 1837-1918.
 Candide Sierro, d'*Héremence*, (v. notice).
 Romuald Besse, de *Bagnes*, 1839-1868.
 Jérémie Bornet, de *Nendaz*, 1837-1891.
 Paul Amherdt, d'*Obergesteln*, 1825 (1).
 Chrysogone Martin, de *St-Luc*, 1836-1884.
 Exupère Rey, de *Chermignon*, 1839-1916.
 Sébastien Fragnière, de *Veysonnaz*, 1835-1912.
 Marcellin Fournier, de *Veysonnaz*, 1836-1874.
 Marcel Addy, d'*Orsières*, 1845-1929 (2).
 Candide Fragnière, de *Veysonnaz*, 1852 (3).
 Cyprien Crettaz, d'*Ayent*, 1849-1923 (4).
 André Perruchoud, de *Chalais*, 1855, p. 1879.
 Romuald Zufferey, de *St-Luc*, 1857-1909.
 Séraphin Rossier, d'*Orsières*, 1857-1928.
 Marcellin Favre, de *Savièse*, 1859, p. 1880.
 Louis de Cocatrix, de *St-Maurice*, 1861-1928.
 Germain Weissen, de *Viège*, 1857-1923.
 Bonaventure Zenhäuser, d'*Unterbäch*, 1841-1926 (5).
 Théodore Borter, de *Ried-Brigue*, 1850 (6).
 Adrien Imhof, d'*Ernen*, 1868-1909 (7).
 Gaétan Cerini, de *Sion*, 1856-1915.

(1) Entra chez les Rédemptoristes en 1845 ; fut missionnaire en Lorraine et Luxembourg ; construisit l'église paroissiale d'Ulrichen ; mourut à Rigi-Klösterli. Il écrivit : *Denkwürdigkeiten v. Ulrichen*, Thomas in der Bündt, St. Franciscus, etc.

(2) On l'intitulait P. Général du Tiers-Ordre dont il fut un grand et ardent propagateur.

(3) Se sécularisa et mourut vicaire de Nendaz.

(4) Fut le restaurateur de Longeborgne qu'il desservit 12 ans.

(5) Il était prêtre séculier avant d'entrer dans l'Ordre.

(6) Prêtre séculier en 1875 ; puis Chancelier épiscopal ; fit profession dans l'Ordre en 1886 ; devint secrétaire du P. Général à Rome ; remplit d'autres fonctions encore dans l'Ordre. Il était oncle de Mgr Bieler.

(7) Fut missionnaire apostolique aux îles Seychelles, mourut à Chambéry en revenant malade dans le pays.

- Séverin Bessard, de *Bagnes*, 1860-1921.
 Cassien Lauber, de *Glis*, n. 1868, p. 1889.
 Barnabé de Cocatrix, de *St-Maurice*, n. 1869, p. 1889.
 Augustin de Stockalper, de *St-Maurice*, n. 1869, p. 1891.
 Pierre-Antoine Biner, de *Zermatt*, 1867 ; † 1919.
 Evariste Favre de *Savièse*, 1867-1920.
 Héliodore Fellay, de *Bagnes*, n. 1867, p. 1891.
 Protais Turin, de *Muraz*, s. Collombey, n. 1870 ; † 1917.
 Hermann Murmann, de *Ferden*, n. 1870, p. 1893.
 Bérard Berthod, de *Sierre*, n. 1864 ; † 1928 (1).
 Christophe Favre, de *Savièse*, n. 1875, p. 1895.
 Alexis Bioley, de *Monthey*, n. 1877, p. 1897.
 Jérémie Luisier, de *St-Maurice*, n. 1876, p. 1899.
 Philémon Maytain, de *Nendaz*, n. 1881, p. 1902.
 Samuel Loye, de *Nendaz*, n. 1875, p. 1903.
 Sulpice Crettaz, d'*Ayent*, n. 1881, p. 1903.
 Blaise Maytain, de *Nendaz*, n. 1883, p. 1905.
 François de Sales Delacoste, de *Monthey*, n. 1877, p. 1900.
 Sigismond Yaggi, de *Varone*, n. 1884, p. 1907.
 Jean-Marie Granger, de *Troistorrents*, n. 1885, p. 1907.
 Florin Zurwerra, de *Ried-Brig*, n. 1887, p. 1912.
 François Vuistiner, de *St-Martin*, n. 1888, p. 1912.
 Ambroise Mayor, de *St-Martin*, n. 1891, p. 1913.
 Julien Mayor, de *St-Martin*, n. 1891, p. 1913.
 Rémy Claivaz, de *Salvan*, n. 1892, p. 1913.
 Gilbert Rey, de *Montana*, 1892 ; † 1927 (2).
 Venance Fardel d'*Ayent*, n. 1892, p. 1915.
 Maxime Praplan, d'*Ayent*, n. 1893, p. 1916.
 Maurice Roh, de *Conthey*, n. 1896, p. 1917.
 Théophane Salamin, de *Muraz* s. *Sierre*, n. 1896, p. 1918.
 Tarcise Crettol, de *Randogne*, n. 1897, p. 1918.
 Lucien Ecœur, de *Val d'Illiez*, n. 1897, p. 1918.
 Martial Chevez, de *Chalais*, n. 1895, p. 1919.
 Benoît-Joseph Bikel, de *Sion*, n. 1900, p. 1922.
 Exupère Morard d'*Ayent*, n. 1903, p. 1924.
 Germain Abgottspon, de *Staldenried*, n. 1904, p. 1925.
 Apollinaire Maret, de *Bagnes*, n. 1905, p. 1925.

(1) Il fut 11 ans curé d'Andermatt.

(2) Mourut missionnaire au Tanganika (Afrique).

Gilbert Michaud, de *Bovernier*, n. 1902, p. 1926.

Justin Barman, de *St-Maurice*, n. 1907 p. 1926.

Zacharie Balet, de *Grimisuat*, n. 1906, p. 1927.

Ervé Lorétan, de *Sion*, n. 1907, p. 1928.

Marcel Mayor, de *St-Martin*, n. 1909, p. 1929.

Rogatien Schmidt, de *Chamoson*, n. 1909, p. 1929.

Janvier Maytain, de *Nendas*, n. 1910, p. 1929.

Liste des Frères Capucins du Valais

Rémi, de *St-Maurice*, (voir notice).
Second, de *St-Maurice*, p. 1631.
Sabin, de *St-Maurice*, p. 1631 ; † 1693.
Second, de *Monthey*, † 1631, à Rumilly, au service des pestiférés.
Maure, de *St-Maurice*, p. 1638.
Christophore, d'*Ardon*, p. 1638.
Simon Maréchal, (Benoît), d'*Entremont*, p. 1752.
Chrysogone, de *Troistorrents*, p. 1710 ; † 1766.
Candide Chevalier, de *Monthey*, † 1753, à Rumilly.
Probe Werlen, de *Münster*, n. 1743 ; p. 1779 ; † à Alexandrie 1800.
Basile Peney, de *St-Maurice*, n. 1762 ; † 1834.
Georges Cadonelt, de *Monthey*, 1804-1858.
Théodule Voide, de *St-Martin*, 1795-1865.
Valentin Albrecht, de *Blitzingen*, 1804-1883.
Sigismond Albrecht, 1832-1887. (1)
Marcel Genelet, d'*Hérémenche*, 1812-1868.
Romain Constantin, d'*Arbas*, 1824-1870.
Victorin Sierro, d'*Hérémenche*, 1833-1883.
Candide Bonvin, d'*Hérémenche*, 1837-1918.
Théodule Crettaz, d'*Ayent*, 1839-1900.
André Dayer, d'*Hérémenche*, 1841-1891.
Marcel Addy d'*Orsières*, frère du P. Marcel, 1848-1872.
Adolphe Dussex, d'*Ayent*, 1848-1920.
Romain Dussex, d'*Ayent*, frère du précédent, 1846-1899.
Léopold Dussex, d'*Ayent*, cousin des deux précédents, 1854-1917.
Colomban Zenhäuser, d'*Unterbäch*, 1850-1900.
Germain Favre, de *Savièse*, 1861-1910 (2).

(1) Frère du Fr. Valentin et oncle du P. Antoine Albrecht.

(2) Frère des Pères Marcellin et Evariste.

- Louis Dayer, d'*Hérémenche*, n. 1853, p. 1885.
Victorin Crettaz, d'*Ayent*, 1867-1900 (1).
Sébastien Morard, d'*Ayent*, n. 1855, p. 1887.
Jean-Marie Donnet, de *Troistorrents*, 1865-1919.
Fortuné Clivaz, de *Vissoie*, n. 1870, p. 1892.
André Péruchoud, de *Chalais*, 1871-1928.
Jérôme Bouvin, de *Chermignon*, n. 1867, p. 1895.
Emile Grange, de *Fully*, n. 1871, p. 1893.
Hermann Pfammatter, de *Mund*, 1870-1913.
Alfred Fardel, d'*Ayent*, n. 1884, p. 1908.
Modeste Morard, d'*Ayent*, n. 1886, p. 1910.
Romain Bétrisey, d'*Ayent*, 1894-1929.
Mathias Gsponer, d'*Embd*, n. 1888, p. 1916.
Théodore Gsponer, d'*Embd*, n. 1886, p. 1919, frère du précédent.
Adolphe Rey, d'*Ayent*, n. 1892, p. 1922.
Jean-Marie Mabillard, de *Chalais*, n. 1894, p. 1922.
Maurice Constantin, d'*Arbas*, n. 1894, p. 1922.
Christophe Crettenand, d'*Isérables*, n. 1898, p. 1926.
Vital Rouiller, de *Troistorrents*, n. 1908, p. 1926.

(1) Mourut à N.-D. del Sasso à Locarno ; était frère du Père Cyprien et oncle du P. Sulpice.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Préface</i>	5
<i>Les Sources</i>	6

APERÇU GÉNÉRAL

<i>I. Situation religieuse du Valais à la fin du XVI^e siècle</i>	9
Le Valais protestant	9
1. Causes du mal	10
2. Conséquences désastreuses	17
<i>II. La Réforme catholique en Valais</i>	22

PREMIÈRE PARTIE

L'ARRIVÉE

<i>I. Dans le Bas-Valais</i>	31
1. Dans le mandement de Monthey	32
2. A St-Maurice	34
3. Les délégués des cantons catholiques	36
4. Fructueux ministère	39
5. A Martigny	42
6. Dans les paroisses environnantes	49
7. Retour des Missionnaires à St-Maurice	51
8. Ordre d'expulsion	57
9. Eclatantes conversions	59
<i>II. Dans le Valais central</i>	62
1. Premier accueil à Sion	62
2. Dans la Noble-Contrée	68
3. Deuxième expédition dans la capitale	69
4. Troisième expédition à Sion	70
5. Machinations des hérétiques	72
6. Une tragique journée à la Majorie	74

	Pages
7. Le célibat méconnu	83
8. Fructueux apostolat	84
9. Regain d'hérésie dans la capitale	91
10. Au paroxysme de la lutte'.	94
11. La grande diète.	100
12. La diète de Viège, 27 mars 1604.	109
13. Après la diète de Viège	112
14. L'Œuvre des Missionnaires menacée	117
 <i>III. Dans le Haut-Valais</i>	 122
1. Appel des Capucins de la Suisse allemande	122
2. Les Missions du Haut-Valais	129
3. Deux provinces rivales.	138
 <i>IV. Fruits des Missions</i>	 143
1. Pendant la grande croisade contre le protes- tantisme	 143
2. Sous l'épiscopat d'Adrien IV	144
3. Hommages posthumes.	147

DEUXIÈME PARTIE

L'ETABLISSEMENT

<i>I. Couvent de St-Maurice</i>	151
1. St-Laurent	151
2. Deuxième construction	154
3. Le couvent actuel	157
 <i>II. Couvent de Sion</i>	 165
1. Opposition et refus	165
2. Un hospice	167
3. Attitude des catholiques sédunois	168
 <i>III. Couvent de Brigue</i>	 171
1. Couvent éphémère	171
2. La chapellenie de Brigue	174
 <i>IV. Les résidences de Conches</i>	 177
1. Résidence à Ernen	178
2. Résidence à Lax	182

	Pages
3. Le départ des religieux	186
4. Autres tentatives infructueuses	187
<i>V. Démembrement des Provinces</i>	<i>189</i>
1. Evolution	189
2. Intervention de l'Evêque et de l'Etat	192
3. L'agrément du pays	194
4. Epilogue	197
<i>VI. Suppression et rétablissement des couvents</i>	<i>199</i>
1. L'invasion française	199
2. Napoléon Bonaparte	201
3. Départ des religieux	203
4. Le retour	206
<i>VII. De nos jours</i>	<i>211</i>
1. Le Scolasticat	211
2. Les couvents actuels	215
3. La vie du Capucin	217
<i>VIII. Quelques figures de religieux</i>	<i>226</i>
1. Etrangers	226
2. Suisses	230
3. Valaisans	232
<i>Liste des Pères Capucins valaisans</i>	<i>241</i>
<i>Liste des Frères Capucins du Valais</i>	<i>248</i>
<i>Table des matières</i>	<i>251</i>